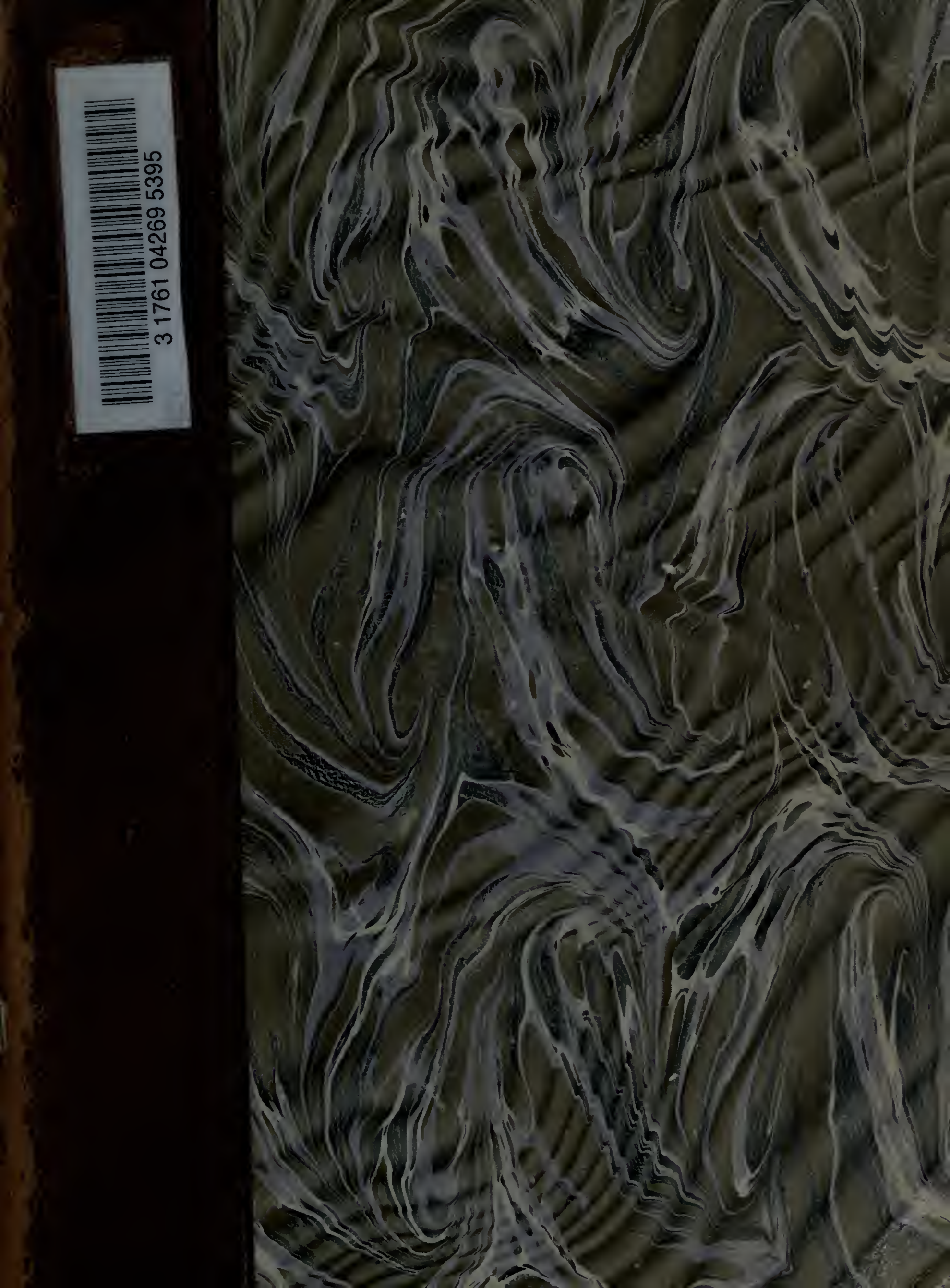

3 1761 04269 5395


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



NOUVELLES

PROMENADES DANS PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage,
soixante exemplaires
sur papier des Manufactures Impériales du Japon,
tous numérotés et parafés par l'Éditeur.

DU MÊME AUTEUR

Coins de Paris. — 1 volume grand in-8° carré (18×23), avec 100 illustrations documentaires. — (Sixième mille). Prix. . 7 50

Promenades dans Paris. — 1 vol. in-16 jésus, avec 125 illustrations et plans d'après les documents fournis par l'auteur. (Dixième mille). Prix. . . . . 5 »

(Ouvrages couronnés par l'Académie française).
Prix Berger, 1907.

Les Théâtres de Paris. (Le boulevard du Crime. — Les théâtres du Boulevard), avec 376 reproductions de documents anciens. 1 vol. in-16 gr. jésus (Fasquelle, éditeur). Prix . . 5 »



Dessin et gravure de A. Lepère.

L'ABSIDE DE NOTRE-DAME

GEORGES CAIN
Conservateur du Musée Carnavalet et des Collections historiques
de la Ville de Paris.

Nouvelles Promenades dans Paris

Ouvrage orné de 135 illustrations et de 20 Plans anciens et modernes.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

A mon Maître et Ami

ÉDOUARD DETAILLE

(Parisien de Paris)

En témoignage

de reconnaissance et d'affection.

G. C.

Nouvelles
Promenades dans Paris

SUR LES TOITS DU LOUVRE

S'il est une étonnante promenade à faire dans Paris, c'est bien celle que nous venons d'entreprendre sur les toits du palais du Louvre ; toutefois, pour l'apprécier pleinement il serait bon de posséder à la fois l'âme d'un poète et les mollets d'acier d'un gymnaste... car s'il est difficile et parfois pénible de se hisser là-haut, la vision y est belle, si imprévue, que toute fatigue est vite oubliée.

A quelques mètres des guichets, près du pont des Arts, au pavillon Mollien, se trouvent les bureaux de l'architecte. Là commence un escalier que nous connaissons de longue date ; il nous souvient de l'avoir gravi tout enfant, accompagnant notre cher père chez M. Lefuel, ce très grand artiste qui, sous le second Empire, dirigea magistralement les reconstructions du palais et des galeries du bord de l'eau. M. Lefuel avait installé sous les combles son cabinet directorial, un peu par

hygiène, beaucoup pour écarter les gêneurs, et je revois sa belle tête pensive, sa barbe assyrienne, ses yeux profonds et lumineux, je crois entendre encore sa voix chantante discuter affectueusement avec notre père les grands motifs décoratifs dont il voulait doter les Tuileries... Que c'est loin tout cela ! — Passons devant ce palier évocateur, montons encore, montons toujours.

Nous longeons un corridor sombre ; soudain notre guide pousse une porte grinçante : un flot de lumière nous inonde — nous voici sur les toits, c'est un éblouissement.

Devant nous, autour de nous s'étend un panorama infini, presque féerique et d'un ton si doux, si fin... toute la gamme des couleurs tendres vient se fondre très loin, sous un ciel de cendre grise, moucheté de taches bleues délicates comme des touches d'aquarelle ; nous foulons les pentes raides d'une terrasse de plomb hérissée de statues énormes, de gigantesques trophées, de monumentales cheminées de pierre, et ces statues, ces sculptures, sombres sur l'horizon clair, rendent encore plus flous les lointains fuyants de la banlieue parisienne.

Nous avançons le pied hésitant, nous nous penchons au-dessus des balustrades : en bas se creuse la place du Carrousel. Au milieu des terrasses vertes qui l'encadrent le monument de Gambetta semble un morceau de sucre à moitié fondu. Sur la chaussée, les omnibus, les tramways — dont on entend les coups de trompe, — les passants, rappellent une fourmilière en mouvement. Au



L'ARC DU CARROUSEL ET LE CHATEAU DES TUILERIES EN MAI 1870 — Phot. du temps.

centre, le petit arc triomphal construit en 1806 par Percier et Fontaine découpe son élégante silhouette : comment alors ne pas songer aux légions de Napoléon,

Tous ces beaux régiments de granit et d'acier,

qui si souvent franchirent cette voûte sacrée avant d'aller défiler devant le Maître, en petit chapeau, en redingote grise ouverte sur l'habit vert des chasseurs de la garde, la poitrine barrée du grand cordon rouge de la Légion d'honneur !... Il se tenait penché sur son cheval gris-blanc, *Coquet*, ou plus souvent, l'*Intendant* (que les grognards appelaient *Coco*), face au petit arc, devant la porte du château des Tuileries — à la même place où, ce matin, un vieux bonhomme bien connu des badauds, en manteau jaune passé, la tête couverte d'un feutre déteint, distribue, au milieu d'une foule émerveillée, des boulettes de mie de pain aux moineaux de Paris.

Un peu plus loin, exactement dans l'axe du Pavillon de Marsan, la salle où siégea la Convention nationale couvrait l'espace compris entre la grille du musée des arts décoratifs et la statue de *Judith et Holopherne*; les sièges en hémicycle des conventionnels suivaient l'emplacement des massifs délicieusement fleuris qui bordent la rue des Tuileries, et la tribune légendaire de la Convention s'élevait presque certainement à la place qu'occupe actuellement un banc à dossier de bois peint, entre deux pelouses vertes... et c'est ici que se joua le sort du monde, c'est ici que tonna la grande voix de Danton, ici

que parlèrent Vergniaud, Lakanal, Barnave, Cambon, Saint-Just, Robespierre; c'est ici que Tallien brandit son poignard et que la tête de Ferraud passa, — au bout d'un fer de pique, —devant le président Boissy d'Anglas qui se découvrit... ô fantômes!...

*
* *

Descendons maintenant une échelle de fer, remontons-en deux autres, enjambons des bases de statue, escaladons des cheminées, évitons les multiples tuyaux de plomb sillonnant le sol puis tournons à gauche. Sous nos pieds, la Seine fuse et scintille, et là-bas, derrière la coupole et les toits de l'Institut, c'est un fouillis inextricable de massifs d'arbres. de faîtes de maisons, de flèches d'église, de ponts et de rues. Tous les jeux imprévus de l'ombre et de la lumière se multiplient dans ces labyrinthes d'édifices, l'on resterait des heures à contempler un tel spectacle ; mais la promenade est longue et il faut avancer.

Longeant la Seine à trente mètres de hauteur, nous suivons d'étroits chênaux, le pied timide sur ces toits en pente; sans cesse il faut monter, descendre, remonter, contourner des angles de toits énormes; des échelles de fer succèdent à des marches de fer posées de biais et diablement étroites. Tenant serrée la main courante qui nous soutient et nous guide, un peu ému, nous côtoyons la sombre cour Lefuel, dont l'escalier double apparaît comme un fer à cheval au fond d'un puisard. Nous mar-

VUE PRISE DES « TOITS DU LOUVRE »

Phot. Cueille et Bouché.

chons toujours et parvenons enfin à l'angle de la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Nous dominons la colonnade de Perrault; là, une large terrasse permet d'admirer tout à l'aise et nous jouissons longuement d'un des plus beaux spectacles qu'il nous ait jamais été donné de contempler.

Derrière la masse imposante et claire du vieux Pont-Neuf, un peu plus loin que le barrage de la Seine frangée d'écume luisant au soleil comme un sillon d'ablettes, la Cité mire dans l'eau son triangle sombre. Tout ce noble paysage, rempli d'histoire, auréolé de souvenirs, apparaît là dans son unique beauté! Dominées par les deux tours augustes de Notre-Dame; la tour Saint-Jacques, les dômes du Palais de justice, les poivrières de la Conciergerie semblent tout menus, tandis que joyeusement s'élance dans les airs la flèche hardie de la Sainte-Chapelle, dont le ciel, passant à travers les dentelures, fait un bijou merveilleux.

Cette calme terrasse, si inconnue des Parisiens, fut pourtant le théâtre d'un drame du patriotisme. Ici mourut un bon Français, le 2 mars 1871, jour de malheur, date lugubre où les Prussiens vainqueurs entrèrent dans Paris dompté par la famine et la maladie, n'ayant plus d'obus à tirer, plus de chevaux à manger, sans paille ni son pour faire le pain... et quel pain!

Ce matin-là. M. Morel-Fatio, un vieux peintre de talent, un chauvin de l'école des Charlet et des Raffet, pria son fils, officier de mobiles, de l'accompagner à son

cabinet du Louvre — M. Morel-Fatio était conservateur du musée de la marine.

Déjà fort éprouvé par les tortures morales et physiques du siège de Paris, M. Morel-Fatio paraissait ce jour-là particulièrement nerveux et désespéré. Après avoir amené son père jusqu'aux guichets, le capitaine rejoignit ses hommes campés place Saint-Germain-l'Auxerrois.

La journée fut rude, et l'officier eut fort à faire pour empêcher les « moblots » de franchir les grilles fermées derrière lesquelles circulaient les Prussiens. Le soir, inquiet de ne pas trouver son père au logis, il retourne au musée. Accompagné de gardiens, il appelle et recherche vainement. L'étui vide d'une longue-vue lui suggère l'idée de monter sur les toits... c'est là, le long d'une balustrade surplombant la tour carrée, que M. Morel-Fatio rencontra le corps déjà glacé de son père.

Le médecin constata que la mort de ce bon patriote, foudroyé par une congestion cérébrale, remontait à l'heure précise où les Prussiens avaient fait leur apparition dans le Louvre.



Au bout de la longue terrasse où s'accomplit ce drame, une surprise : un joli jardin aérien tout riant, tout vert, apparaît du côté de la rue de Rivoli. C'est le domaine fleuri du plombier. Ce brave homme possède ici des treilles, qui donnent du raisin, du superbe



PARIS

Dessin et gravure de A. Lepère.

VUE PRISE DES TOITS DU LOUVRE

N. B. — Le très grand artiste A. Lepère a bien voulu nous autoriser à puiser dans son œuvre admirable. Nous tenons à lui en témoigner publiquement notre affectueuse et profonde reconnaissance.

G. C.

raisin juteux, sucré, doré ; nous rencontrons l'heureux propriétaire bêchant et sarclant ; il veut bien nous faire lui-même les honneurs de ses plates-bandes où s'épanouissent les œillets, les roses, les géraniums. Cette année la récolte fut médiocre... où sont les automnes où il recueillit jusqu'à huit kilos de chasselas ?... les cerisiers ont été faibles et les pommiers hésitants, mais la floraison des cactus a dépassé ses plus ambitieuses espérances et les chrysanthèmes s'annoncent magnifiques !

Il faudrait cependant redescendre et nous restons toujours là, rivé aux balustrades de pierre, rêvant devant cette splendeur : Paris... et voici que près de nous, une cloche tinte tout doucement, puis deux, puis vingt... c'est l'heure qui sonne, éveillant les carillons ; tous les clochers tressaillent à la fois, leurs tintements graves ou clairs tourbillonnent sur l'immense ville.

D'ordinaire, nous percevons mal ces trilles délicats et menus, ces sonneries atténuées apportées de très loin par le vent qui fait la basse, mais tout là-haut, sur les toits immenses et silencieux, ce bruit devient particulièrement émouvant.

Sur la ville brûlante, un instant apaisée,
On dirait qu'une main de femme s'est posée... (1) !

Et nous reprenons le chemin du retour, avec les mêmes difficultés et les mêmes enthousiasmes... Pour

(1) Albert Samain. Les Roses dans la Coupe. *Le Chariot d'Or* (p. 20).

varier nos plaisirs, nous enjambons une douzaine de grosses poutres grises de poussière, et nous voici au haut de l'escalier Henri II... les yeux pleins encore de cette sublime apparition de Paris, et nous surprenant à fredonner les premiers vers de la chanson du « bon poète » Delmet :

> Les mots les plus tendres jamais
> Ne diront combien je t'aimais...

LE JARDIN DU PLOMBIER. — VUE PRISE SUR LES TOITS DU LOUVRE

Phot. Cueille et Bouché.

AUTOUR DE SAINT-MÉDARD

La rue Mouffetard. — La rue de l'Épée-de-Bois.

Sous les premiers brouillards de septembre, traînant comme des voiles, certaines promenades semblent plus attirantes que d'autres, et l'automne est la saison désignée pour visiter la mélancolique église Saint-Médard, un des plus pauvres sanctuaires de Paris, un de ceux dont l'aspect provincial et vieillot rappelle le mieux ces églises de village rencontrées au hasard des routes, pendant les mois ensoleillés d'été.

Tout au bout de la rue Monge, plus loin que l'École polytechnique, à l'angle de la rue Censier, la haute silhouette de Saint-Médard se profile sombre sur le ciel clair. Flanqué d'un square poussiéreux, le porche gris de la vieille église s'ouvre sur une place étranglée qu'entourent de hautes maisons bariolées d'enseignes multicolores. La nef est vaste et sombre; les dalles de pierre sont comme usées par des siècles d'agenouillements, les

2

murs semblent patinés par la fumée des encens. Quelques précieux fragments d'anciens vitraux tamisent un jour discret sur des femmes du peuple priant dévotement. immobiles, les yeux clos, les lèvres murmurantes. Devant elles reposent leurs filets ou leurs paniers d'osier gonflés de carottes, de salades, de fruits, et d'où sortent les tiges des céleris, dont elles viennent de faire provision.

L'église Saint-Médard, aujourd'hui délaissée, eut sous Louis XV son heure de célébrité et de brouhaha; la Cour et la Ville y accoururent et le peuple s'y étouffa (1). Tout ce pèlerinage convergeait au tombeau d'un pauvre diacre janséniste, François Pâris, qui avait été « pieux, humain et de charité sans bornes... Jeûnant trop (pour donner aux pauvres), il devint plus qu'à moitié fou. Il avait pour sa thébaïde une loge de planches dans une cour humide du quartier Saint-Marceau, où, jeune

(1) Voici l'épitaphe inscrite sur la pierre du tombeau du diacre :

« HIER. NIC. de Paris, Conseil au Parlement de Paris, a consacré cette pierre à la mémoire d'un frère qu'il aimait tendrement, faible soulagement d'une douleur que la foy seule peut modérer. »

« Son Alt. Séréniss, Mme la princesse de Conti, seconde Douairière, visita le tombeau de M. François Pâris. Diacre inhumé à Saint-Médard-les-Paris le 17e du mois d'Aoust 1731. — Suit une gravure nous montrant ce qu'était la tombe : une pierre plate posée presque au ras de terre — autour, un mur bas, percé de fenêtres. — Devant la tombe, des femmes convulsées, des hommes qui baisent la pierre, des culs-de-jatte qui s'y traînent, des mendiants sur des béquilles, des grandes dames en chaises à porteurs, des gardes la hallebarde au poing...

« Le cimetière fut fermé le 29 janvier 1732. »



Ce plan et tous ceux qui le suivent, furent dressés par M. Ch. Sellier, l'érudit inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, auquel nous sommes heureux d'adresser nos compliments et nos remerciements. — G. C.

Extrait du Plan de la Partie Septentrionale du Quartier de la Place Maubert, de 1774, par Jaillot.

Ce plan et tous ceux qui le suivent, furent dressés par M. Ch. Sellier, l'érudit inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, auquel nous sommes heureux d'adresser nos compliments et nos remerciements. — G. C.



Extrait du Plan de la Partie Septentrionale du Quartier de la Place Maubert, de 1774, par Jaillot.



L'ÉGLISE SAINT-MÉDARD, A PARIS, 1883

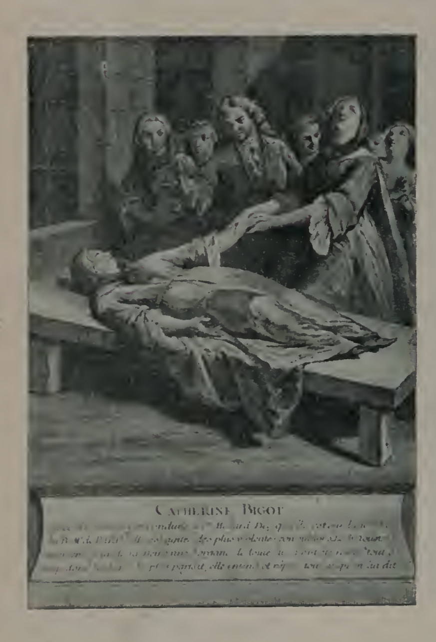
Lucien Gautier, *del. et sculp.*

encore, il mourut de misère. » Bientôt le bruit se répand dans Paris que ce mort opère des miracles, de toutes parts, frénétiquement, les malades se traînent à son tombeau, une table de marbre noir placée à un pied du sol; quelques-uns même se glissent sous la table pour se trouver en contact direct avec cette terre sacrée qu'ils mangent avidement... Ceci se passait dans un petit cimetière muré contigu à l'église, très probablement situé sur l'emplacement qu'occupe maintenant la chapelle de la Vierge.



Une longue suite de curieuses estampes contemporaines témoigne des guérisons inespérées dues à l'intervention du diacre Pâris, et l'on reste stupéfait en lisant dans les trois volumes publiés par Carré de Montgeron, le récit des manifestations vraiment inouïes causées par la suggestion et l'exaltation des fanatiques : « Tous les membres hydropiques de la demoiselle Thibaut se désenflent à

la vue des spectateurs et la servante qui lui met ses pantoufles est frappée d'étonnement de voir ses pieds, si forts auparavant, subitement désenflés ». — Marie-Anne Couronneau « impotente jusqu'au 13 juin 1731 monte son escalier portant ses deux béquilles en l'air ». — Pierre Gautier de Pézenas « aperçoit en sortant de l'Église que les deux dragons qui étaient dans son œil gauche avaient disparu et que cet œil était parfaitement rétabli ». — Don Alfonso de Palacios, Marie Casteri, la demoiselle Coérin, Catherine Bigot et M. l'abbé Bichaut guérissent eux aussi d'effroyables maladies... — Le cimetière Saint-Médard est envahi par une foule hurlante qui nécessite la présence de gardes, la hallebarde au poing. Toutes les classes de la société se confondent dans une cohue formidable; la terre se couvre de convulsionnaires et d'épileptiques;


CATHERINE BIGOT

un vent de folie souffle sur Paris : les autorités ecclésiastiques s'émeuvent, protestent ; le lieutenant de police ordonne la fermeture du cimetière, le 29 janvier 1732 :



LE CIMETIERE DE S^{T} MEDARD FERMÉ *le 29 Ianvier 1732.*
Prenez garde que ce ne soit à Dieu que vous vous trouviez faire la guerre. Act. v. v. 39.

les affolés s'insurgent et l'on peut lire le lendemain sur la porte close le célèbre distique :

> De par le Roi, défense à Dieu
> De faire miracle en ce lieu.

Depuis, Saint-Médard est une paroisse pacifiante et tranquille où, entre deux offices, des bandes de rats familiers circulent sans hâte ; le sacristain, que leur grosseur

étonne, nous apprend que depuis peu on s'est décidé à leur opposer une petite chatte bien courageuse, sur le sort de laquelle il n'est d'ailleurs pas sans inquiétude, « les rats seraient bien capables de la manger! »

*
* *

Au sortir de cette église aujourd'hui si calme, on tombe en pleine agitation populaire : une foule affairée se presse, se bouscule, s'entre-croise, s'interpelle. Une mignonne fillette, dont les cheveux d'or tire-bouchonnent sur les tempes, tend aux passants des paquets de soucis jaunes et d'asters violets; des marchandes offrent des bottes d'aulx et des chapelets d'oignons, des abat-jour, des radis noirs, des citrons, des cartes postales et du « mouron pour les petits oiseaux »; des chiens fouillent les ordures amoncelées dans les ruisseaux; le pied glisse sur des feuilles de choux, le sol est jonché de papiers gras et d'épluchures; un camelot hurle « pour un sou les chansons complètes de Béranger avec accompagnement de piano »; les voitures évitent de s'engager sur la pente raide qui débouche sur la place grouillante de monde : c'est l'entrée de la rue Mouffetard.

Un peu d'imagination aidant, on retrouve là, complet, le tableau de la vie populaire à Paris au XVIIIe siècle. Étroite, tortueuse, bordée de maisons dont beaucoup sont anciennes, la rue Mouffetard est comme autrefois hérissée d'enseignes débordantes : « Au Ciseau d'or »,

« Au Petit Émouleur », « Au Soleil d'or », « Aux Enfants d'Auvergne », « A la Bonne Source », etc. Sur les boutiques sont peints des sacs de coke, des têtes de veau, des paquets de pieds de mouton, des piles de cotrets, des litres de vin rouge ou blanc, et des effigies de chevaux dorées désignent les nombreuses boucheries hippophagiques alternant avec les devantures des charcutiers ornées de cochons en saindoux, les étals de bouchers couverts de plates-côtes, de faux-filets, bordés de gigots saignants. Aux fenêtres — et c'est une des joies de Paris — des cobéas, des volubilis, des aristoloches grimpent le long de ficelles tendues ; des lilas étiolés mettent des bouquets de feuilles devant les vitres verdies par le temps, des fleurs trempant dans les pots de grès vernissé achèvent de mourir sur des rebords de croisée.

Bien entendu, d'innombrables mastroquets, d'opulents assommoirs, dont les alambics de cuivre reluisent comme des machines de guerre, retiennent leur clientèle assoiffée autour d'« apéritifs de premier choix ». On pérore devant des zincs, une écœurante odeur d'absinthe sort des portes entr'ouvertes.

Les portes cochères sont habitées : sous les unes on vend des journaux, sous les autres on retourne des pommes de terre dans la graisse bouillante, ou ce sont les marchandes de lait et de café noir qui versent leur marchandise dans des bols de porcelaine, et les gros pots d'étain reluisent comme des miroirs. Devant les boutiques des fruitières, au milieu des salades, des navets

et des tomates, d'énormes potirons entr'ouverts flamboient joyeusement, note fulgurante de ce tableau coloré au milieu duquel une fille passant, en caraco rayé, une rose au bec, les cheveux fous sur des yeux rieurs, envoie à toute volée une claque sonore sur les reins d'un garçon boucher, occupé à envelopper dans du papier jaune deux côtelettes pour une vieille dame fort méfiante.



RUE MOUFFETARD. — MARCHÉ DES PATRIARCHES

Au numéro 116, à l'angle de la rue de l'Arbalète, on se presse devant les illustrés et les caricatures pendus à une devanture en fer forgé datant de Louis XIV, près d'une paysanne en marmotte, assise sur un panier renversé, qui clame l'excellence d'un lot de « langues de mouton à quat' sous la pièce ».

Deux passages donnent rue Mouffetard; tous deux sombres et sales serpentent entre de crasseuses maisons. L'un fut notoire; il s'ouvre au numéro 99 : c'est le pas-

sage des Patriarches. Calvinistes et catholiques s'y égorgèrent en 1561, à la sortie d'un prêche qu'avaient malencontreusement interrompu les assourdissantes volées de cloches de Saint-Médard. Aujourd'hui, le passage des Patriarches a perdu tout caractère; seule une vieille tourelle lézardée, accolée à une bicoque sordide, permet d'évoquer vaguement le passé — le reste n'est plus que masures branlantes abritant de misérables industries, des revendeurs d'objets sans nom, des trafiquants de chiffons, des marchands de poussière: on débite du bouillon de bœuf sous un gros mur d'usine aux allures de prison, et tout cela empoisonne l'acide sulfurique, le hareng saur et le chou-fleur.

Un peu plus bas, au numéro 69, un drapeau de zinc au-dessus d'une vieille porte qu'encadrent deux colonnes cannelées, marque l'accès d'un lavoir. Ce fut jusqu'en 1882 l'entrée d'un bal fameux dans les fastes de la crapule parisienne : le « Vieux-Chêne », qui devait son appellation bizarre au voisinage d'une enseigne — visible encore aujourd'hui — représentant un chêne trapu, couvert de glands. Les gigolettes d'alentour y venaient « tourner une valse » et partager le saladier de vin chaud de l'amitié. Des rixes effroyables ensanglantèrent les voûtes sombres où, dans des buées bleues, les braves ménagères du quartier coulent aujourd'hui la lessive.

*
* *

Tout à côté, solitaire comme un chemin de province, se rencontre la rue de l'Épée-de-Bois. Jadis elle contenait de verdoyantes cultures et une vieille maison du xve siècle, à laquelle se rattachaient les plus nobles souvenirs, sous Louis-Philippe, s'y trouvait un dispensaire fondé par Jeanne-Marie Rendu — en religion Sœur Rosalie. Cette admirable femme avait ouvert — au prix de quels sacrifices — cet asile à tous les déshérités, à tous les malheureux, jeunes ou vieux.

Rapidement Sœur Rosalie devint populaire ; en juin 1848, accompagnée de quelques Sœurs, vaillantes comme elle, on la vit, sous les balles, recueillir les blessés des deux côtés des barricades, les insurgés comme les soldats de l'ordre. Tantôt elle arrachait les municipaux à la fureur révolutionnaire, tantôt elle sauvait les rebelles des représailles sanglantes de la justice militaire. Déjà, pendant le terrible choléra de 1832, elle avait relevé les courages et donné l'exemple de tous les héroïsmes. Ce fut une des plus pures gloires de Paris [1]. La maison qu'elle avait fondée au numéro 5 n'existe plus ; à sa place s'élève aujourd'hui une belle caserne de brique, orgueil de nos modernes architectes.

(1) Un placard populaire, à 5 centimes (25, rue des Gravilliers et 32, rue de Seine), célèbre, sous forme de complainte, le courage de



PORTRAIT DE SŒUR ROSALIE

Gaillard, *del. et sculp.*

Mais la triste rue de l'Épée-de-Bois — qui déjà existait en 1603 et portait alors le nom de « rue du Petit-Champ » parce qu'elle conduisait à une place dite « du Petit-Champ-d'Albiac », fut supprimée en 1800. (Elle doit son nom actuel à une vieille enseigne disparue) (1) — offre encore une surprise à ceux qui ne craignent pas de s'y aventurer.

Au numéro 10, entre un marchand de vin et une fabrique de couronnes funéraires, apparaît une sorte de cour de ferme, un simulacre de campagne demeuré en plein Paris : des pigeons roucoulent et font la roue sur un vieux pigeonnier bas que surmonte un toit de tuile ; des lilas, des acacias, des iris verdissent près d'un tonneau où boivent les canards ; des fleurs s'épanouissent dans un carré de terre où picorent les poules, un coq lance son

Sœur Rosalie. — *La Nouvelle Sœur de Charité de Béranger*, chanson historique : tel en est le titre.

Nous en extrayons un couplet sur six.

. . . .
Honneur à vous, ô vierge charitable,
Qui sous nos yeux bravates le danger,
Vous êtes bien cette sœur admirable
Que célébra le luth de Béranger.
Le ciel pour vous, c'est la terre promise :
Le dévouement y conduira vos pas.
La charité, voilà votre devise ;
Ma sœur ne nous oubliez pas...
(Imprimerie d'A. René, 32, rue de Seine.)

(1) G. Pessard. *Nouveau Dictionnaire historique de Paris*.

strident cocorico, deux chats dorment en boule devant des écuries d'où l'on s'étonne de ne pas voir sortir de grands bœufs roux; sous ce pâle soleil des fins d'été, une senteur de mousse, d'humidité, de feuilles mortes monte de cet humble jardinet, une brume légère y flotte... c'est l'automne.

ANCIENNE COUR DE FERME D'UNE MAISON DE LA RUE DE L'ÉPÉE-DE-BOIS, 10.

Hauffbauer, *del.* Musée Carnavalet.

LA

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS

La rue Suger.
La rue des Grands-Augustins.

Qu'elles deviennent rares les rues de Paris gardant encore leur aspect ancien et combien il est pénible de penser que dans un avenir prochain, peu à peu, toutes auront disparu, les hygiénistes, les utilitaires patentés, les ingénieurs, les architectes « modern style », les ignorants variés pour qui le passé n'est qu'un anachronisme, se faisant un devoir et une joie de jeter bas les quelques souvenirs subsistant du pittoresque Paris d'autrefois.

Le lacis de petites rues comprises entre la place Saint-Michel, la Seine, la rue Dauphine et le boulevard Saint-Germain leur est une proie désignée. Aussi hâtons-nous, pendant qu'il en est temps encore, de parcourir ce très vieux et très amusant quartier. Tout d'abord, place Saint-Michel — sur l'emplacement qu'occupait jusqu'en 1790 l'église Saint-André-des-Arcs (et non des Arts comme on l'écrit à tort aujourd'hui), où furent inhumés de Thou,

Coitier et Séguier, où Voltaire fut baptisé en 1694 (1) — un stupéfiant, un inoubliable tableau arrête les passants.

Le gigantesque tunnel du Métropolitain — phénoménale baleine de tôle emboîtée dans un mur de fer — envahit l'espace, couvre toute la place, monte à la hauteur des toits; des feux brillent dans l'énorme tube noir; sous un ronflement continu de machines à vapeur, coupé de stridents coups de sifflet, une armée d'ouvriers frappe sans relâche sur la carcasse cyclopéenne ou fouille le sol à coups de pic... et c'est une stupeur de penser que ce monstre de tôle et d'acier va s'engouffrer sous terre! (2) Blottie derrière ce mastodonte, étriquée, minuscule, s'entr'ouvre la rue Saint-André-des-Arcs (3).

Jadis elle fut notoire; les hôtels luxueux s'y succé-

(1) Dernièrement, les ouvriers travaillant, place Saint-Michel, à ces travaux du Métro, dégagèrent au courant de leurs fouilles, à 1m,50 sous terre, à l'angle des rues Danton et Suger, cinq sarcophages de plomb, et le très érudit M. Sellier, le dévoué inspecteur des fouilles de la Ville de Paris, apportait tout joyeux au musée Carnavalet deux plaques de cuivre avec inscription : l'une, attestait l'inhumation de maistre Nicolas Fyot, conseiller du Roy (1666); l'autre de messire Hector de Guerchois, conseiller d'État (1740)... C'est d'ailleurs chose commune à Paris, que de retrouver ainsi des cercueils sous les pavés des rues.

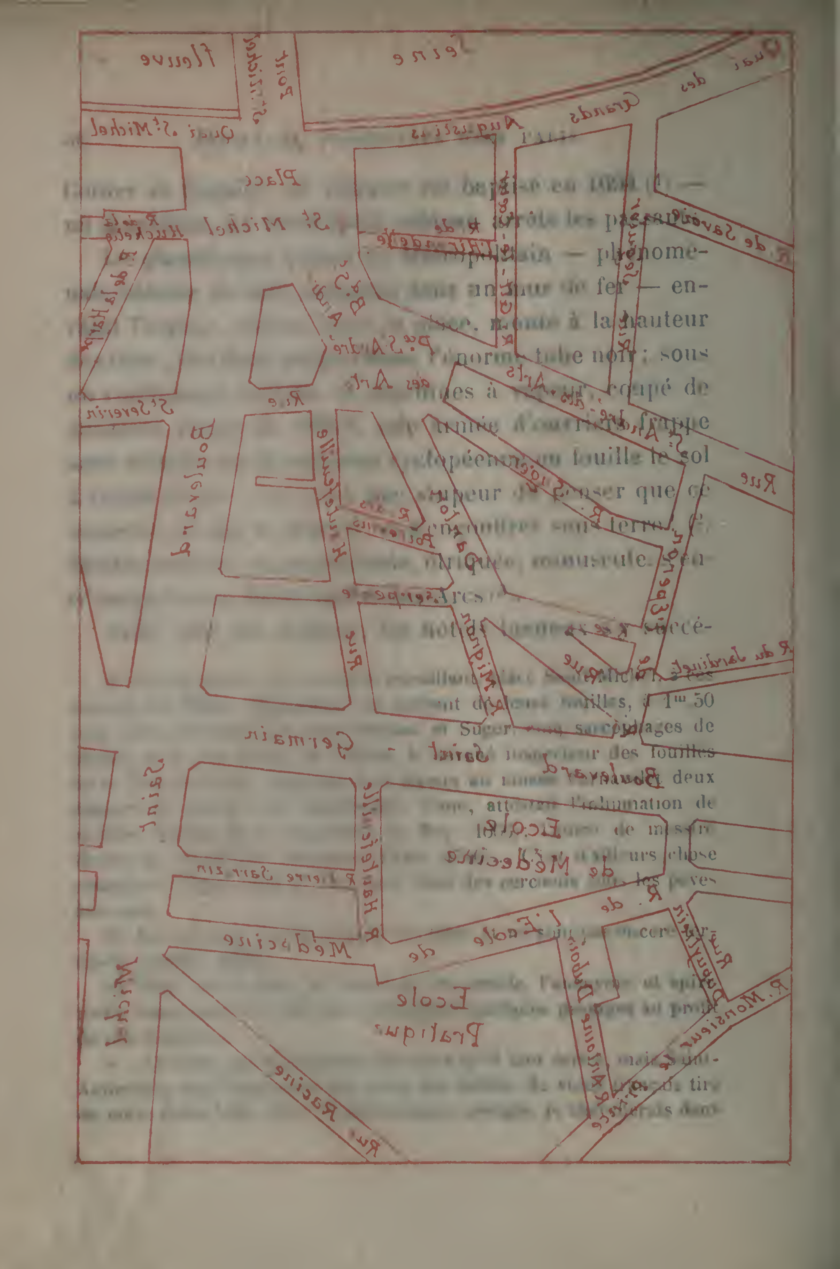
(2) Les travaux durent depuis des mois et ne sont pas encore terminés (janvier 1908).

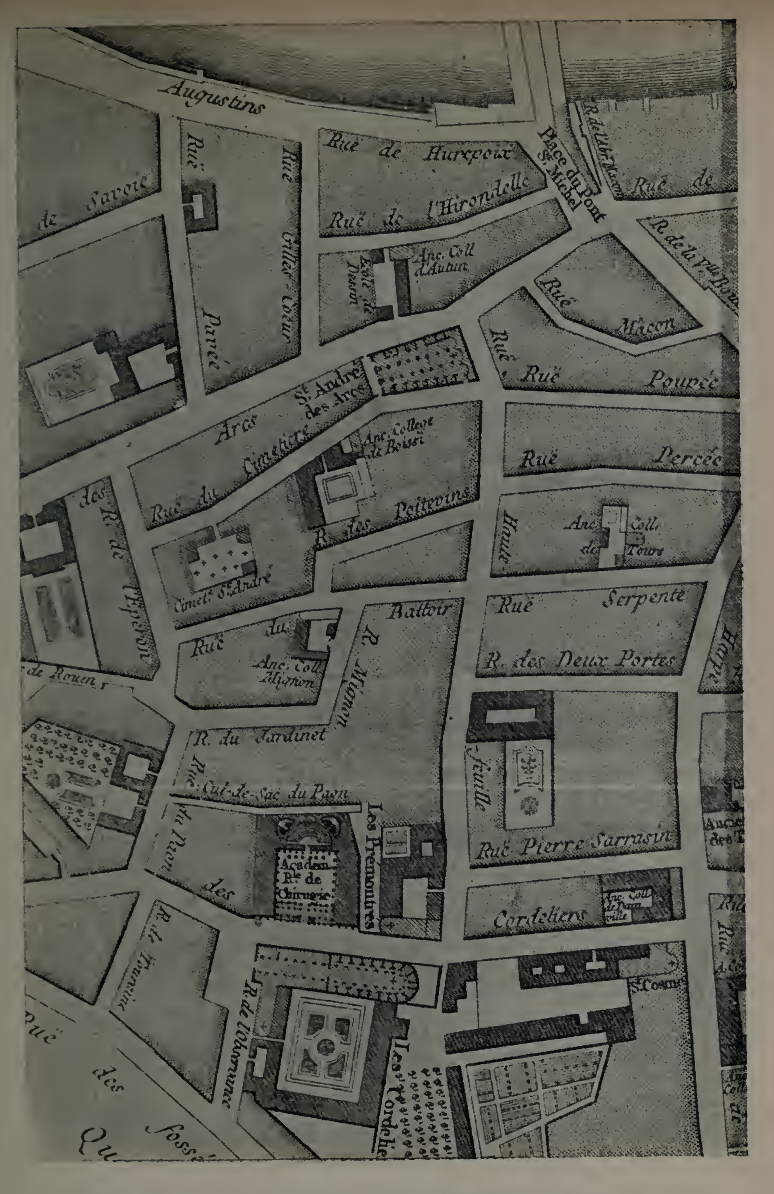
(3) Nous avons reçu, au sujet de cet article, l'anonyme et spirituelle lettre suivante dont nous détachons quelques passages au profit de nos lecteurs :

« ...Ce n'est pas Saint-André-des-*Arcs* qu'il faut écrire, mais Saint-André-des-*Ars*, c'est-à-dire des arsis, des brûlés, du vieux français tiré de notre vieux latin. Si je n'étais presque aveugle, je chercherais dans



Extrait du Plan du Quartier Saint-André-des-Arts, de 1774, par Jaillot





Extrait du Plan du Quartier Saint-André-des-Arts, de 1774, par Jaillot



VUE DE LA DÉMOLITION DE L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS EN 1800 (PARIS)

Dessin de Thierry. Litho de Langlumé.

daient reliés par des jardins, on y comptait même une résidence royale, le « séjour d'Orléans » ; quelques nobles demeures ont survécu et la rue recèle encore, par-ci, par-là d'exquises façades de pierres sculptées, restes évocateurs d'une gloire abolie, mais les habitants sont d'essence moins illustre. Des dispensaires, des cliniques, des « consultations gratuites » ont envahi ces nobles logis.

Tous les infortunés qu'affligent les troubles de la vue, les obstructions des fosses nasales, les maladies des poumons ou du larynx ; les gens à bandeau sur les yeux ou à coton dans les oreilles, les tributaires des rayons X et les torturés du tube digestif sont les hôtes quotidiens de ces beaux hôtels : les princes de la science soignant généreusement tous ces pauvres diables ont remplacé, rue Saint-André-des-Arcs, les princes du sang, les princes de l'Église et les Turcaret de la finance. Au numéro 47, dans « l'ancien séjour d'Orléans » s'entassent une clinique, un syndic de faillites et un institut psycho-physiologique ; en face, à droite, à gauche, partout, on donne des consultations, et au numéro 27 — fleuri d'un exquis balcon de fer forgé — l'excellent docteur Landolt, l'éminent ocu-

mes vieux bouquins (tout est vieux chez moi) la date du grand incendie qui amena ce mot : « *Ars* ».

« Quand j'étais jeune (sous Louis-Philippe), il y avait sur la rive droite une petite rue qui allait du quai à l'une des rues qu'engloba la rue de Rivoli. Elle s'appelait la rue des Arsis (des brûlés). Les incendies étaient fréquents autrefois... Or, la Commission des Inscriptions de la Ville de Paris... écrivait aux deux bouts de la rue : rue des Arcis ! avec un *c*!...

liste, et ses fils prodiguent — dans un délicieux hôtel Louis XV aux délicates sculptures de pierre — leurs soins habiles à des centaines de malheureux.

Un peu plus loin, serpentant entre des murailles de livres, plongeant dans de sombres corridors tapissés de bouquins, demeure l'érudit libraire Lehecq, qui sait toujours retrouver à point nommé le document rare noyé dans le plus prodigieux des encombrements! — En face, s'élevait il y a quelque trente ans une antique demeure transformée en « pension bourgeoise » à l'usage d'étudiants modestes qui y venaient chercher pâture... On entrait sous la voûte basse d'une porte cochère datant du XVIIe siècle, et par la cuisine on passait familièrement dans la salle à manger. Un des étudiants fréquentant, vers 1863, ce pittoresque logis s'appelait Armand Fallières, et M. le Président de la République n'a jamais oublié l'amusant bonhomme qui trônait au centre de la table d'hôte. C'était un ancien notaire qui avait pris sa retraite après avoir fourni une très honorable carrière dans une petite ville avoisinant Paris; il s'appelait Mérat. M. Fallières nous le décrit important, court, rond comme une pomme, orné d'une redingote luisante de taches, découpant solennellement le gigot dont il passait de larges tranches à ses pensionnaires... il avait aussi la fâcheuse habitude, — son découpage terminé, — de se lécher copieusement les doigts gras de sauce. L'ancien tabellion, devenu marchand de soupe, n'avait d'ailleurs pas complètement abdiqué : au dessert, Mérat causait volontiers, discutant un



LA DERNIÈRE SORTIE DE VOLTAIRE A PARIS

Phot. Lecadre. Tableau de M. Leloir.

(Au fond, le nº 27 de la rue Saint-André-des-Arcs.)

point de droit, félicitant ses pensionnaires de l'excellence de leurs thèses, les critiquant, les guidant parfois, ergotant avec eux... et rien n'est amusant comme d'entendre M. le Président de la République évoquer spirituellement les amusants souvenirs de sa vingtième année... qu'il regrette, d'ailleurs !

En face, tout près de la rue Gît-le-Cœur, au vieux nom si poétique, une bâtisse moderne a remplacé, numéro 22, la maison où logeait Ange Pitou, l'amusant chansonnier du Directoire, ce prédécesseur spirituel, irrespectueux et batailleur, des D. Bonnaud, des Fursy, des Numa-Blès que nous applaudissons aujourd'hui.

Cet Ange Pitou que le bon Alexandre Dumas a glorifié et que le maëstro Lecocq a mis en musique dans *la Fille de Mme Angot* fut le type complet du chanteur populaire. Sa verve populacière ne mâchait pas les vérités, même à son auditoire plébéien, « des commères du marché au poisson qui venaient avec leurs amoureux en larges chapeaux blancs et la pipe à la bouche juger l'improvisateur ». Arrêté seize fois, Pitou s'en tira avec quelques amendes et cependant le chansonnier n'épargnait personne, témoin ce couplet cueilli entre mille :

Sous ce déguisement cynique,
Remets-tu cet adroit voleur,
Fournisseur de la République...
Autrefois simple décrotteur.
Depuis qu'on parle de patentes,
Monsieur dit qu'il n'a plus d'états,
Que la République indulgente
Le classe parmi les forçats.

... et l'auditoire avait vite fait de mettre un nom sur l'anonyme de la chanson (1).

Quelques pas plus loin, triste contraste, habita Billaud-

(1) En 1795, en pleine disette, un jour que Pitou avait littéralement « emballé » son public, « un gros morceau de pain blanc » lui fut offert en façon de récompense nationale. « C'était un monceau d'or par ce temps de disette, raconte-t-il en ses *Mémoires ;* en revanche, je distribuai quelques cahiers de chansons... »

Une supplique d'Ange Pitou adressée au roi Louis-Philippe et datée du 11 novembre 1843, situe son logis au nº 34 de la rue de la Huchette.

« Sire,

« Les antécédents du soussigné sont assez connus de Votre Majesté par les nombreux mémoires qu'il a fait parvenir à l'Administration, et par toute sa conduite envers votre auguste famille pour qu'il soit dispensé de rappeler ici tous les titres qu'il a à la bienveillance du Gouvernement et surtout à celle de l'État.

« J'ai sacrifié ma vie tout entière au bien public et au salut de la France. Que pouvais-je faire de plus ?

« Aujourd'hui octogénaire, privé de toutes ressources temp relles, je me vois réduit à la plus affreuse misère.

« Plein de confiance en votre bonté je viens, Sire, vous prier d'assurer mon existence soit par un secours qui soulage ma vieillesse et m'aide à passer des jours moins pénibles, soit en me facilitant l'entrée dans l'*Asile Royal de la Providence* ou *Sainte-Perine*, afin que je puisse finir en paix ma longue carrière.

« Tels sont les vœux de celui qui est,

« Sire,

« Avec le plus profond respect,

« Votre humble et très dévoué serviteur et sujet,

« L. A. PITOU. »

34, rue de la Huchette.

En marge, une apostille de l'abbé Deguerry, curé de Notre-Dame ; plus haut, une note disant « qu'il doit 500 francs, deux années de loyer ».

Pauvre Ange Pitou !

(Collection du Musée Carnavalet. — Autographe.)

Varennes, de sinistre mémoire. Avec son habituelle maîtrise, notre ami Lenotre (1) a conté le séjour du « tigre à perruque jaune » dans la rue Saint-André-des-Arcs. Il s'y maria et pour subvenir aux besoins de son jeune ménage cet homme lugubrement triste se mit à composer un livret d'opéra « *Alzire* » et trois vagues élucubrations, le « *Peintre politique.— Les Derniers coups portés au préjugé et à la superstition* », et enfin l' « *Acephocratie ou le gouvernement fédéral démontré comme le meilleur de tous* » au titre éminemment suggestif. Danton heureusement pour eux et malheureusement pour lui, tira Billaud de la misère en le prenant comme secrétaire. En 1789, le futur proconsul était « mince, réservé, silencieux ; il avait les cheveux noirs plaqués sur les tempes, le teint pâle, les yeux durs, légèrement louches, le nez droit, la bouche amère ». Sa femme, par contre, était « merveilleusement jolie ».

Il l'avait connue et épousée rue de Savoie, dans une vieille maison à porche oblique qui existe encore et porte aujourd'hui le numéro 4, toute proche de la rue Saint-André-des-Arcs où ils vinrent ensuite demeurer vis-à-vis la rue des Grands-Augustins, au quatrième étage d'une maison emportée par la construction du lycée Fénelon.

Pourvoyeur de guillotine à la Convention, Billaud rimait, dans son ménage, des bouquets à Chloris ; sa femme et lui menaient la vie « la plus placidement bourgeoise » jusqu'au 2 avril 1795, jour où une voiture des Comités s'arrêta devant le logis ; des gendarmes, des

(1) G. Lenotre, *Vieux Papiers, vieilles Maisons*, t. II.

agents, un commissaire de police envahirent la maison et se saisirent de Billaud.

Il paraît, tout pâle sous sa tignasse jaune ébouriffée, et la paisible rue retentit des injures et des vociférations de la foule ameutée hurlant : « A mort ! ». Déjà, la veille de cette arrestation. Billaud avait dû se défendre dans une affiche intitulée : « *Les on-dit* », contre l'imputation d'avoir fait « tanner des peaux de guillotiné pour en confectionner des bottes et des souliers ». On juge de l'exaspération de la foule, et de sa déception en apprenant que le « tigre » ne part qu'aux antipodes ; il est facile de se figurer cette rue étroite où toutes les têtes se penchent aux fenêtres. huant ce sinistre Billaud, poussé dans une voiture de police, entourée de gendarmes sabre au clair...

Un peu plus bas, à l'angle de la rue des Grands-Augustins, une autre maison, portant le numéro 52, nous offre un des types parfaits de la charmante architecture du dix-huitième siècle. Tout y est complet : les fers forgés des balcons, les frontons sculptés des portes et des fenêtres, les médaillons et les agrafes de pierre décorant la cour intérieure aux délicates proportions, rien n'y fut oublié, pas plus le portrait du fondateur, du Tillet de Labussière, greffier en chef du Parlement, que l'image de Bacchus surmontant l'entrée de la cave... (1)

(1) Notre érudit ami Arthur Pougin nous écrivit au sujet de cet article : « ...A propos de la rue Saint-André-des-Arcs, j'ai regretté de ne pas trouver un souvenir sur notre « bon papa Larousse », comme nous l'appelions, nous, ses jeunes collaborateurs. J'ai publié il y a



Alph. Testard, *del.* MARCHÉ DE LA VALLÉE JADIS A L'ANGLE DE LA RUE DES GRANDS-AUGUSTINS Berthoud, *sculp.*

***

Cinq pas plus haut, c'est dans une maisonnette de la rue des Grands-Augustins, portant les numéros 26 et 28, que demeura dans sa prime jeunesse le maître Sardou. Dernièrement, un matin, nous avions la joie de l'accompagner dans ces vieilles ruelles dont il connaît tous les pavés; il nous montrait, plein d'émotion, le balcon d'où sa mère le guettait au retour de l'école.

— Eh bien! flâneur, quand te décideras-tu à monter? criait-elle en riant au gamin, qui ne pouvait détacher ses yeux des belles affiches collées sur le mur par Renduel, l'éditeur romantique, dont les magasins étaient tout proches...

Vingt mètres plus loin, Sardou s'arrête devant le numéro 16.

— J'ai plus tard demeuré là, nous dit-il, la maison n'a pas changé, elle est toujours aussi laide... Si nous entrions?

Et nous voici grimpant un escalier désolant. Nous nous arrêtons au second étage...

— C'est bien le palier... c'est bien la petite porte...

quelque quinze ans dans *le National*, lorsqu'on fit une rue Pierre-Larousse, toute une chronique sur cet excellent homme où je le rappelais dans ce vieux logis du nº 45 de la rue Saint-André-des-Arcs, entouré de son monceau de livres et de papiers, sa petite calotte noire sur la tête, nous accueillant avec sa franche et cordiale bonhomie... »

Le croquis était trop spirituel pour en priver nos lecteurs.

Et Sardou hésite à sonner...

— Qui diable allons-nous déranger... comment serons-nous reçus ?

Mais un employé de Dufayel sort de l'appartement voisin et semble s'étonner de nous voir ainsi figés sur le haut de l'escalier. Nous nous informons des locataires... « C'est un jeune ménage bien aimable... » Je nomme Sardou, le représentant de Dufayel s'exclame et se découvre. C'est lui qui va se faire notre introducteur; il sonne, une gracieuse jeune femme, qui vaquait aux soins du ménage, s'excuse de nous recevoir dans le désordre d'un rangement. Nous entrons et Sardou, joyeux d'évoquer sa jeunesse si obstinément laborieuse, nous fait à tous les honneurs de son ancien logis :

— Par économie, je partageais ce logement avec un cordonnier dont la femme faisait la cuisine et tenait mon ménage. Pour rentrer chez moi, il fallait passer par l'atelier du cordonnier à travers les souliers et les bottes... Là était mon lit, ici ma table de travail où j'écrivais *le Bossu*... Derrière ce mur n'y a-t-il pas un débarras ?

— Si, monsieur.

— Regardons, nous pourrons peut-être y retrouver les traces d'un feu de cheminée qui m'a rendu bien malheureux vers 1859...

Nous cherchons : les traces sont encore visibles. Sardou remercie l'aimable femme dont nous avons envahi le domicile, distribue des billets de théâtre, s'éloigne ravi de son pèlerinage au pays des souvenirs et béni par notre

gracieuse hôtesse et l'employé de M. Dufayel, qui ce soir iront au spectacle!

*
* *

Traversons maintenant la rue Saint-André-des-Arcs



LA RUE SUGER Houbron, *del.*

et par la rue de l'Éperon — qu'habitèrent Jean Racine et Théodore de Banville — gagnons la rue Suger : c'est un spectacle vraiment saisissant que l'aspect de cette ruelle étroite, courbe, sombre... Les pavés, les murs, les fenê-

tres y sont d'aspect lugubre et rébarbatif, deux chats maigres la franchissent et s'enfoncent sous de vieilles portes cochères du XVIIe siècle, hérissées de clous et encore munies de leurs heurtoirs de fer.



RUINES DE L'ANCIEN CIMETIÈRE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS
Phot. de M. H. Stresser.

Dans cette triste rue, qui s'appelait jadis rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, la plus triste maison porte le numéro 13. Elle est close par une porte noire, disloquée, sinistre. Une bande de toile salie par les pluies, plaquée sur des restes de panneaux sculptés, indique



LES RUINES DE L'ANCIEN CIMETIÈRE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS

Aquar. de Houdron.

que cette masure est à vendre et qu'il faut, pour la visiter, s'adresser au numéro 5 de la rue de l'Éperon. Là, après nous avoir fait traverser une courette encombrée, la concierge pousse une porte en bois, et nous voici devant un stupéfiant décor de désolation : c'est l'envers de la maison de la rue Suger, c'est ce qui reste de l'ancien cimetière.

Les curieux, ne craignant ni la boue ni les toiles d'araignée, ne regretteront pas leur promenade : la haute maison silencieuse, comme morte, apparaît disloquée, croulante ; ses murailles salpêtrées étalent partout de larges plaques de lèpre jaune; les vitres sont brisées, les volets arrachés, les marches rompues, et, devant cette ruine, s'étend un vaste terrain d'environ 50 mètres de largeur sur 35 de profondeur... C'est là qu'étaient les tombes ; ce n'est plus maintenant qu'un champ lugubre et raviné où poussent les herbes folles, le sainfoin, la ciguë, la giroflée sauvage, le pissenlit; un trou plus profond que les autres marque, au centre, la place où vraisemblablement s'élevait la croix. Les végétations parasites, les mousses couvrent le sol sur lequel s'entassent les briques cassées, les ardoises tombées des toits ; le chiendent croît autour de débris de tuyaux de cheminées rouges de rouille.

Des poules affamées, des pigeons picorent dans cette sorte de garenne sauvage, de verger d'alchimiste ténébreux où s'érigent cinq ou six arbres fruitiers, des pêchers et des pruniers... quelques lapins, tassés dans des

cabanes adossées au mur noir, dressent des oreilles terrorisées devant des apparitions de visiteurs... et l'on excuse leur effroi en face du désolant spectacle qu'offre ce jardin lugubre, poussé sur un ancien cimetière, entre quatre murs sombres, plus tristes que des murs de prison.



LE QUARTIER DE LA BIÈVRE (Extrait du plan de Verniquet de 1793.)
Juxtaposition des plans ancien et moderne.

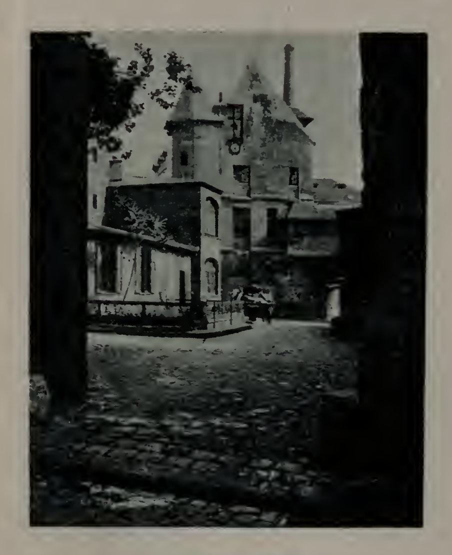
AUTOUR DE LA BIÈVRE

Le logis de la Reine Blanche. — L'Ile des Singes.

Au numéro 15 du boulevard Arago, à quelques mètres de la Manufacture des Gobelins, s'ouvre une petite rue, la rue des Marmousets. Un café d'un côté, une blanchisserie de l'autre, puis des palissades fleuries d'affiches multicolores et spirituelles, signées Albert Guillaume, Sem ou Cappiello, et, en quelques pas, nous joignons la rue des Gobelins. A notre gauche, au numéro 17, au fond d'une cour, se dresse une évocatrice silhouette d'ancien palais, si imprévue dans ce quartier populeux, peuplé de maisonnettes basses et modestes, qu'on se croit le jouet d'une apparition fantastique !

Cette antique demeure, dont l'élégante beauté contraste étrangement avec les tristesses avoisinantes, est, comme presque toutes les maisons du quartier, vouée au commerce des « cuirs et peaux ». Elle abrita jadis

plus élégante compagnie. Ce fut à cette place, très probablement, que s'élevait le palais somptueux de la reine Blanche de Castille, mère de saint Louis. Elle y porta, vêtue de blanc — d'où le nom : « logis de la reine Blanche » — le deuil de son époux Louis VIII. Plus tard, en 1392, la reine Isabeau de Bavière, femme du roi Charles VI, y donna un bal en l'honneur « d'une de ses dames allemandes, déjà veuve, et qui se remariait ».



LE PAVILLON DE LA REINE-BLANCHE ; ÉTAT ACTUEL
Phot. de M. H. Stresser.

Les noces des veuves servaient alors de prétexte à « des charivaris, à des fêtes folles, où l'on disait et faisait tout ». Le Roi, déjà malade, désireux de se bien divertir, résolu, comme l'y engageaient ses courtisans, « à ne chercher d'autre remède que les fêtes et les amusements et à guérir la folie par la folie », s'y rendit déguisé en satyre, accompagné de cinq de ses cheva-

liers revêtus du même accoutrement d'« hommes sauvages enchaînés, velus comme des boucs ; leurs costumes, faits de lin et d'étoupes, étaient attachés avec de la poix-résine et engraissés pour mieux reluire » (1). Les imprudents vinrent, ainsi travestis, danser dans le bal qu'éclairait des torches « largement allumées ». Un



J. Mariette fec. MASCARADE DES SAUVAGES

brandon de paille enflamma l'un des costumes d'étoupe. En quelques secondes les malheureux brûlèrent « comme flambeaux ardents », et ce fut une chose horrible de voir courir ces « flammes vivantes et hurlantes ». L'un se jeta en un puits, l'autre se précipita dans la rivière... La jeune duchesse de Berry eut heureusement l'idée

(1) Michelet. *Histoire de France.* — Tome V (p. 137).

d'envelopper le Roi de son lourd manteau, si bien qu'aucune étincelle ne tomba sur lui; les autres brûlèrent une demi-heure et mirent trois jours à mourir.

A la suite de cet horrible événement, connu sous le nom de « Bal des ardents », où les facultés mentales de Charles VI reçurent le dernier coup, il fut ordonné que l'hôtel « où advinrent les choses susdites serait abattu et démoli ».

On obéit et au XVIIe siècle seulement on édifia la demeure dont nous admirons aujourd'hui les restes charmants. Ce nouvel hôtel subit à son tour bien des avatars : sous Louis XV, la Manufacture royale des Gobelins y installa ses bureaux, puis la Révolution en fit une brasserie où, dès 1790, se réunissaient quelques terribles clubistes jacobins, préparant le « grand schisme » qui devait bouleverser la France et « séparer le bon grain de l'ivraie ». Au quartier des Gobelins, le commandant Alexandre dirigeait l'opinion et le boucher Legendre venait à la Reine-Blanche lui apporter le mot d'ordre. Sous ses poutres vénérables, autour de quelques bouteilles de bière, on lisait et commentait le *Père Duchesne* du citoyen Hébert, alors dans sa nouveauté, *l'Alambic ou le Distillateur patriote*, le *Journal de La Rapée ou le Ça ira, ça ira*, le *Au voleur! au voleur!* le *On me l'a dit ou le Dernier Aristocrate*, et d'autres feuilles aussi innombrables qu'éphémères, pendant que les « feuillantistes », plus modérés, récitaient en chœur *les Commandements de la Patrie ou le Décalogue de la Garde nationale*, qui se terminaient ainsi :

Tous les ans renouvelleras
Ton patriotique serment.
Vivre libre ou ne vivre pas
Sera ton cri de ralliement.

Cette rue retirée semble d'ailleurs merveilleusement choisie pour y assigner de mystérieux rendez-vous et



MAISON DE LA REINE BLANCHE À PARIS.

l'on raconte que c'est dans une des masures avoisinant la Reine-Blanche qu'en 1858 Orsini, l'audacieux organisateur du complot de l'Opéra, donna rendez-vous à plusieurs de ses complices, Piéri, Rudio et Gomez, pour leur démontrer les effets terrifiants des bombes au ful-

minate de mercure, dont il avait trouvé le modèle en un musée de Belgique. Ces bombes, lorsqu'elles furent lancées, le 14 janvier 1858, sur Napoléon III se rendant à l'Opéra de la rue Le Pelletier [1], firent en explosant de nombreuses victimes, et Orsini expliquait, pendant le procès, avec quelle difficulté il les chargea dans sa chambre de la rue du Mont-Thabor, après avoir fait sécher la poudre, thermomètre et montre en main, devant le feu. « Si une étincelle avait volé dessus, ajoutait-il, j'aurais sauté en l'air avec toute la maison !... [2] »

Et ce sont tous ces pittoresques souvenirs qui nous reviennent en tête, tandis que nous regardons de robustes mégissiers empiler sur de larges camions les « cuirs forts », les « vaches corroyées » et les « paquets de chevreaux mats ou glacés » sortant des magasins occupant l'ancienne demeure de la reine Blanche.



Malgré l'horrible temps que nous subissons, à cause même de cette tristesse de janvier qui fait plus tragique ce lugubre décor, c'est un inoubliable spectacle

(1) La représentation du 14 janvier 1858 était donnée au bénéfice du ténor Massol. On y jouait un fragment de *la Muette*, un acte de *Guillaume Tell* et trois actes de *Maria Stuarda*, empruntés au répertoire de Mme Ristori.

(2) *Les Causes célèbres*. (Attentat du 14 Janvier 1858.) — Affaire Orsini, Piéri, Rudio, Gomez et consorts. (Cahier 5.)



Dessin de Yon.

LA BIÈVRE VERS 1865

que présente aujourd'hui la Bièvre. Le maître graveur A. Lepère, que nous avons la joie d'avoir pour compagnon, s'émerveille devant cette vision, nouvelle pour lui, d'un paysage pourtant familier et qu'il a traduit maintes fois en d'admirables eaux-fortes.



LE QUARTIER DE LA BIÈVRE
A. Lepère, *del. et sculp.*

Nous longeons la ruelle des Gobelins, que le prestigieux écrivain Huysmans a magnifiée en des pages inoubliables. Au numéro 19 s'ouvre une porte étroite : l'entrée du passage Moret. Un cabaret peint en rouge-brique, « Au Caveau de l'île des Singes », évoque le nom folâtre de l'endroit. Nous sommes, en effet, dans l'île

des Singes (et *singe* ici veut dire « patron », suivant les formules du dictionnaire argotique), une bande de terre comprise entre les deux bras de la Bièvre, dont l'un, presque entièrement couvert, suit la ruelle des Gobelins, pendant que l'autre coule parallèlement à la rue des Cordelières. Au numéro 5, nous poussons une barrière de bois : la maison est vide, sinistre et sombre; après avoir franchi une sorte d'étable obscure, nous voici devant la Bièvre resserrée entre deux talus de scories et de boue noirâtre.



UNE RUE DANS « L'ILE DES SINGES »

H. Stresser, phot.

La malheureuse rivière qui, depuis son entrée dans Paris, n'a cessé d'être condamnée aux plus répugnantes besognes, est hideuse à voir. Teinte de tous les tons, jaune, verte, rouge, elle charrie d'immondes détritus et coule à nos pieds, gluante, comme immobile, sans reflets sous le jour gris, nauséabonde et d'un ton de sang caillé; de lourds paquets d'écume verdâtre y glissent



LA BIÈVRE PRÈS SAINT-MÉDARD : ENTRE LES RUES MOUFFETARD ET PASCAL
(VERS 1860) Péquegnot, *del.*

lentement. La neige tombe sans arrêt; un pâle rayon de soleil, filtrant au travers de fumées rousses et de jets de vapeur bleue crachés par les cheminées et les pis-



ENTRÉE A CIEL OUVERT DE LA BIÈVRE DANS PARIS A LA POTERNE DES PEUPLIERS (CHEMIN DE FER DE CEINTURE AU FOND) SEPTEMBRE 1887

tons, allume des lueurs d'arc-en-ciel dans ces nuages empestés.

Devant nous d'étonnantes carcasses d'usines se dressent toutes blanches, comme duvetées par les râclures

de peaux qui depuis des années et des années sont venues s'y agglomérer. Sur la berge, en un énorme chaudron rouillé par le bas, jaune de tartre, emplâtré de chaux par le haut, cuit en bouillonnant quelque invraisemblable mixture ; et, coupant l'arête d'une palissade en dents de scie, s'emmêlant avec un reverbère à pétrole oscillant à un bout de corde, le squelette noir d'un arbre tordu met une note fantastique en ce décor de drame. Au fond, se profilant sur le ciel, suspendues à des claies sous des toits ajourés, des milliers de peaux de lapin racornies par le temps s'entrechoquent avec des claquements de bois.



LES TANNERIES
(Rivière de Bièvre)

Les fenêtres, ou mieux les ouvertures des masures qui nous entourent, sont obturées avec de vieux chiffons

Dessin et grav. de Péquegnot.

LA BIÈVRE VERS 1885

rougis de tan, — ce tan dont l'odeur forte s'impose en âcres relents, ce tan dont le rouge sombre teint le sol, les murs, les persiennes disloquées et vermoulues, comme il a teint la pauvre Bièvre qui paraît tout ensanglantée — ; et ces logis éventrés, aux fenêtres barricadées, semblent des tanières de révolte où des insurgés se seraient fait canonner sous les plis d'un drapeau noir. Sur les toits voisins, la neige fait de larges plaques rondes dont le blanc cru rend plus sombres ces sombres masures ; de temps en temps, de lourds paquets de glace glissent et s'écrasent dans la boue avec un bruit mat, recouvrant les ferrailles rouillées, les vieux tessons, les touries crevées qui partout jonchent le sol. Les écuries que nous traversons s'éclairent elles-mêmes d'étrange façon ; c'est l'effet du contre-jour reflété par la



LA RUELLE DES GOBELINS ; ÉTAT ACTUEL
Phot. de M. H. Stresser

neige sur les énormes poutres soutenant le plafond bas.

A droite, à gauche, entre la rivière et les murs d'usines, dans des chaudières cabossées cuisent des peaux de bêtes, qui ensuite iront macérer tout près, dans des cuves de tan, rouges comme des cuves de sang, et des pistons projettent des jets horizontaux de vapeur qui paraissent surgir de la muraille nitreuse. Étonnante antithèse, quelques pas plus loin, au numéro 7 de la ruelle des Gobelins, derrière une haute porte charretière, s'érigent — à demi enterrées dans les remblais et les gravois — les ruines sculptées d'un pavillon dont M. de Julienne, l'ami de Watteau, avait fait un rendez-vous de chasse ou quelque galant vide-bouteille, et c'est une délicieuse impression que de retrouver, tout ruinés qu'ils soient, ce rappel de beauté, cette fleur de pierre au milieu des hideurs sur



LE PAVILLON DE JULIENNE; ÉTAT ACTUEL

Phot. de M. H. Stresser

lesquelles les cheminées d'usine crachent des paquets de fumées noires.

Trois imprévus compagnons sont venus se joindre à nous : un vieux chien affamé dont les côtes saillent comme les cercles d'un tonneau, et deux pauvres petites fillettes, vêtues de loques, traînant des pieds nus dans des bottines d'homme. Ravies de nous faire les honneurs de « leur patelin », elles poussent des portes vermoulues, se hissent sur des bornes pour faire jouer d'invisibles loquets, renversent des bassines rouillées recouvrant des familles de chats, et, les yeux rieurs, la tignasse ébouriffée, elles nous demandent de les « tirer en cartes postales » ! Familières de ces ruelles zigzagantes que balaye la bise, elles savent où pendent, au bout de tuyaux rébarbatifs, les plus éclatantes stalactites et connaissent les resserres à cuir où « dansent les gros rats »... Pauvres enfants, si joyeuses à la vue du polichinelle doré que nous nous faisons un devoir de leur offrir !...

Abandonnant cet étonnant quartier, nous regagnons les larges boulevards où siffle un vent glacial : la neige étouffe les bruits ; les rares passants se hâtent de regagner leurs logis, et les voitures, dont les chevaux glissent, passent silencieusement.

> Paris est recueilli comme une basilique ;
> A peine un roulement de fiacre, par moment
> Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement
> D'une locomotive au loin mélancolique [1].

(1) A Samain. *Le Chariot d'Or* (Élégies), page 94.

Remplaçons « locomotive » par « automobile », agrémentée d'une épithète métrique, et les vers mélancoliques d'Albert Samain peindront mieux que je ne le saurais faire ce paysage désolé de janvier.

***

Depuis des siècles, la Bièvre, que Huysmans a célébrée en une admirable étude, a subi bien des transformations, et je ne parle même pas du temps merveilleux que cite Rabelais, au chapitre XXII du *Pantagruel*, où il raconte l'origine étonnante de « celui ruisseau qui de présent passe à Saint-Victor, auquel Gobelin teinct l'écarlate... »; mais sous Louis-Philippe, c'était encore, paraît-il, un endroit charmant. Alfred Delvau nous montre tout ce quartier « formant une sorte de petite Suisse en miniature, une vallée verdoyante où coulait la Bièvre entre deux bordures de saules ». — Jules César, assurait-on, avait apprécié le vin savoureux des vignes du clos Croulebarbe ! — D'ailleurs, depuis le dix-huitième siècle jusqu'en 1830, les violons avaient grincé dans les guinguettes voisines : *la Belle Moissonneuse*, *le Grand Vainqueur*, *les Deux Edmond*, et l'on y dansait au son des crincrins.

Dans *la Femme de trente ans*, Balzac avait célébré « la vallée profonde, peuplée de fabriques à demi villageoises, clairsemée de verdure, arrosée par les eaux

brunes de la Bièvre ou des Gobelins », et dans *Les Misérables*, Hugo avait dépeint « ce seul endroit où Ruysdael serait tenté de s'asseoir... un pré vert, traversé de cordes tendues où des loques sèchent au vent... des palissades délabrées, un peu d'eau entre



Péquegnot. LA BIÈVRE PRÈS DES GOBELINS. PARIS 1855 B. 16

des peupliers, des femmes, des rires, des voix ; à l'horizon, le Panthéon, le Val-de-Grâce, noir, trapu, fantasque, amusant, magnifique, et au fond le sévère faîte carré des tours de Notre-Dame... C'est le champ de l'Alouette, c'est ici qu'Ulbach tua la bergère d'Ivry [1] ! »

(1) VICTOR HUGO, *Les Misérables*. (Le Champ de l'Alouette), p. 471.

*
* *

C'est, en effet, dans cette plaine immense, glaiseuse, dénudée, inculte, sous laquelle aujourd'hui coule la Bièvre en un canal souterrain, plus loin que les jardins des Gobelins, derrière les palissades de la rue Croulebarbe, que se déroula, le 25 mai 1827, un crime passionnel qui révolutionna Paris. Un pauvre diable, à peu près fou, Honoré Ulbach, y poignarda, par jalousie, une jeune fille, Aimée Millot. La petite Aimée était « modeste et sage », chacun l'aimait dans le quartier, où on la voyait, un grand chapeau de paille sur la tête et un livre à la main, garder sous les ormes du boulevard d'Italie les chèvres de sa maîtresse, Mme Detrouville, femme à principes, et qui ne badinait pas sur « les choses de la vertu ». On appelait Aimée « la bergère d'Ivry ». En 1827, il y avait encore, à Paris, des bergères, et elles étaient vertueuses ! — Ils s'aimaient : cette humble idylle fit jaser ; Mme Detrouville, avertie, ordonna à sa bergère de rompre toutes relations avec Ulbach et de lui restituer les pauvres cadeaux qu'elle en avait reçus : « deux oranges, une demi-bouteille de cassis et un joli fichu rose », expliquant que « toute jeune fille qui reçoit des présents des hommes doit les payer de sa vertu ». Aimée avait obéi. — Le 25 mai, à dix heures du matin, Ulbach, fou de colère et de jalousie, après avoir acheté, rue Descartes, près de l'École Polytechnique, chez un brocanteur, « un couteau qui

ne ployait pas », s'était caché derrière les arbres du boulevard pour y attendre la pauvre petite bergère. Elle arrive avec ses chèvres et repousse Ulbach qui,



Célestin Nanteuil, lith.

affolé de rage, la frappe de cinq coups de couteau, s'enfuit et va se terrer dans un ignoble garni de la rue du Chantre, près du Palais-Royal ; la police le recherchait vainement, lorsqu'il vint, de lui-même, se livrer au commissaire : « C'est moi qui ai fait l'assassin !... »

Il avait, la veille, écrit une lettre folle à Mme Detrouville : « ... Femme acariâtre, vous mettez entrave à notre félicité... songez à bien faire ce que je vous prescris de faire : je vous envoie cinq francs, rendez-vous de suite à l'église d'Ivry et faites-lui dire une messe en l'honneur de ses malheurs et des miens (1) !... »

Les journaux épiloguent sur le crime. « Les femmes surtout maudissaient l'assassin, tout en le plaignant peut-être » ; et la girafe, nouvellement « inaugurée » au Jardin des Plantes, fut délaissée pour le drame du champ de l'Alouette. Le 10 septembre 1827, Ulbach expia son forfait : à sept heures et demie du matin, il fut extrait de la prison de Bicêtre, et, à quatre heures du soir, le sinistre cortège partit de la Conciergerie pour la place de Grève, où Ulbach monta sur l'échafaud.

Les arbres de la rue Croulebarbe sont abattus, la Bièvre coule sous terre, les herbages où paissaient les chèvres de la bergère d'Ivry sont remplacés par des couches de machefer qui forment sous le pied une boue fétide et noire; seul, un souvenir subsiste de ce décor dramatique : une ancienne folie du dix-huitième siècle, construite, en 1762, par un financier, Le Prêtre de Neufbourg. Lamentable, crevassée, ouverte aux pluies du ciel, elle achève de s'effondrer au bout de la rue Croulebarbe, à l'angle du boulevard d'Italie (2) —

(1) *Les Causes célèbres.* (Affaire Ulbach), *passim.*

(2) La dernière locataire de ce singulier logis fut une blanchisseuse — morte il y a environ quarante ans. — On l'appelait la « mère

aujourd'hui boulevard Auguste-Blanqui — et de la rue Edmond-Gondinet (les imprévus baptêmes de rues offrent de ces amusants contrastes). Malgré son déla-



PAVILLON DU CLOS PAYEN : BOULEVARD D'ITALIE

L. P. Aubey. Phot. d'ap. nature.

brement, cette « folie Le Prêtre » garde encore une jolie silhouette, c'est comme un fantôme oublié de la gaieté d'autrefois qui reviendrait secouer des grelots vides et jeter des fleurs mortes sur ce coin de désolation, d'horreur et de pauvreté.

Camille » Le bruit courait, dans le quartier, que la maison lui avait été donnée par Napoléon Ier. La chose pouvait s'expliquer par ce fait que l'Empereur se servit — assure-t-on — de ce vieil hôtel comme d'un rendez-vous de chasse jusqu'en 1812.

LA RUE DE LA HUCHETTE

La rue du Petit-Pont. — La rue de la Harpe. La rue de la Parcheminerie.

Tous les amoureux de Paris connaissent la promenade particulièrement pittoresque qu'offrent la rue de la Huchette, la rue du Petit-Pont, la rue de la Parcheminerie et la rue de la Harpe. Il y a là — demain, hélas ! nous devrons dire : il y avait là — une heure rare à passer dans ces très vieilles rues, bordées de maisons noires, disloquées, branlantes, qui font la joie des archéologues et des curieux du passé ; par contre, les hygiénistes, ennemis personnels des microbes, assurent, non sans raison, que c'est un des coins les plus négligés de Paris... N'importe, la flânerie y est délicieuse, et, plus que partout ailleurs aux entours du clocher de Saint-Séverin les fantômes se laissent évoquer, et le premier de tous : Napoléon Bonaparte (1) !

Nous avions lu... mais où ?... que Bonaparte, aux

Cette partie de la rue du Petit-Pont n'existe plus aujourd'hui. (Janvier 1908).

jours de misère, alors qu'il mourait de faim à Paris, « sans emploi, sans solde, sans rations », avait habité ce triste quartier. Une enquête auprès de M. Frédéric Masson, ce parfait historien qui n'ignore rien de ce qui touche son Héros, nous a de suite renseigné. Le maître, avec son obligeance habituelle, a bien voulu nous communiquer une lettre de Montholon à M. Hanicle, curé de Saint-Séverin : « Je me souviens, et je puis attester que l'Empereur m'a parlé, en plusieurs circonstances, du séjour qu'il fit pendant quelque temps dans un hôtel garni : « Au Cadran bleu », rue de la Huchette, 8 ou 10, près de celle du Petit-Pont, hôtel où il occupait une petite chambre au quatrième ou cinquième étage, ayant vue sur la Seine. Il la payait trois francs par semaine, et je crois me rappeler que c'est le père Patrault qui lui procura ce logement... » A cette époque (1795), Bonaparte déjeunait avec du café qu'il prenait au coin de la rue Saint-André-des-Arcs, près le pont Saint-Michel, au café Cuisinier, pour finir la journée par un dîner de vingt-cinq sous (1) !

Elle existe toujours, cette pauvre rue de la Huchette; elle commence en face des murs noirs des annexes de l'Hôtel-Dieu et les hôtels borgnes continuent à y fleurir. Deux antiques maisons portent aujourd'hui les numéros 8 et 10 ; le 8 recèle un charbonnier, le 10 un hôtel meublé, et la patronne du café installé au rez-de-chaussée, nous apprend qu'autrefois, l'enseigne portait : « Au Petit

(1) Voir *Napoléon et sa famille,* par Fr. Masson, tome I, pages 112 et 113.



Houbron, *pinxit* — RUE DU PETIT-PONT ET RUE SAINT-JACQUES — Musée Carnavalet

Caporal » ; c'est bien vague, et nous voici interrogeant les murs et cherchant la place du Cadran bleu !... Hélas ! rien ne précise nos recherches, mais il est si délicieux de flâner dans ce joli quartier, que nous nous donnons la joie de nous y attarder longuement.

Une porte Louis XIII, bardée d'une carapace de gros clous y voisine avec une façade rapiécée, datant de la Renaissance ; des guenilles multicolores attachées entre deux fenêtres à meneaux, semblent des drapeaux de misère claquant sur des bicoques saumurées de crasse ; on rencontre encore en ce vieux quartier d'étonnants logis contemporains de Rabelais, bariolés d'affiches et d'enseignes, bossués d'adjonctions et de rajoutes, striés de tuyaux zigzagants et crevassés.



Continuant la rue de la Huchette, la rue du Petit-Pont — qui tire son nom du « Petit Pont » voisin, un des plus anciens de Paris — est particulièrement biscornue et amusante ; mais, dans très peu de jours, tout son côté droit aura disparu, on y travaille, et sous un nuage de poussière les démolisseurs activent leur œuvre de destruction.

« La haine des ingénieurs pour tout ce qui est encore marqué d'une étampe d'art est inlassable, et ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront complètement aboli les derniers vestiges du Paris d'autrefois. » Cette énergique

constatation du maître écrivain Huysmans, qui, mieux que personne, connut et décrivit ce quartier Saint-Séverin, n'est, hélas ! que trop justifiée. Chaque jour, malgré tous les efforts et toutes les protestations, notre beau Paris se voit dépouillé de quelqu'une de ses précieuses reliques. Aujourd'hui c'est « une rectification d'alignement, un élargissement de voirie » qui emportent la rue du Petit-Pont, détruisant une des plus parfaites maisons que nous ait léguées le xviii[e] siècle.

Elle s'élève au numéro 10, on l'appelle l'hôtel de la marquise de Pompadour (?); sa jolie porte en bois sculpté, blasonnée d'un carquois et d'une torche entrelacés, son balcon, supporté par d'élégantes consoles, ses frontеaux, ses rinceaux, ses fenêtres enguirlandées de fleurs de pierre, ses balcons de fer forgé... tout cela va être massacré, rasé, émietté ! Les maçons y besognent, la cour disparaît déjà sous les gravois, et dans quelques mois un immeuble bien moderne, remplacera, confortable et hideux, l'hôtel charmant qu'avaient édifié les artistes du xviii[e] siècle.

Aussi, les gracieuses Parisiennes ayant l'amour de leur Paris — et elles sont aujourd'hui légion — doivent-elles se hâter d'aller contempler une dernière fois l'exquise « condamnée à mort » [1]; il serait trop tard de-

(1) C'est chose faite aujourd'hui, le musée Carnavalet a recueilli quelques épaves (grilles, portes, ferrures) de ce qui fut l'hôtel Pompadour; mais qu'il est pénible de voir chaque jour disparaître ces glorieux vestiges du passé !

main, et nous osons affirmer qu'elles ne regretteront pas ce petit voyage au pays des souvenirs.

Poursuivant notre route, descendons la rue du Petit-Pont, longeons l'abside de l'admirable église Saint-Séverin et suivons la rue Saint-Jacques qui, si joliment, encadre de sa double ligne de maisons grises les horizons mauves et bleus de la nouvelle Sorbonne.



LA RUE DU PETIT-PONT PENDANT LES DÉMOLITIONS

Phot. de M. H. Stresser.

Sur la droite s'ouvre la rue de la Parcheminerie; elle date du XIe siècle, et tire son nom de l'important commerce de parchemins qui y tint à des dates régulières, ses assises annuelles. Les « escholiers et les gentes bachelettes » la hantaient fort au temps de messire Rabelais; elle avait conservé, jusqu'à présent, presque intact son étonnant cachet d'archaïsme.

Pénétrons dans la maison portant le numéro 2, qui, comme la suivante, est vouée à la destruction — tou-

jours en vue de « l'embellissement » précité — nous rencontrons, fermant la cour qu'elle sépare d'un vieil escalier de bois, une énorme grille de fer cintrée d'un aspect surprenant... Que pouvaient bien défendre ces barreaux carrés et épais, pourquoi cette effrayante armature? Même étonnement en face, au numéro 7, en une boutique sombre, une remise, où les voitures à bras tendent leurs montants vernissés par l'usage vers le plafond bas que soutient une poutre énorme, cyclopéenne, de quarante-cinq centimètres de hauteur sur cinquante-sept centimètres de largeur.

Bien d'autres bicoques, des logis de misère, de vieux repaires coiffés de toits à pignons pointus sont encore à voir dans cette rue de la Parcheminerie, dont nous étudions avec une curiosité charmée les bizarres dessous de porte, les entrées d'escaliers tortueux, les boutiques pittoresques, presque toutes revêtues d'une couche de couleur sang de bœuf, et où gîtent des frituriers, des débitants de moules cuites, des fruitières, des regrattiers étalant sur la rue des terrines de museau de bœuf confit en une eau vinaigrée, des platées de choux rouges et des tranches de veau jaunâtres, pendant qu'une grosse dame maquillée, mafflue, croulante en une camisole à fleurs roses, surveille, étonnée et craintive, notre lente promenade.

Dans chaque maison, presque en chaque boutique, un débit de vin... La rue de la Parcheminerie ignore la fameuse mévente qui désole et ameute les viticulteurs du

Midi. Une odeur violente de vinasse sort des portes entr'ouvertes ; d'ailleurs la population de ce quartier est



LA RUE DE LA PARCHEMINERIE

P.-L. Moreau, *pinxit.*

des plus étranges. On croise nombre d'impénitents ivrognes à l'inaltérable gosier ; des vagabonds, des filles en

cheveux emplissent du soir au matin et du matin au soir les innombrables crémeries, mastroquets, zincs, bibines et caboulots qui ornent ce vieux quartier. On y convertit en liquides variés des sous dont il serait peut-être dangereux et certainement indiscret de rechercher les douteuses origines ; tout ce joli monde boit, chante, fume, se chamaille et ripaille... C'est sans conteste un des plus curieux clapiers que récèle le Paris moderne.

Descendons la rue de la Parcheminerie, traversons la rue Boutebrie qu'égayent, à gauche, dans le lointain, les frondaisons vertes et l'élégante silhouette des toits de l'hôtel de Cluny, arrêtons-nous devant une étroite maison portant le numéro 29.

C'est aujourd'hui l'hôtel de Normandie, un garni où on « loge à la nuit ». Sous une couche de badigeon roussâtre où la poussière met des touches gris bleu, son étroite et haute façade, qui date de Louis XV, est restée délicieusement élégante et coquette. Certes, ce pauvre logis, aujourd'hui lamentable, dut être, vers le milieu du XVIII[e] siècle, un charmant hôtel habité par quelque charmante pécheresse ou quelque amateur épris d'art. Les fenêtres fleuries de sculptures, les balcons tarabiscotés, les fers forgés des rampes, tout proclame le goût parfait qui présida à l'édification de cette aimable maison, dont un mastroquet occupe aujourd'hui le rez-de-chaussée. Son débit de vin a envahi la moitié de ce qui fut la porte cochère, et derrière les vitres ornées d'inscriptions proclamant l'excellence des bitters, les bien-

faits stomachiques des amers et l'innocuité des absinthes, deux cages récèlent un couple roucoulant de tourterelles et une famille de serins... qu'elle pitié de voir ainsi déshonoré ce fin bijou d'architecture parisienne!

Quelques pas encore nous voici rue de la Harpe : ce fut jusqu'en 1855, date de la percée du boulevard Saint-Michel, qui en emporta la majeure partie, l'une des rues les plus fréquentées de Paris.

Plus large et plus somptueuse que les ruelles avoisinantes, la rue de la Harpe constituait, avec la rue Dauphine, l'une des deux grandes artères de la rive gauche, aussi est-ce par là que les grands hommes de la Révolution étaient conduits pompeusement au Panthéon. Voltaire, Mirabeau, combien d'autres encore, y ont passé « escortés par tout un peuple frémissant ».

A partir de la rue de la Huchette, la rue de la Harpe s'appelait encore, en 1848, la rue de la Petite-Bouclerie. Au cours de ses recherches sur le séjour de Bonaparte en ce triste quartier, M. F. Masson devait être douloureusement ému, car c'est devant la barricade de la « Petite-Bouclerie » que son père, M. Francis Masson, chef de bataillon commandant la XIe légion de la garde nationale, se fit héroïquement tuer, le 23 juin 1848. — On connaît les drames sauvages de l'insurrection de Juin. Au moment de donner l'assaut, le commandant Masson, Parisien de Paris, que désolait cette lutte fratricide, s'avança seul devant les insurgés les adjurant de mettre bas les armes, leur offrant même du

pain et de l'argent pour leurs femmes et leurs enfants.

On criait à ce brave citoyen de s'en aller; obstiné et stoïque, il répétait : « Ne tirez pas, mes amis, ne commencez pas la guerre civile ! » — Sans respect pour tant de courage et de généreuse bonté, un misérable abattit d'un coup de feu le commandant Masson, qui tomba, frappé à mort, et dont le corps, avant d'être transporté dans une chapelle de Saint-Séverin, fut étendu sur les marches de la boutique du marchand de vin voisin... (1)

Avions-nous raison de dire que la promenade en ce vieux quartier est plus que toute autre évocatrice ! — Elle commence par un grand souvenir et se termine par un grand exemple.

(1) Victor Pierre. — *Histoire de la République de 1848* :

L'insurrection de Juin. — L'une des plus fortes barricades s'élevait devant le Petit-Pont, à l'entrée de la rue Saint-Jacques. L'ex-garde républicaine, licenciée après le 15 mai, y comptait cent cinquante hommes commandés par un nommé Diétrich, leur ancien capitaine, qui avait fait les campagnes d'Afrique sous les ordres de Cavaignac, de Lamoricière, de Bedeau, de Daumesne, les mêmes qu'il combattait aujourd'hui. Lorsque la troupe s'avança, Diétrich, sortant de la barricade en parlementaire, invita l'officier à faire retirer ses soldats : sinon qu'on tirerait. — « Et au nom de qui vous présentez-vous pour parlementer ? — Au nom de la garde républicaine, répliqua Diétrich ; nous sommes ici par les ordres de notre colonel ; nous avons pour consigne de ne laisser approcher personne de la barricade. — Eh bien ! répliqua l'officier qui commandait précisément une compagnie de la garde républicaine réorganisée, si vous êtes de la garde républicaine, nous allons marcher avec vous. — Ne venez pas, dit Diétrich, on tirerait sur vous (1). » C'est ce qui eut lieu ; la défense de la barricade fut acharnée ; Bedeau

(1) Procès de Dietrich, 20 septembre 1848. Condamné à cinq ans de détention. Déposition de M. Pagnier, capitaine au 21e de ligne.



PRISE DES BARRICADES PRÈS DE LA PLACE DU PETIT-PONT PAR LES 1er ET 2e BATAILLONS DE LA 10e LÉGION, ET LA COLONNE SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL BEDEAU (23 JUIN 1848)

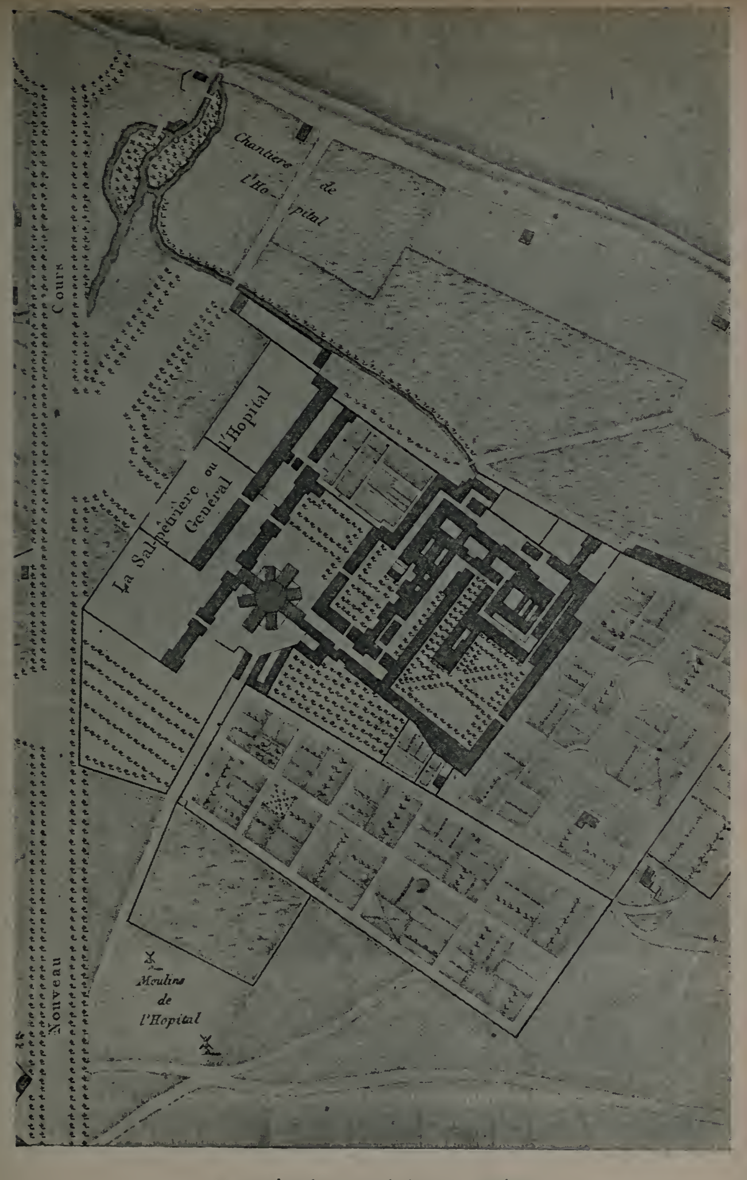
Marchais, *del. et lith.*

fit pointer le canon contre les maisons de coin et particulièrement contre le magasin des Deux-Pierrots, d'où les insurgés, postés aux fenêtres et sur les toits, faisaient un feu meurtrier. Diétrich fut pris avec cent cinquante gardes républicains et cinq cents insurgés, qui furent conduits à la Préfecture de police. Le général Bedeau, blessé pendant l'attaque, dut se retirer. Le représentant Bixio, en accompagnant les troupes qui remontaient la rue Saint-Jacques, fut blessé quelques instants après, au coin de la rue des Noyers. La rue Saint-Jacques était libre depuis la rue Soufflot jusqu'au quai.

Il n'en était pas encore de même dans le massif compris entre la rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe. La 11e légion hésitait à engager le feu; un imprimeur lithographe nommé Conda, capitaine en second, fut envoyé en parlementaire ; les insurgés l'arrêtèrent et le firent mettre à genoux pour le fusiller. Néanmoins, une femme intervint et il réussit à se sauver le lendemain (1). Cependant le chef de bataillon, Francis Masson, s'avance vers la barricade de la rue de la Vieille-Bouclerie; les gardes nationaux avaient l'arme au bras. « Que voulez-vous ? dit Masson ; le suffrage universel ? vous l'avez ! — Vous voulez tirer sur nous ? répond l'un des insurgés. — Non, la garde nationale ne tirera pas la première, répondirent à la fois tous les gardes nationaux. » Ils retournent au marché de la Vallée pour prendre du renfort; une compagnie d'infanterie de ligne venant du Petit-Pont se joignit aux gardes nationaux. Masson précéda encore ses hommes : « Voulez-vous de l'or, de l'argent, pour donner du pain à vos femmes, à vos enfants ? Tenez, en voilà. » Alors une voix, partant de la barricade, lui dit impérativement : « Retirez-vous ! — Ne tirez pas, mes amis, je vous en prie, s'écriait Masson ; ne commencez pas la guerre civile ! » Mais l'un des insurgés croisa la baïonnette, une fusillade s'en suivit, et le commandant tomba, frappé à mort. « O le brigand, disait Boulland, l'un des insurgés, il l'a bien mérité »; et plus tard, à l'audience, il disputait à ses coaccusés l'honneur d'avoir commis cet assassinat. La barricade fut prise à trois heures. Elle était commandée par Jacquot et Leroy, l'un chef d'escouade, l'autre brigadier aux ateliers nationaux (2). (Affaire Masson, 30 septembre 1848.)

(1) Conda, cité par erreur devant un conseil de guerre, fut acquitté.

(2) Masson était avoué ; la Chambre des avoués lui a voté l'érection d'un buste dans la salle de ses séances.



LA SALPÊTRIÈRE OU L'HÔPITAL GÉNÉRAL
Extrait du Plan de la partie septentrionale du quartier de la Place Maubert de 1774, par Jaillot.

LA SALPÊTRIÈRE

Au numéro 47 du boulevard de l'Hôpital, derrière les arbres du Jardin des Plantes, apparaît un haut porche de pierre que ferme une lourde grille; à côté d'une médiocre statue de Charcot, rappelant insuffisamment son masque napoléonien, sa tête géniale : c'est l'entrée de la Salpêtrière, un immense hôpital réservé aux femmes, et qui abrite deux misères : la vieillesse et la folie. Le guichet franchi, derrière de mélancoliques jardins à la française, bordés d'une haie lumineuse de chrysanthèmes, se déroule la silhouette de hauts bâtiments du XVIIIe siècle dominée par un grand dôme triste et solennel.

Obliquant à gauche, nous franchissons des voûtes basses, d'immenses cours vallonnées où nous croisons des centaines de femmes. Les unes, jeunes, lestes, actives, sont revêtues d'un pittoresque costume bleu et blanc; à leur bonnet de linge une cocarde aux couleurs de Paris est piquée comme une fleur. Les autres, vieilles,

malades, impotentes — les hospitalisées — semblent usées par la vie; car cet énorme hôpital — peuplé comme une petite ville — contient environ six mille pensionnaires, et plus de mille fonctionnaires, médecins, internes, administrateurs, surveillantes et gardiennes!

Beaucoup de ces pauvres femmes circulent péniblement, appuyées au bras d'une amie, d'autres étayent de deux béquilles un corps monstrueux d'hydropique; quelques-unes cependant marchent droites et belles encore; toutes ont les yeux fatigués et rougis, l'on devine facilement qu'elles ont beaucoup souffert et beaucoup pleuré! Elles vivent aujourd'hui d'une vie presque végétative, rappelant à la fois les sorcières des eaux-fortes de Goya et les vieilles brodeuses dessinées par F. Rops dans les béguinages flamands.

C'est l'heure du déjeuner, ces femmes jasent, potinent, s'écartent en ronchonnant pour laisser passer sous l'étroite voûte un chariot bas, chargé de viandes et de soupes fumantes que poussent en riant trois solides infirmières. Sous un arbre dépouillé, noir et tordu, une très vieille, l'air mauvais, contemple jalousement cette belle jeunesse; d'une voix gutturale elle chante des choses incompréhensibles, qu'une grande fille hébétée écoute, les yeux larmoyants, dans une stupeur profonde.

Franchissant cette enceinte des hospitalisées, nous gagnons les autres sections. Là, professent et guérissent des maîtres éminents et glorieux. L'excellent professeur



Dessiné par Janinet | Gravé par Dupare

VUE DE LA SALPETRIERE,

prise du Boulevard

A P. D R.

N° 14

Segond préside magistralement aux travaux de chirurgie, MM. Raymond, Déjerine, Voisin, Charpentier et Deny dirigent les services médicaux. Nous visitons aujourd'hui la clinique des maladies nerveuses du professeur Raymond, le célèbre successeur de Charcot, et nous voici dans le petit cabinet, fameux dans le monde entier, où si longtemps ce savant génial donna ses lumineuses consultations sur la grande hystérie.

Au-dessus de la cheminée, le médaillon du maître; un portrait de Mesmer âgé lui fait vis-à-vis; près de la fenêtre, un beau dessin du docteur Richer : une fille en état de crise se dressant sur son lit à peu près nue, effrayante, les yeux chavirés, serre entre ses dents les draps déchirés de sa couchette... Tout en admirant, nous ne pouvions nous empêcher de songer aux singulières réflexions que devait évoquer dans l'esprit des malades cette image prophétique, et une lithographie de Gavarni nous revenait en mémoire : un chiffonnier contemplant un ivrogne, vautré dans le ruisseau, murmure avec béatitude : « ... C'est comme ça que je serai dimanche ! »

Le professeur est attendu, l'état-major se prépare : Mlle Ecary, surveillante en chef, présente des états à signer au très aimable chef de clinique, docteur Lejonne; MM. Rose, Oppert, Chartier, d'autres encore, dont une jeune fille élégante, ont revêtu de longues blouses grises et noué le tablier de service.

Le professeur arrive; il serre des mains, entend le rapport quotidien, la consultation commence. Devant un

auditoire religieusement attentif défilent quelques-unes des pires misères humaines. Charitable, indulgent, M. Raymond interroge, scrute les consciences, devine les tares que l'on s'efforce de lui dissimuler, et nous tient tous émus et impressionnés sous le charme de sa parole. Une pauvre fille est amenée; elle présente des troubles graves de la sensibilité : le professeur délimite les zones atteintes, rassure la malade dont les yeux inquiets quêtent un pronostic; un peu rassérénée, elle s'éloigne, titubante comme une femme ivre, soutenue par une robuste infirmière. Un homme lui succède, les yeux divergents, les jambes molles, les bras raides; sa voix rauque semble un aboiement. Il raconte quand et comment il fut frappé. En quelques minutes il sentit « la mort le disloquer ». Le maître précise ses questions et assure son diagnostic; il voit clair dans ce chaos vivant : « Demain, messieurs, dit-il aux docteurs et à l'auditoire qui l'entourent, je ferai ma leçon sur ce cas très curieux... » Une auditrice, femme de cœur et d'esprit, résume l'état de ces malheureux déséquilibrés par ce mot trop vrai : « Ces pauvres gens semblent côtoyer des précipices sans parapet. »

Nous abandonnons la salle de consultation, décorée de fulgurants tableaux représentant, énormément grossies, des coupes médullaires rouges et bleues; et traversons de vastes bâtiments incommodes et bas, le laboratoire du service : penché sur un microscope, un travailleur étudie des rondelles rosées évoquant l'idée de



A. Toupey, *del.* JARDIN D'UN EMPLOYÉ Musée Carnavalet.
Hôpital de la Salpêtrière, octobre 1901.

tranches minces de radis roses, — ce sont des coupes de tumeurs cervicales, comme ces taches brunes, baignant dans le formol et qui semblent des fragments d'ailes de phalènes, sont des préparations de moëlles épinières... Pleins d'attentions, nos hôtes veulent bien ouvrir en notre honneur une précieuse réserve abritant plusieurs centaines de cerveaux, étiquetés et méthodiquement alignés comme des pots de confitures en une armoire de campagne : c'est terrifiant !... « mais si passionnant », assure avec un bon sourire un jeune interne qui se trouve être le fils du grand artiste Lhermitte.

Il est l'heure de déjeuner; avec une bonne grâce infinie MM. les internes nous font les honneurs d'un excellent repas et nous voici causant avec eux de cette attachante maison où ils travaillent tant et si bien, et où, leurs examens passés, ils ne manquent jamais de revenir. Les anciens évoquent la grande mémoire de Charcot, les plus jeunes portent la santé de Manon ! (1). On rit, on jase, on fume une cigarette; un rapide « au revoir ! » et chacun de ces braves garçons va reprendre sa tâche un moment abandonnée...

(1) Nous ne saurions mieux faire que de placer sous les yeux de nos lecteurs la spirituelle lettre écrite par Mme Jeanne Charcot, alors que nous lui demandions quelques souvenirs sur la vie de son illustre père à la Salpêtrière :

« En 1890, le professeur Charcot ayant un jour demandé à son fils, alors son interne, ce qui se passait dans les salles de garde modernes, le lendemain les internes de la Salpêtrière, qui savaient

*
* *

Maintenant nous voici dans l'hôpital, nous parcourons des dortoirs immenses, tristes et bas, éclairés comme par un jour de reflet, où, dans une odeur symptomatique, « l'odeur de la Salpêtrière », reposent des femmes âgées; les draps ramenés sous le menton, beaucoup semblent de vieux hommes ridés et glabres; quelques-unes sont barbues comme d'antiques chasseurs à pied. Nous visitons des chambres célèbres : la « forêt noire », ainsi nommée à cause des poutres qui s'y enchevêtrent; la « chambre des treize », un séjour envié qui, le nom l'indique, ne renferme que treize lits.

Nous traversons des cours sombres et lépreuses : là

qu'il aimait la jeunesse et la gaieté, vinrent lui demander de venir dîner avec eux.

« Le professeur Charcot accepta à la condition expresse qu'il y aurait du gigot et des lentilles, souvenir des menus habituels de son époque, et qu'il serait le seul invité.

« Le dîner, grâce à l'illustre « patron », devint rapidement extrêmement gai et la soirée fut si brillante que le directeur de l'hôpital, cependant proverbialement débonnaire, crut devoir intervenir, et quel ne fut son étonnement lorsqu'il fut reçu à la porte de la salle de garde par le professeur Charcot lui-même, un verre de champagne à la main et l'invitant à trinquer. Il n'y eut pas de plainte adressée à l'Assistance publique, et cependant la sortie sous les arbres séculaires de l'hôpital Mazarin fut accompagnée de chansons et de refrains de 1850 et de 1890.

« Mais, le lendemain matin, le maître fut grondé, car Mlle Bottard, répondant à son amical salut, lui dit de sa voix douce, sa jolie figure ridée, illuminée d'un bon sourire : « Les internes ont fait tant de « bruit, hier soir, que nous n'avons pas pu dormir. »

fut enfermée la comtesse Jeanne de La Motte-Valois, la triste héroïne de l'affaire du Collier.

Après que la condamnée eut été marquée à l'épaule du V — (vol) — flétrissant, c'est à l'Hôpital général (nom ancien de la Salpêtrière) qu'elle vécut, frémissante de rage et de douleur. Dans l'esprit public, un revirement s'était fait en sa faveur; on la plaignait, la foule



VUE DU CÔTÉ DE L'HÔPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE

s'attroupait devant les étalages des imagiers représentant cette femme élégante, au grand nom historique, « en robe de bure grossière gris cendré avec bas de même couleur, un jupon de laine brune un bonnet rond, une chemise de grosse toile et une paire de sabots »... (1).

(1) Funck-Brentano. *La Mort de la Reine* (*passim*), pages 15, 17 et 18.

On contait que ses codétenues, rebut de la société, avaient elles-mêmes pitié de tant d'infortune et elles « boursillaient » entre elles pour offrir à la comtesse un petit plat de pois au lard... Mme de La Motte logea dans la cour basse située près l'école moderne des infirmières; là, vers la fin de novembre 1786, une sentinelle en faction, passant sa baïonnette à travers un carreau de vitre cassé, réveilla une prisonnière, nommée Angélique, servante de Mme de La Motte, et lui remit, écrit à l'encre sympathique, un billet préparant l'évasion de sa maîtresse (1).

Ce fut par ces vieux bâtiments, ouverts à l'aide d'une fausse clef, qu'elle s'enfuit déguisée en homme, « redingote en lévite bleu de roi, gilet et culotte noirs, un chapeau rond haut de forme, une badine à la main et des gants de peau ». Les détails de cette stupéfiante évasion, certainement préparée par une connivence auguste, ont disparu, les cartons qui renfermaient cette énigme ayant été brûlés en 1871 avec les archives de la Préfecture de police (2).

Tout à côté la tradition a donné le nom poétique de

(1) 21 juin 1786, exécution de l'arrêt contre Mme de La Motte; elle s'échappe de la Salpêtrière six mois plus tard et va rejoindre son mari à Londres.

(2) Mme de Lamballe se présenta un jour à la Salpêtrière pour voir Mme de La Motte en sa prison. La sœur Victoire, supérieure de l'Hôpital général, refusa l'entrevue désirée, estimant que la condamnée n'y trouverait qu'une humiliation ajoutée à tant d'autres. « Et pourquoi ne puis-je voir Mme de La Motte », fit la princessse en insistant, « Parce qu'elle n'y est pas condamnée », répondit sœur Victoire. (Funck-Brentano).

Manon Lescaut à une vieille cour sombre où l'abbé Prévost a évoqué la délicieuse figure de l'amante de Des Grieux (1). Quelques mètres plus loin la réalité s'affirma brutale et sanglante. Cour Vincent-de-Paul (les saints



LES MASSACRES DE LA SALPÊTRIÈRE
D'après le journal de Prud'homme.

sont laïcisés à la Salpêtrière) le 3 septembre 1792, « travaillèrent » les massacreurs révolutionnaires. Un vent de

(1) C'est aux environs de ces murs bas que l'abbé Prévost fait cacher le fiacre, « à 24 sous la course », avec lequel Des Grieux enleva sa maîtresse... « Touche au bout du monde, cocher, et mène-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon... » Et cette adresse trop imprécise, nous rappelle la réponse épique faite, aux mêmes ordres, par l'automédon du *Petit Faust*, d'Hervé : « ...Au bout du monde!... alors, patron, c'est à l'heure! »

folie semblait les envelopper. « Il faut en finir ! » hurlaient-ils... et quand ils partirent, leur sinistre besogne terminée, on ramassa trente-sept cadavres de femmes dans la cour rouge de sang, malheureuses détenues de droit commun, voleuses ou filles de mauvaise vie, immolées comme « suspectes » de royalisme (1).



LA SALPÊTRIÈRE
(La Grille).

*
* *

Nous approchons des bâtiments isolés où sont renfermées les aliénées. C'est ici le « pays d'enfer », le calvaire douloureux dont chaque étape est une souffrance ; nous franchissons des guichets et des grilles, et nous voici dans les préaux. Sur des bancs, le long des fenêtres, au pied des grands arbres sans feuilles, les malades sont accroupies, la tête rejetée en arrière, fixant le ciel, ou enfouie sous un tablier bleu.

(1) Théroigne de Méricourt, l'héroïne révolutionnaire mourut, paralytique générale, à la Salpêtrière, le 9 juin 1817, « rejetant tout vêtement, vivant nue...» Elle ne pouvait supporter aucun vêtement,

Phot. sur nature.

UN PRÉAU D'ALIÉNÉES A LA SALPÊTRIÈRE

Elles sont calmes par cette douce matinée d'automne; pourtant, là-bas, deux agitées jettent des invectives au vent; dans un angle de mur une malheureuse sanglote éperdument.

On nous regarde avec anxiété d'abord, puis on se rapproche, on nous entoure : « Vous êtes bien M. Fallières; enfin vous avez donc reçu ma lettre!... — Monsieur le juge, j'ai encore été volée d'un million cette nuit par cette saleté-là qui ce matin fait sa Louis-Quinze!... — Monsieur, monsieur, faites-moi sortir... faites-moi rendre mes petits-enfants... — Je vous reconnais, docteur, c'est vous qui me jetez du froid dans les yeux, et ça me fait pleurer... »

Une pauvre fille, son petit paquet sous le bras, s'attache obstinément à nos pas; elle espère sortir en même temps que nous; ses yeux bleu de mer révèlent une infinie douleur...

Quelques malades causent en chantant, mais ces femmes évitent de parler entre elles; chacune semble dialoguer exclusivement avec sa chimère. Beaucoup

pas même le plus léger... Absolument insensible au froid, elle cassait la glace en hiver pour continuer ses ablutions..., paraissant se trouver très bien dans sa cellule humide, obscure, sans meubles, d'où elle ne sortait que rarement pour prendre l'air, nue ou en chemise, marchant à quatre pattes, ramassant et portant à sa bouche toutes les bribes qu'elle trouvait sur le pavé...» Elle boit (dit Esquirol), l'eau des ruisseaux pendant qu'on nettoye les cours, quoique cette eau soit salie et chargée d'ordures, préférant cette boisson à toute autre...» Marcellin Pellet. Étude historique et biographique sur *Théroigne de Méricourt*. (Quentin, 7, rue Saint-Benoît.)

portent épinglés sur leurs corsages des rubans où le rouge domine. Un peu de poésie illumine parfois ces pauvres âmes. L'excellent artiste Lévy-Dhurmer nous contait avoir vu une jolie fillette aveugle et folle, qui d'instinct courait après des rayons de soleil...

Dans un atelier une douce voix psalmodie un cantique; soudain des vociférations éclatent : aussitôt les visages se convulsent, les poings se crispent, les prunelles s'allument, l'orage va éclater... une surveillante, très belle, très grande, maternelle et grave, avec des gestes doux, des paroles tendres, des regards de pitié, apaise les colères, calme les violences, désarme les furies, et c'est comme une apparition de la divine Bonté (1) !

Mais nous ne voulons pas prolonger cette lugubre visite — nous nous éloignons pleins de compassion pour tant de misères, et d'admiration respectueuse pour ces docteurs, ces internes, ces surveillantes et ces infirmières qui s'emploient avec tant de douceur, de pitié et un si grand sentiment du devoir à adoucir les souffrances de ces martyres !

(1) Qu'il nous soit permis de rappeler respectueusement le nom vénéré de Mlle Bottard, chevalier de la Légion d'honneur, prix Monthyon. Cette admirable fille, entrée en 1841 à la Salpêtrière, y mourut l'an dernier, sans en être jamais sortie, après avoir consacré toutes ses forces, toute sa lumineuse intelligence, toute sa vie à l'éducation des pauvres enfants idiots... et il faut avoir aperçu l'effroyable spectacle — le pire de tous — présenté par ces malheureux enfants, pour comprendre le dévouement surhumain de Mlle Bottard.

LE VAL-DE-GRACE
et la juxtaposition de l'actuelle topographie.

(Extrait du Plan de Jaillot de 1774.)

AUTOUR DU VAL-DE-GRACE

Le 19 mars 1674, le faubourg Saint-Jacques, si calme d'ordinaire, était en grand émoi. Sur cette large voie, bordée depuis Sainte-Geneviève de maisonnettes blotties dans les vignes et la verdure, de cultures maraîchères et surtout de vastes communautés — les Feuillantines, les Visitandines, les Ursulines, le séminaire de Saint-Magloire, etc., — des cavaliers galopaient, les passants circulaient affairés ou se groupaient aux porches des maisons religieuses. Près le Val-de-Grâce, à l'angle de la rue des Marionnettes et des Bénédictins anglais, vis-à-vis le célèbre couvent des Carmélites, la foule était encore plus dense. Là s'étaient massés les nouvellistes, et chacun regardait du côté de Paris. L'événement qui motivait toutes ces curiosités était d'importance et passionnait la Cour et la ville : on guettait l'arrivée au Carmel de haute et puissante dame Louise de La Baume-Leblanc, duchesse de La Vallière, qui — après avoir régné sur le cœur de Louis XIV — rompant avec le Roi et brisant tous liens

terrestres, venait chercher l'absolution de ses erreurs et l'oubli du monde au sévère couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.



Une femme, Mme Acarie — depuis Sœur Marie de l'Incarnation — avait eu la pensée de rechercher en Espagne quelques disciples de sainte Thérèse, réformatrice de l'ordre antique du Carmel, et de les établir à

Paris. Leurs cellules avaient été construites d'après les plans envoyés de Tolède : quatre murs blanchis à la chaux, piqués d'un crucifix et d'images de piété, une chaise, un bois de lit « en façon de cercueil avec paillasse de longues



Veuë de l'Eglise des Carmelites du Faubourg Saint Iacques.
Israel Siluestre delin. et sculp. Israel ex. cum privil. Regis.

pailles, « des draps de serge »... telle était l'austère retraite où venait s'ensevelir, à peine âgée de trente ans, l'adorable jeune femme dont la beauté blonde avait séduit le Roi et enchanté la Cour.

Enfin l'on vit arriver deux carrosses : le premier était occupé par la duchesse de La Vallière en grande robe

d'apparat « toute battante d'or » ; les deux enfants qu'elle avait eus du Roi l'accompagnaient : M[lle] de Blois, âgée de huit ans, « qui dansait déjà comme une divinité », et « Monsieur l'Amiral », ainsi nommait-on le petit duc de Vermandois, un bambin de six ans, « à peine hors de gouvernante ».

Depuis longtemps Louise de La Vallière aspirait au cloître ; rien n'avait pu la détourner de ce tombeau, pas même le Roi, épris alors de M[me] de Montespan, et qui, chez les autres, admirait fort l'esprit de sacrifice et de renoncement. Le second carrosse contenait les parents et les amis, « on eût dit des obsèques » !

Introduite auprès de la Supérieure : « Ma Révérende Mère, soupira la duchesse en tombant à genoux, j'ai fait toute ma vie un si mauvais usage de ma liberté que je veux la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre... » Le soir même La Vallière coupait ses lourdes tresses et vivait de la vie des Carmélites ; trois mois plus tard elle était admise à « prendre jour pour vêture ». Le sermon achevé, la jolie duchesse, dépouillant pour jamais ses vêtements mondains, revêtit le cilice de bure grossière et chaussa ses pieds délicats de rudes alpargates de corde. La duchesse de La Vallière s'appelait dès lors Sœur Louise de la Miséricorde. Ce fut la plus humble brebis de ce troupeau céleste ; on la voyait de cinq heures du matin à onze heures du soir vaquer aux plus pénibles travaux, balayant la sacristie, lavant la vaisselle, étendant au fort de l'hiver le linge dans les greniers.

Le 3 juin 1675, Sœur Louise reçut publiquement le voile d'investiture. La foule avait envahi l'église des Carmélites ; l'illustre Bossuet présidait la cérémonie. Monsieur, frère du Roi, Madame, la Grande Mademoiselle, la duchesse de Longueville, Mme de Scudéry, toute la Cour s'était donné rendez-vous faubourg Saint-Jacques.



Vüe du Dôme du Val de Grâce prie du côté de l'Hôpital de Paris.

La reine Marie-Thérèse avait pris place dans la tribune des religieuses, ayant près d'elle Sœur Louise qui, la veille, avait prononcé ses vœux. On la voyait pour la dernière fois et sa beauté rayonnait comme en une apothéose. La Vallière s'étendit sur le sol, face contre terre; on la recouvrit du voile noir : elle était morte au monde. « Cette belle et courageuse personne, écrivit Mme de Sé-

vigné, fit cette action comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et charmante. » Dès lors tout fut fini — Sœur Louise, portant la haire et le cilice, vécut dans la prière et la méditation ; après de longues souffrances « dont elle ne laissa voir que ce qu'elle ne pouvait cacher », elle mourut au Carmel (6 juin 1710), à ce point vénérée que quatre religieuses suffirent à peine à « recevoir et rendre les reliquaires, les images et les médailles que leur faisaient passer les dévotes pour toucher aux restes de la bienheureuse (1) ».

De tout ce poème d'amour, de grandeur, de renoncement et d'humilité, de cette femme éblouissante de charme et de beauté qui fut la duchesse de La Vallière, rien ne restait qu'une petite pierre marquée d'un surnom monastique et d'une date funéraire... et cette pierre elle-même disparut en 1793, émiettée par la tempête révolutionnaire qui bouscula les trônes, éventra les tombes, ouvrit les couvents, abattant les têtes des rois et les croix des cimetières !

***

Que subsiste-t-il aujourd'hui de tant de souvenirs ?... Le faubourg Saint-Jacques est toujours à sa place ; mais combien morcelé, modifié, transformé ! — Disparus ses grands parcs conventuels, nivelées ses buttes de terre fleuries de lilas et de vignes, supprimées ses cultures maraîchères. Dès la mise en vente des biens nationaux,

(1) J. Lair. *Mlle de La Vallière (passim).*



Drawn by Fred. Nash — Engraved by James Redaway

LE VAL-DE-GRACE VERS 1830

la spéculation s'en empara, la petite bourgeoisie s'y établit, des guinguettes y fleurirent, des usines s'y édifièrent, et dans les bouquets d'arbres négligés par la hache des bûcherons les flâneurs de la rive gauche vinrent jouer au cochonnet et au tonneau.

Les hôpitaux, les universités et les services du Val-de-Grâce y amenèrent leur clientèle pauvre et joyeuse des carabins et des étudiants; aussi le grand Balzac logeait-il en 1819 l'inoubliable « *Maison Vauquer — Pension bourgeoise des deux sexes et autres* (1) » au bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans une de ces ruelles « baignées de silence, serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles... l'herbe croît le long des murs; l'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison, nul quartier de Paris n'est plus horrible », cette triste description est plus que jamais exacte, tout ce quartier est lugubre.

C'est là que Balzac loge le Père Goriot et l'extraordinaire Vautrin, et nous la revivons cette extraordinaire « Pension Vauquer » avec son allée de tilleuls, son carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouille, bordé d'oseille, de laitues et de persil (2) ». Là encore, de

(1) H. de Balzac. *Le Père Goriot.*
(2) *id.*

braves jeunes gens travaillent du matin au soir, vivant d'une insuffisante pâtée avalée entre deux cours de Médecine ou de Droit, riant à belles dents du pauvre dîner auquel la misère les condamne... Ils escomptent à bon droit l'avenir puisqu'ils ont vingt ans!

Le vieux couvent des Carmélites a disparu, la rue Pierre-Nicole, la rue du Val-de-Grâce passent aujourd'hui sur les bâtiments et les jardins rasés. Au numéro 17 *bis* de la rue Pierre-Nicole, derrière une porte à claire-voie, une petite chapelle, dépendant autrefois du cloître, se dresse au milieu de hangars, de vagues bâtisses et sert de logement à un maître menuisier; la vieille porte Louis XIII, fleuronnée des monogrammes pieux de Marie et de Jésus, s'ouvre derrière un malencontreux tambour vitré, au haut d'un perron de cinq marches, et c'est une pitié de voir cette relique enlizée, noyée dans les hideurs avoisinantes...

Deux des anciennes entrées du Carmel subsistent encore sur la rue Saint-Jacques, mais dans quelles conditions! Au numéro 284, au fond d'une cour étroite et sale où picorent les poules, on aperçoit une porte basse et carrée, encadrée de deux colonnes, c'est aujourd'hui une remise à voitures. La grille fermant la cour est flanquée de deux minuscules pavillons : celui de droite recèle une crémerie, la « Crémerie des Carmélites — Café au lait, Chocolat »; celui de gauche, peint en rouge, abrite un savetier-rapetasseur, « A l'Exactitude — Ressemelages depuis 20 centimes ».



Delaunay, *sculp.*

CHAPELLE DU COUVENT DES CARMÉLITES EN 1869

Une seconde entrée, un porche plus important, mais tout aussi sale, s'ouvre au numéro 282. C'est par là que l'on peut entrevoir ce qui reste des bâtiments ruinés :



L'ANCIENNE ENTRÉE DU CARMEL, 284, RUE SAINT-JACQUES

L.-P Aubey, phot.

une tourelle rapiécée, trois fenêtres antiques où les locataires ont placé des cercles de tonneau destinés à recevoir la floraison future des pois de senteur et des

cobéas, et un beau balcon de fer à peu près intact. Un habile graveur a installé ses ateliers dans les salles d'un pavillon délabré où Louise de La Vallière rêva peut-être aux fêtes de Fontainebleau, aux splendeurs de Saint-Germain... Des dalles de parquet usées par le temps, des



BATIMENTS CONSTRUITS SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN CARMEL

L.-P. Aubey, phot. (État actuel.)

marbres écornés, des plaques de cheminées fleurdelisées, un débris d'alcôve... tout cela tombant en ruine, se disloquant, s'effritant; seule une belle rampe en fer forgé le long d'un escalier de noble allure témoigne d'un glorieux passé, encore les apprentis du voisinage en

ont-ils dans leurs jeux brisé la pomme et cassé quelques montants. Au demeurant, c'est la ruine totale; d'affreuses masures puantes et crasseuses sont plaquées comme des ventouses sur des fragments d'antiques murailles, et trois pauvres arbres, derniers survivants des futaies d'autrefois, achèvent de mourir devant une énorme fabrique d'acétylène remplaçant l'oratoire où Bossuet prêcha!...



RESTES DES BATIMENTS DE L'ANCIEN CARMEL
(État actuel.) L.-P. Aubey, phot.

En face, de l'autre côté du

faubourg Saint-Jacques, au numéro 289, la « Schola Cantorum », l'école de musique sacrée, a pris posses-



RESTES DES BATIMENTS DE L'ANCIEN CARMEL

L.-V. Aubey phot.

sion de ce qui fut autrefois la chapelle des Bénédictins anglais. Ce pauvre couvent, lui aussi, subit les pires catastrophes : Pendant la Révolution on en fit une pri-

son. Lors du brutal décret d'août 1793, ordonnant la destruction des « tombeaux et mausolées des ci-devants rois », le commissaire aux plombs de la section de l'Observatoire ne manqua pas de se rendre, accompagné d'une bande d'iconoclastes, aux « ci-devants Bénédictins anglais ».

On savait que le dernier des Stuart y était inhumé. Les sans-culottes enfoncèrent les trois cercueils enfermant la dépouille royale « pour enlever le plomb et en faire des balles ». Le corps resta exposé pendant tout un jour, « lié avec des jarretières, il ressemblait à une momie... bien embaumé, il répandait une grande odeur de vinaigre et de camphre... on le jeta à la fosse commune [1] »...

Et, pendant que rêveur et attristé nous nous efforcions d'évoquer l'âme des choses parmi tant de débris, tant de hideurs et de profanations, tout près de nous, à peine perceptible, un chant grave, mystérieux, divin, s'éleva dans le calme du crépuscule... Quelque savant organiste de la « Schola Cantorum » répétait un motif de l'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck... et le charme opéra... Nous n'avions plus qu'à fermer les yeux et à écouter pieusement l'art éternel planant, vainqueur, au-dessus des ruines du passé.

(1) Tablettes de la *Schola Cantorum* (février 1906), *passim*.

LE

CHEVET DE NOTRE-DAME !

Rien de plus féerique qu'un coucher de soleil sur Paris, contemplé de certaines places de choix, le pont de la Tournelle, le quai de Bourbon et les berges de Seine bordant le Jardin des Plantes. Au premier plan, Notre-Dame, d'un violet sombre, se découpe, améthyste gigantesque, sur l'or empourpré du ciel en feu ; les clochers des églises, les toits du Louvre, la flèche de la Sainte-Chapelle, les poivrières de la Conciergerie, la tour Saint-Jacques, Saint-Germain-l'Auxerrois, tout ce glorieux paysage parisien, se silhouette, mauve et bleu, sur le ciel rouge ; les hirondelles et les corneilles, avec des appels stridents, décrivent de grands cercles autour des contreforts de la vieille basilique, qui se mire dans l'eau, rouge comme le ciel... C'est l'heure exquise.

Pourquoi faut-il qu'une tare, l'affreux bâtiment de la Morgue — tapi comme une verrue de pierre grise à la

base de la cathédrale — vienne gâter le sublime spectacle ? Heureusement cette hideur va disparaître, le déplacement de la Morgue est chose résolue, l'éminent préfet de la Seine, M. de Selves, a bien voulu nous en



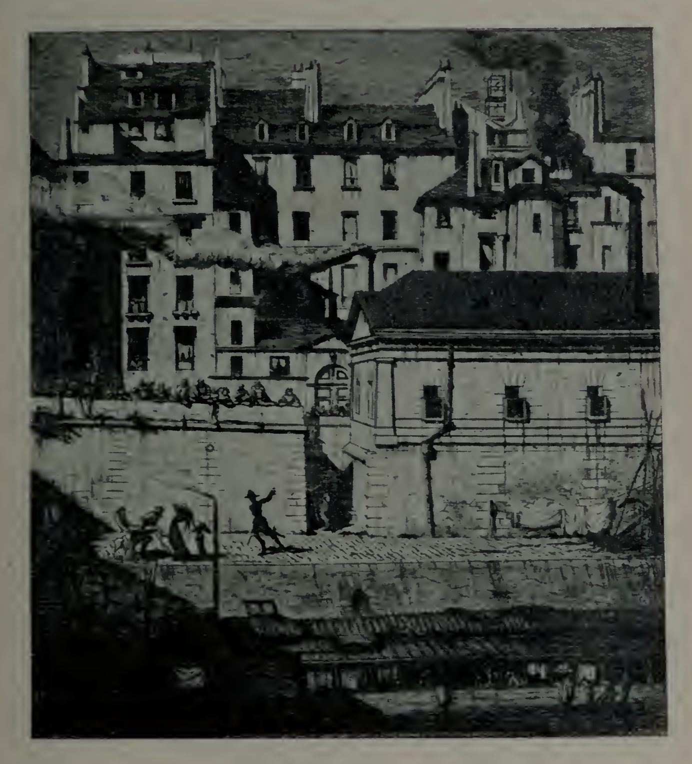
NOTRE-DAME

A. Lepère, *del. et sculp.*

donner l'assurance, et tous les dévots de Paris applaudiront à cette décision, dont le premier effet sera de restituer à notre cité un de ses plus nobles aspects, déshonoré à l'heure actuelle par la lugubre bâtisse.

Pendant des siècles, le service des coches d'eau ame-

nant à Paris voyageurs et marchandises, fut considérable. Quai de la Tournelle se trouvaient les ports d'em-



LA MORGUE VERS 1851

Meryon, *del. et sculp.*

barquement pour Melun, Sens, Auxerre, etc.; l'Almanach royal nous apprend que les départs avaient lieu

tous les jours, à sept heures du matin l'été, à huit heures du 1er octobre au 1er avril. Le coche voguait lentement, mais les prix étaient modiques ; ainsi, il n'en coûtait que 2 livres 10 sols pour aller à Fontainebleau. Vers sept heures du soir — après douze heures de voyage — on débarquait à Valvin, et de là par la voiture publique, on gagnait la ville. Les berges de la Seine regorgeaient donc de gens affairés, pressés, traînant avec eux tout le brouhaha des départs et des arrivées, et la première comme la dernière impression d'art et de beauté offerte aux yeux des voyageurs, était ce merveilleux tableau : le chevet de Notre-Dame... défiguré depuis 1864 par l'adjonction sinistre de la Morgue.

Cette Morgue a toute une histoire : son nom dit sa raison d'être ; il provient d'un vieux mot français « morguer », c'est-à-dire regarder avec affectation, insistance. Au XVIIe siècle, les « Catherinettes » (filles hospitalières vouées à sainte Catherine) se chargèrent d'abord de recueillir et d'ensevelir les cadavres trouvés dans la rue ou près de la rivière ». Plus tard, ce fut au Grand-Châtelet qu'on les déposa, pour les « morguer », donnant ainsi aux parents, aux amis, aux passants la liberté de les venir reconnaître par le guichet d'une salle puante. Les badauds hantaient déjà ce triste lieu, et l'on s'y écrasa, le 10 mai 1741, devant une tête d'homme, cuite avec du gros lard et du sel, trouvée dans l'allée d'un faïencier, rue Saint-Martin ! Sous la Révolution, on y transporta les corps mutilés de Foulon et de Berthier, et,



LE QUAI SAINT-MICHEL, AU MOMENT DE LA CONSTRUCTION DE LA PRÉFECTURE DE POLICE. — AU FOND, LES BÂTIMENTS DE L'HÔTEL-DIEU, LA PLACE DU PARVIS ET NOTRE-DAME

Phot. prise vers 1863.

en 1827, l'assassin Ulbach se mêla à la foule pour contempler sur les dalles de la Morgue, le corps de sa victime, l'infortunée « bergère d'Ivry » (1).

En 1804 la Morgue fut transférée, par ordre de Napoléon Ier, du Châtelet au quai du Marché-Neuf, contre le pont Saint-Michel — près des bâtiments actuels de la Préfecture de police. Elle y resta jusqu'en 1864, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les grands travaux édilitaires qui bouleversèrent le quartier en rendirent le déplacement nécessaire. Pendant cette période nous relevons, en plus des quotidiens apports de noyés, de suicidés, d'assassinés et d'écrasés, les funèbres hécatombes des victimes d'émeutes si fréquentes au temps de Louis-Philippe. Le 28 juillet 1830, le chiffre des morts qui

(1) « ...Au mois de novembre 1814, on trouve dans différents quartiers de Paris des débris de cadavres; réunis, ils sont exposés à la Morgue. L'affaire fit tant de bruit que nous lisons dans les journaux du temps : une affluence se porte depuis trois jours à la Morgue, où l'on voit exposés les membres mutilés de cet homme. Les hommes de la classe la plus distinguée et même des femmes élégantes sont venus; de brillants équipages étaient arrêtés devant la Morgue. . Deux gendarmes en faction ne laissent entrer qu'un petit nombre de personnes. On prétend que ce matin des peintres ont été chargés de reproduire les traits de ce malheureux.

« On sut depuis que c'était un nommé Auguste Dautun, receveur de l'enregistrement, qui avait été assassiné par son frère, Charles Dautun, qui fut guillotiné en avril 1815.

« Mais ce fut bien pis lorsqu'on apprit qu'il y avait à la Morgue le corps de la *belle écaillère*, Louise Leroux, assassinée par son amant Montreuil. Tout Paris littéralement vint voir cette jeune fille, que sa beauté et sa fin déplorable rendaient doublement intéressante. » — Firmin MAILLARD. *Recherches sur la Morgue*, pages 117 et 118.

n'était que de 3 la veille, monte à 18 et à 101 le lendemain, et le registre d'entrée porte cette indication sommaire : « Coups de feu » (1).

La Morgue actuelle fonctionne depuis 1864... Pour la première fois nous y sommes entrés l'autre matin. Le



VUE EXTÉRIEURE DE L'ANCIENNE MORGUE, VERS 1860

(1) En février 1848 : le 23, 110 cadavres; le 24, 45 cadavres : le 25, 16 cadavres. — Lors de l'insurrection de Juin, la seule journée du 26 fournit 101 cadavres. En 1867, année de l'Exposition, on enregistra 744 entrées, alors que l'année 1871 (Siège et Commune) ne fournit que 711 cadavres déposés à la Morgue. — Dr Cabanès. *La Chronique médicale.*

« ...Ne finissons pas sans citer les quelques malheureux qui, dans ces dernières années, ont illustré la Morgue : Duchatelet, rédacteur au *Siècle,* trouvé mort au coin de la rue de la Huchette; l'acteur Lepeintre aîné, qui se jeta dans le canal Saint-Martin en revenant de

seuil franchi, un brave gardien à tête de vieux soldat nous arrête : une récente décision de M. le préfet de police a sagement interdit la malsaine exhibition. Nos autorisations visées, le greffier en chef, M. Gaud, un fonctionnaire intelligent et érudit, dont les graves occu-



VUE INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE MORGUE, VERS 1860

pations n'ont pas altéré la bonne humeur, nous fait les honneurs de cette cité des morts. Voici le greffe, qui ressemblerait à tous les greffes si, au mur, des photographies évocatrices ne représentaient des scènes drama-

voir jouer *le Pendu;* l'acteur Villars et ce pauvre Gérard de Nerval. Encore ces trois derniers n'ont pas été exposés, à leur arrivée à la Morgue, ils furent tout de suite déposés dans la salle des morts. — F. MAILLARD. *Recherches sur la Morgue*, page 134.

tiques d'identification, des tableaux de mortalité, des statistiques douloureuses (1).

Nous traversons une pièce où des machines actionnent les appareils frigorifiques destinés à assurer la parfaite conservation des cadavres, conservation nécessaire aux recherches administratives, aux autopsies, aux constatations judiciaires... déjà la température s'abaisse; voici une salle contenant, dressés le long du mur ou couchés sur le sol humide, des cercueils en bois blanc de toutes

(1) Un volume a paru, portant ce titre inattendu : *les Gaietés de la Morgue.* Notre ami Flammarion en est l'éditeur, et M. Clovis Pierre, dont le portrait figure en tête de l'ouvrage, en est l'auteur. M. Clovis Pierre est l'ancien greffier de la Morgue, et ses tristes fonctions ont inspiré à ce poète paradoxal d'aimables chansons; il s'en explique d'abord en sa préface :

Parfois le rire est près des pleurs,
Et sous les vieux saule-pleureurs
Naissent les plus brillantes fleurs.
. . . .

Ce recueil de vers débute par cette pièce :

MA MAISON

Je suis gérant, et non propriétaire,
D'un grand hôtel fort connu dans Paris;
Je ne me plains jamais d'un locataire,
Et cependant j'en ai de tous pays;
C'est un séjour on ne peut plus tranquille,
Mais quel que soit le temps ou la saison,
Si vous avez besoin d'un domicile,
Ah! ne venez jamais dans ma maison.
. . . .

L'Hôtel du Numéro Deux, l'Abus de l'Eau, les Pois de senteur du Noyé, Monsieur Catafalque, le Convoi de ma Tante, l'Incinération, les Dalles de pierre, etc. — Tels sont, pris dans le tas, quelques-uns des titres suggestifs de ce volume étonnant.

dimensions... ici l'on en use beaucoup : l'an dernier, le chiffre des morts dépassa 1.100!

Nous pénétrons dans une vaste salle dont un côté tout entier est garni de casiers noirs portant un numéro et munis d'une poignée; on tire cette poignée et dans un roulement sourd un cercueil ouvert apparaît, contenant un cadavre à demi autopsié, le ventre ouvert, les yeux blancs : c'est la lugubre resserre où, sous l'influence des appareils frigorifiques, on conserve des semaines les corps destinés aux recherches, et le garçon morgueur, pour en prouver l'absolue rigidité, frappe d'un coup de clef les corps qui rendent un son de bois.

Malgré l'extrême propreté de la salle, l'odeur est terrible... mais il faut poursuivre jusqu'au bout notre investigation. Cette salle claire, en hémicycle, renferme en son milieu une longue et noire table d'ardoise, munie à chaque extrémité d'un égouttoir de cuivre poli. Là, depuis des années et des années furent déposés les corps à autopsier; là également les criminels, pâles, défaillants, ou crânant pour la galerie, furent confrontés avec les cadavres de leurs victimes. Quelles scènes terrifiantes se passèrent en cette salle!... M. Gaud nous dit l'attitude des Barré, des Lebiez, des Prévost, des Vodable et autres héros du crime; il nous raconte Gamahut, « le seul vraiment sincère et repentant », se jetant à genoux devant le cadavre de la pauvre femme qu'il avait assassinée, hoquetant, secoué de sanglots convulsifs, suppliant la morte de lui pardonner, mêlant deux ruisseaux

de larmes à deux jets de sang qui lui coulaient du nez... Derrière nous, des bocaux où flottent en un alcool trouble des viscères, des fragments humains... à côté, des scalpels, des pinces, un énorme sécateur, une large scie à main dont on n'ose demander l'emploi... A quelques pas de là, une autre salle tendue de bleu sombre; le long du mur une dizaine de chaises recouvertes de velours vert. Ces chaises ont leurs légendes, chacune porte, inscrits sur la doublure grise — à côté de l'estampille de Belloir — les noms des criminels qui s'y sont assis durant l'interrogatoire suivant leur confrontation. Voici la chaise de Moyaux, celle de La Pommeraye, celle de Troppmann, etc.

Mais tout cela n'est rien : un rideau blanc se soulève; nous sommes dans la salle des morts; c'était naguère encore la salle d'exposition, séparée par un vitrage du corridor où défilaient chaque jour des centaines de curieux de tout âge; hommes, femmes, enfants, dangereux vagabonds, filles en quête de proies, petites ouvrières sortant de l'atelier avec, dans les cheveux, des brindilles de laiton ou des filoches de soie, tous et toutes venaient s'étonner ou rire devant tant d'horreur, de misère et de sang... quelques-unes y déjeunaient! Grâces soient rendues à M. Lépine qui mit fin à cette monstruosité!

Couchés sur un lit de tôle, six corps sont étendus là — deux femmes, quatre hommes — graves, effrayants, comme en pierre, quelques-uns les tempes et la poi-



LE PONT SAINT-MICHEL, LE BOULEVARD DU PALAIS ET LES MAISONS QUI VIENNENT D'ÊTRE DÉMOLIES A L'ANGLE DU BOULEVARD DU PALAIS.

A. Lepère, *del. et sculp.*

trine trouées de larges coups de couteau. Leurs vêtements — car les corps, exposés nus jusqu'en 1878, conservent maintenant leurs vêtements — ces misérables haillons, paletots élimés, cottes bleues, robes effrangées

et sans couleur, jupons rougeâtres, souliers informes rattachés par des ficelles, sont rigides et gelés comme les corps qu'ils recouvrent, comme sont gelés aussi ces cheveux gris pleins de gravier et de sang, ces nattes pendantes, encore agglomérées par la vase... L'âme remplie de terreur et de pitié pour tant de malheureux dont la fin dut être si effroyablement dramatique, nous voici debout au milieu de ce dortoir funèbre où reposent ces infortunés dont le masque, encore convulsé, n'a même pas l'auguste sérénité de la mort!

Au sortir de ce cauchemar, nous respirons longuement, accoudés à une baie ouverte dans les palissades grises qui enserrent la Morgue.

Pour nous rasséréner, M. Gaud nous montre une longue série de lettres stupéfiantes adressées par quelques naïfs des deux sexes, demandant un emploi à la Morgue... fût-ce celui de « figurant », témoin cet écrit où un jeune Nantais, « âgé de dix-huit ans, parlant le latin, le grec et un peu l'anglais, sollicite cette place, qu'on lui a vantée », et présente ses certificats (1)!

(1) Une seconde lettre, entre trente, remise à M. Gaud par un bon provincial :

« Paris, le 8 août 1899.

« Monsieur le Directeur,

« J'ai le plaisir de vous adresser M. V..., un garçon que je connais et estime beaucoup.

« Je vous serais bien reconnaissant si, en raison de notre vieille amitié, vous vouliez bien lui donner, dans votre administration, la place de figurant qu'il sollicite.

*
* *

Nous quittons la Morgue, et revoyons le ciel, les arbres, les fleurs, les femmes qui passent, avec des émo-



LE CHEVET DE NOTRE-DAME (ASPECT ACTUEL)

« Il est très instruit, très docile et pas exigeant.

« Tout à vous. E. COTRAJENOUX.

« *P. S.* — Si vous n'aviez rien de vacant chez vous, vous pourriez, peut-être, le recommander à M. le Dr de Charenton, votre ami. »

Une autre missive, plus sérieuse, se termine par ces mots : « Agréez, monsieur, mes civilités commerciales »... des civilités commerciales!

tions de convalescent... et comme la Providence (que les imbéciles appellent le hasard, a dit Murger) veut bien se montrer généreuse, elle nous fait rencontrer, sortant de son atelier de l'Institut, emmitouflé dans ses manteaux, le grand artiste Frémiet, qui fut le camarade de notre très cher père. Nous lui racontons notre funèbre promenade, et le spirituel Frémiet, avec une verve de jeune homme, veut bien à son tour nous narrer ce délicieux souvenir de jeunesse :

« — C'était vers 1840... J'avais seize ans, j'étais très pauvre, je mangeais de la vache enragée... et pas à ma faim encore ! — Je faisais, pour vivre, les vingt métiers que peut exercer un jeune artiste ayant sa vie à gagner, et le docteur Socquet, médecin légiste, embaumeur renommé, rival du célèbre Gannal, m'employait à colorier d'après nature, des moulages destinés à des musées médicaux... Ce que j'ai copié d'effroyables maladies, c'est à donner le frisson ! Un soir, le docteur me fait appeler pour un cas urgent : il s'agissait de reconstituer, pour une confrontation judiciaire, un tronc humain, repêché après un très long séjour en Seine, et qui était vraiment en effroyable état... Il n'y avait pas une minute à perdre... oh non ! Le docteur Socquet, commis à l'embaumement (c'était alors le seul moyen de conserver les corps) avait exercé son art le mieux possible ; mais toute sa science n'avait pu empêcher certaines taches spéciales de se produire. Un véritable artiste n'est jamais satisfait de son œuvre, et ces taches désolaient le docteur. « Gannal

dira que j'ai saboté mon ouvrage ! » s'écriait-il désespéré. C'est alors qu'il m'avait fait venir avec ma boîte à peindre, pour maquiller le cadavre !... et me voici, le soir, à la Morgue, occupé à raccorder les tons de ce tronçon humain, calé dans un angle de la salle, avec des bûches empruntées au poêle... le docteur, en habit de soirée — c'était un mondain — surveillait mes pinceaux... Il faut croire que je m'en tirai bien, car le docteur résolut de parachever la funèbre toilette : il envoie le garçon morgueur acheter chez un spécialiste, une jolie paire d'yeux en verre, qu'il implante dans les orbites vides... puis un coiffeur, requis pour la circonstance, vient — avec quel ahurissement terrorisé ! — friser les lamentables cheveux rouges de la charbonnière... car c'était une charbonnière, que son charbonnier de mari, qui s'en croyait à jamais débarrassé — l'ayant jetée en Seine au pont d'Austerlitz, après l'avoir soigneusement découpée, — dut reconnaître le lendemain... Il avoua même qu'elle n'avait jamais été aussi belle de son vivant... Mais quelle nuit ! Je vois encore le geste d'artiste ayant la coquetterie de son œuvre avec lequel le docteur Socquet, tirant de la poche de son habit un fin mouchoir de batiste, essuya les yeux de verre que la buée ternissait légèrement ; puis, avec une pirouette et un sourire, il partit vers quelque élégant raout... Et dans ma vie mouvementée, je ne me souviens pas d'avoir jamais travaillé dans de plus macabres conditions... »

LE PALAIS-ROYAL

Il y a quelques semaines, les journaux racontaient comment trois bas gredins s'étaient réunis pour assassiner un pauvre diable de surveillant dans une maison de bijouterie. Leur crime avait été longuement prémédité, et pour se concerter à loisir un centre de ralliement discret avait été choisi, loin des regards inquisitoriaux de la police... le Palais-Royal!

Ainsi donc, en 1907, le Palais-Royal était à ce point délaissé que des malfaiteurs pouvaient l'élire pour y assigner leurs mytérieux rendez-vous (1)!

Pour comprendre toute l'énormité de cette constata-

(1) Le 28 septembre 1907, dans une étude sur « Paris aux Apaches », le journal *Le Matin* écrivait : « Dans le Jardin du Palais-Royal, pendant la saison d'été, se donnent rendez-vous de dangereux rôdeurs qui, chaque soir, en chassent les honnêtes gens. C'est là que s'étudient et se décident les fructueux cambriolages dans les bijouteries avoisinantes. C'est là que s'organisent chaque année ces redoutables bandes de « perceurs de murailles » dont on n'a pas oublié les méfaits... De nombreuses plaintes contre cet envahissement du Jardin du Palais-Royal n'ont pas donné jusqu'ici de résultats. »

tion, il faut songer que, pendant des centaines d'années, le Palais-Royal fut le centre indiscuté de la gaieté, des affaires, de la mode, de la galanterie, de la vie enfin de Paris.

Chacun sait que le Palais fut commencé — je dis commencé car il subit bien des modifications — en 1629 par le cardinal Richelieu. Ce très grand homme d'État, ce prince de l'Église aurait pu devancer Louis XIV mourant et s'écrier, lui aussi :

— J'ai trop aimé les bâtiments!

L'an 1616, en quittant l'évêché de Luçon, Richelieu, nommé aumônier de la reine Marie de Médicis aux appointements de 8.000 livres alla tout d'abord se loger modestement à Paris, rue des Mauvaises-Paroles, une ruelle supprimée par le percement de la rue de Rivoli à la hauteur de l'actuel théâtre du Châtelet. Son état de fortune grandissant, Richelieu s'installa place Royale, puis, dès qu'il fut ministre, trouvant ce logis trop éloigné du Louvre, — où ses hautes fonctions l'appelaient continuellement — il résolut d'aller s'établir dans le quartier Saint-Honoré et de s'y faire bâtir un palais. — Il acheta 90.000 livres le vieil hôtel de Rambouillet bâti entre le rempart qui passait tout contre et la rue Saint-Honoré; il accepta de la reine une demeure inoccupée et acquit divers terrains ou plutôt divers champs — car ce n'était que champs ou cultures maraîchères en delà et en deçà du rempart — il paya le tout environ un million de livres. Un palais splendide s'éleva, si beau, si remar-

quable que Richelieu lui-même, pris de scrupules et craignant que Louis XIII ne l'accusa de trop de faste, en fit don au roi, trois ans avant son complet achèvement : tout Paris venait admirer bouche bée le palais de Richelieu et, chose inouïe, le Menteur de Corneille ne mentait pas lorsqu'il s'écriait :

> ...Et l'Univers entier ne peut rien voir d'égal
> Aux superbes dehors du Palais Cardinal.
> Toute une ville entière avec pompe bâtie
> Semble d'un vieux fossé par miracle sortie
> Et nous fait présumer à ses superbes toits
> Que tous ses habitants sont des Dieux ou des Rois.

Richelieu meurt, Louis XIII disparaît cinq mois après son ministre (4 décembre 1642) et sa veuve Anne d'Autriche régente de France vient s'installer au Palais-Royal avec ses deux fils : Louis XIV et le duc d'Anjou.

Tous les mémoires du temps nous apprennent combien le Palais-Royal était un objet d'admiration générale. — Le jardin était merveilleux. En 1647, Louis XIV enfant y chassait et pour le former aux exercices de la guerre, le gouverneur M. de Villeroy lui avait fait construire un véritable fort avec bastions, fossés et redoutes où le jeune roi tour à tour assiégeant ou assiégé commandait la manœuvre... et se couvrait d'une gloire que nul rival n'eût osé lui disputer !

Ce beau temps dura jusqu'à l'époque ou Louis XIV alla définitivement s'installer au Louvre.

Henriette de France, veuve de Charles Ier, roi d'An-

gleterre, puis Philippe d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV, habitent le Palais-Royal. On bâtit un Opéra, on embellit les collections et le Palais-Royal s'enrichissait chaque année jusqu'au jour où ce fut le petit-fils du Régent qui en devint propriétaire ; ce petit-fils du Régent était le duc de Chartres qui devait plus tard — sous le nom de Philippe-Égalité — voter la mort de Louis XVI et mourir lui-même sur l'échafaud.

Au dix-huitième siècle ce fut devant le perron fermant la rue Vivienne que pirouettaient les roués de la Régence et que travaillaient les « agioteurs de Law ». Les gravures de l'époque nous montrent les provinciaux frais débarqués à Paris se faisant conduire en hâte au Palais-Royal : ils y menaient grand tapage, mangeaient bien, buvaient sec, et finalement, se laissaient « entôler » par les jolies filles qui avaient fait du jardin leur quartier général.

Un fragment de la correspondance de Grimm nous donne très vivante et prise sur nature, la description spirituelle de ce petit chef-d'œuvre qu'a signé Debucourt « la promenade publique au Palais-Royal » :

« On essaierait difficilement de peindre le spectacle
« que présente cette promenade lorsque le soleil, bais-
« sant sur l'horizon, permet aux femmes d'y venir res-
« pirer le frais et jouir dans ce jardin du plaisir de voir
« et surtout du plaisir d'être vues. Des doubles et triples
« rangs de chaises, placées le long d'allées spacieuses,

« suffisent à peine pour recevoir cette foule de femmes « presque toutes jolies; les plus belles, les plus élégantes « se promènent au milieu des allées avec cette grâce « facile que fait valoir encore la forme aussi simple « que gracieuse des vêtements que la mode a fait « adopter... »



CAMILLE DESMOULINS AU PALAIS-ROYAL
Duplessis-Bertaux, *aq.*

Plus tard, le tableau change, et le peintre Isabey écrit. en juillet 1789 ;

« En traversant le jardin du Palais-Royal, je vis un groupe entourant un monsieur monté sur une chaise. Il était joli homme, fort bien mis, ce qui me faisait douter que ce fut un marchand de chansons : c'était Camille Desmoulins qui prêchait la révolte!... Adieu plaisir!... adieu gaieté!... (1) »

(1) Mémoires inédits d'Isabey (Collection de Mme Rolle).

Le vrai c'est que, le dimanche 12 juillet 1789, lorsque le bruit se répandit à Paris du renvoi par Louis XVI de Necker en qui s'incarnaient les idées de libéralisme, la foule exaspérée, nerveuse se porta au Palais-Royal, quartier général des émeutes. L'affluence était telle que beaucoup de badauds parisiens avaient dû se percher dans les branches des marronniers. On attendait et dans l'air soufflait ce... je ne sais quoi qui précède les émeutes. Entre onze heures et midi un messager arrivant de Versailles confirme la menaçante nouvelle ! Alors un jeune homme, Camille Desmoulins, sort du Café de Foy, et tenant d'une main une épée, de l'autre un pistolet, saute sur une chaise.

« Aux armes, s'écrie-t-il, les Allemands du Champ-de-Mars (il s'agissait du régiment commandé par le comte de Lambesc, le royal allemand) entreront ce soir dans Paris pour en égorger les habitants. Aux armes ! arborons une cocarde. »

Il arrache une feuille de marronnier, la met à son chapeau, chacun en fait autant, les arbres sont dépouillés... Ce fut le signal de l'insurrection.

Au vrai, Isabey avait raison : « les jeux et les ris » furent vite bannis du Palais-Royal, qui devint politique.

Un cirque, profond de deux étages, occupant la place où se trouve actuellement le grand bassin (1), fut trans-

(1) Pendant longtemps, ce cirque resta sans emploi ; c'était une curiosité que l'on faisait visiter aux étrangers. Les ambassadeurs de Tippoo-Sahib l'admirèrent en 1788 ; le duc d'Orléans en fit alors un

CIRQUE DU PALAIS NATIONAL VERS 1790

formé en club, chaque café — et il y en avait beaucoup — arborait sa cocarde. Les muscadins aux lourds gourdins et aux collets noirs avaient fait du Café de Foy leur quartier général. En juillet 1791, après les en avoir chassés, les Jacobins purifièrent l'établissement : ils y brûlèrent du genièvre et plantèrent à la porte une potence aux couleurs nationales; le lendemain, les ci-devant, revenus en force, reprenaient possession de leur local saccagé et à leur tour y allumaient de l'encens !

Louis XVI est condamné à mort et le 20 janvier 1793, veille de l'exécution, dans les caves du traiteur Février,

manège, transformable en salle de bal et de fêtes. Un sieur Rose le loue et en fait un théâtre, où se mélangent la politique et les plaisirs. On y joue la comédie ou l'on y donne un concert suivi de bal, et, le lendemain, on loue la salle aux *Amis de la Constitution*, au club de la *Bouche de fer* ou au *Club social*, dont Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Cavaldos, qui s'intitulait « Procureur général de la vérité », présida l'une des premières séances.

En 1798, ce cirque, après une dernière transformation en *Lycée des Arts*, brûla définitivement.

En même temps qu'on élevait le cirque et pour remplacer un cadran solaire insuffisant, on installa le petit canon du Palais-Royal sur la ligne du méridien de Paris, qui passe par le jardin du Palais-Royal.

A midi, en été, le canon tonne, et une gravure des « Modes et Manières du Jour » nous montre un fort lot de Parisiens et d'étrangers remontant gravement leurs montres au moment précis où éclate cette minuscule artillerie.

Cette innocente bouche à feu, qui n'a pas subi les transformations modernes, continue à renseigner les boutiquiers du Palais-Royal sur l'heure du méridien... et est inscrite au budget de la Ville pour une somme de 150 francs, frais de poudre et d'entretien.

au jardin « Égalité » (tel était alors le nom nouveau du Palais-Royal), l'ex-garde du corps Pâris, transperce de son sabre le conventionnel Lepelletier qui y prenait son repas entre deux séances de la Convention, et c'est chez un coutelier installé sous l'arcade 177 que, le samedi 13 juillet 1793, Charlotte Corday acheta pour deux francs le couteau de cuisine qu'elle plantait le soir même dans la poitrine de Marat.

Pendant toute la période révolutionnaire, le Palais-Royal héberge les irréductibles gastronomes auxquels le terrorisme n'avait pas coupé l'appétit (1). Là également se rencontraient les rares plaisirs « secouant leurs grelots » sur Paris apeuré. Il y avait bien quelques ombres à la gaieté publique !... Ainsi, les dîneurs sortant de chez les restaurateurs Méot, Beauvilliers (2), Masse et Véry, où ils venaient de vider quelques bouteilles poudreuses provenant de la cave du « ci-devant tyran » et de choisir entre les « seize espèces de liqueurs indiquées sur la carte », se

(1) Les fédérés boivent, au Café du Caveau ou à la Grotte Flamande, des bouteilles de bière anglaise ; les Feuillantistes se réunissent au Café de Valois, rue des Bons-Enfants ; alors, les Fédérés du Caveau envahissent le Café de Valois, déchirent le *Journal de Paris* et bâtonnent les Feuillantistes... Au coin de la rue Montpensier, les provinciaux se pressent au Café Mécanique, où le service se fait par les colonnes creuses des tables... Le propriétaire, esprit rétrograde, est sabré pour avoir voulu s'opposer aux chants sanguinaires du *Ça Ira* et les sept arcades du Café de Foy sont, dès 1789, les portiques de la Révolution.

(2) En 1790, Beauvilliers s'était rendu acquéreur de trois arcades du Palais-Royal au prix de 157.500 livres.

croisaient parfois, vers les six heures du soir, en se rendant au Vaudeville de la rue de Chartres — sur l'emplacement actuel du ministère des finances, — avec les charrettes des condamnés à mort gagnant par le faubourg Saint-Honoré la place de la Révolution!... Mais la vie humaine comptait alors pour si peu que l'on n'avait pas le temps de s'attendrir à ces menus incidents. On échan-



ASSASSINAT DE MICHEL LE PELLETIER SAINT-FARGEAU

Duplessis-Bertaux, *del.* Duplessis-Bertaux, *aqua-fort.*

geait un dernier adieu avant d'aller prendre place au parterre et applaudir... *Encore un curé!* pièce à couplets contre la superstition et *les Émigrés de Spa* ou *les Effets du Bonnet rouge*, pièce patriotique, » qui cependant, assurent les *Petites Affiches* de janvier 1794, n'eut pas tout le succès que ce titre plaisant permettait d'espérer. »

Avec le Directoire, ce fut une folie de plaisirs. Barras avait son appartement, deux étages au-dessus du théâtre Montansier, à l'angle de la place, à quelques mètres du perron où, succédant aux trafiquants de Law, les agio-

teurs, les courtiers marrons, les trafiquants à bonnet de poil, à queue de renard, en veste et bottes sales, avaient installé la Bourse des assignats. Sur les grosses brioches exposées aux devantures des pâtissiers tenant boutique



THÉATRE MONTANSIER

(Gravure tirée de *l'Optique du Jour* ou *Foyer Montansier*, par Joseph R., an VII).

Binet, *del.* Bovinet, *sculpt.*

au perron, des écriteaux fichés au bout d'un bâton indiquaient le cours changeant du « louis d'or », qui valut jusqu'à 8.000 livres... en assignats !

En quelques minutes se faisaient et se défaisaient des

fortunes, et le perron retentissait de cris, de hurlements, de jurons ou d'acclamations joyeuses ?

En 1797, toutes les boutiques, tous les entresols, toutes les caves enserrant cette petite place étaient consacrés au culte de la galanterie et flamboyaient d'enseignes,



SOUS LES ARCADES DU PALAIS-ROYAL

Eau-forte de l'époque.

d'affiches et de réclames évocatrices : « Mlle Lolotte, marchande de frivolités ! » — « Mlle Aglaé tient la fantaisie en tout genre... » Et derrière chaque fenêtre « s'embusquaient les sourires.



Sous le Consulat et l'Empire, la vie reprit plus ardente

que jamais au Palais-Royal ! Les maisons de jeu y affluaient et les « nymphes » en encombraient les arcades et le jardin. Elles étaient alors sériées en trois catégories : celles qui sillonnaient les galeries de bois et les allées couvertes s'étiquetaient « les demi-castors » ; les « castors » occupaient les galeries ouvertes, et celles enfin qui, somptueusement, vidaient des carafes de groseille au pavillon de la Paix ou devant la terrasse du Caveau étaient étiquetées « castors fins ».

Les galeries resplendissaient des feux de centaines de lampes dues à l'ingéniosité de l'inventeur Quinquet, et les jardins feuillus comptaient 486 arbres... dont un mort (1) !...

(1) *Promenade d'un gourmand au Palais-Royal.* — « Entrons dans le fameux Palais-Royal. Parmi les nombreux marchands de comestibles qui tapissent ses galeries et qui s'y multiplient chaque jour, nous en distinguerons seulement trois : M. Hyrment, M. Chevet et M. Corcellet.

« Le premier, qui pour être le plus ancien n'est pas celui qui fait aujourd'hui le plus d'affaires, a sa boutique au coin de la galerie neuve, derrière le théâtre de la République. Son étalage pyramidal est assez séduisant; les pâtés de toute nature y sont entremêlés avec les liqueurs, les vinaigres et les moutardes de Maille. Les langues fourrées, les dindes farcies, les truffes cuites et crues, les homards et autres monstres marins forment un ensemble d'autant plus agréable que le local est vaste et bien éclairé.

« Nous n'en dirons pas autant du petit trou obscur qui sert de boutique à M. Chevet, au commencement de la galerie vitrée, qui ne l'est point encore à sa porte, ce qui fait qu'il fait chez lui si noir; mais ce petit trou ne désemplit point d'acheteurs, alléchés par le fumet admirable des marchandises entassées dans cet étroit garde-manger.

« Des daims tout entiers pendent à sa porte et lui servent d'en-

N° XIII

LE TRENTE-UN, OU, LA MAISON DE PRÊT SUR NANTISSEMENT.

D'après une gravure du temps.

Partout sévissait la fièvre du jeu. On jouait du matin au soir.

Des lithographies moralisatrices avaient beau s'étaler aux devantures des éditeurs, montrant les cataclysmes engendrés par cette passion et soulignés par ce quatrain :

Il est trois portes à cet antre :
L'Espoir, la Folie et la Mort.
C'est par la première qu'on entre
Et par les deux autres qu'on sort!

on se ruait aux tables de lansquenet et de baccara; les professeurs de jeu, les calculateurs de martingales, les

seigne. C'est là, surtout, que le gros gibier se plaît de préférence, ce qui n'empêche pas aux superbes homards, aux belles écrevisses, aux harengs d'Hollande, aux sardines fraîches, aux huîtres grasses et succulentes de Marennes d'y montrer le betit bout de leur nez, pour y annoncer leur présence. Mais les gourmands entendent à demi-mot, et ce petit bout suffit pour attirer l'acheteur des quatre coins de la ville. On s'étouffe dans cette petite boutique, le maître ne sait à qui répondre; mais il ne se plaint point de tout l'embarras qu'on lui donne.

« M. Corcellet peut se flatter d'avoir la plus belle boutique de comestibles qui soit au Palais-Royal. Elle termine la galerie des Bons-Enfants, dont la colonnade sert en quelque sorte de péristyle à ce temple de Comus. Toutes les faces en sont à jour, et c'est à travers de superbes carreaux de verre de Bohême qu'on aperçoit, rangé avec autant de goût que de symétrie, tout ce qui peut émouvoir les désirs de l'homme le plus blasé sur la bonne chère.

« Chaque morceau, élégamment étiqueté, vous apprend son origine, en sorte qu'on peut se donner, à peu de frais, les airs d'un érudit en entrant dans ce magasin; il suffit d'en étudier un moment les montres. Il faudrait un très gros volume pour énumérer seulement les genres de comestibles que renferme ce temple, et une encyclopédie tout

pointeurs de fiches circulaient, mystérieux et renseignés, offrant leurs services aux néophytes.

Au 113, il fallait faire queue pour trouver place à la table de lansquenet, et le personnel de l'ancienne Cour se réunissait au 164 pour tenter fortune au biribi ; au 150, la mise était illimitée — aussi la même arcade abritait-elle une maison de prêts pour joueurs décavés.

entière s'il en fallait décrire les espèces. Qu'on se contente de savoir que c'est là que les pâtés de foie de Strasbourg, de mauviettes de Pithiviers, de poulardes et de guignards de Chartres, de perdrix de Périgueux, etc., se rendent de préférence en arrivant à Paris. Ils s'y trouvent en pays de connaissance avec les terrines de Nérac, les mortadelles de Lyon, les saucissons d'Arles, les petites langues de Troyes et autres succulents compatriotes; et ils ne tarderont pas à la faire avec le bœuf fumé d'Hambourg, si bon et si modeste; quoique, venant d'aussi loin, il lui fût permis de s'en faire accroire.

« Ce n'est pas seulement par la partie succulente et nutritive que brille M. Corcellet; il ne dédaigne point les friandises, pour peu qu'elles arrivent de loin. Aussi l'excellent pain d'épice, les nonnettes et les rousselets de Reims, les prunes de roi d'Agen, les gelées de pommes de Rouen, les pâtes d'abricot de Clermont, le cotignac de Màcon et d'Orléans, etc., semblent chez lui servir de petites pièces aux grandes. C'est une petite farce sans prétention, qui vient à la suite d'une excellente tragédie; ou, pour parler sans figure, c'est un dessert délectable qui, succédant à un dîner solide, complète cet admirable assortiment.

« Les restaurateurs sont aussi multipliés au Palais-Royal que les limonadiers, et peut-être davantage. M. Robert, l'un des plus anciens, et ci-devant cuisinier de Mgr l'archevêque d'Aix, passe encore pour le meilleur et le plus savant. On nomme après lui M. Véry, M. Nauder et les frères Provenceaux, si renommés pour les ragoûts à l'ail et leurs excellentes brandades de merluches.

« Dirons-nous un mot du célèbre fabricant de gaufres à la fla-

Le Palais-Royal semblait avoir atteint l'apogée de sa fortune ; l'invasion y avait conduit les officiers alliés qui y faisaient grand tapage. On parlait avec admiration d'un fringant major russe qui s'était brûlé la cervelle pour les beaux yeux d'une forte femme connue sous le nom de « la Belle Limonadière ». Henri Rochefort nous a raconté avoir aperçu, dans sa toute petite jeunesse, l'héroïne

mande, M. Van Roosmalen, dit La Rose, qui, depuis vingt ans, ne cesse de les faire excellentes, et qui, malgré la hausse successive de tous leurs principes constituants, a eu la délicatesse de ne point les augmenter de prix ni diminuer de volume? Mais nous nous ferions un véritable scrupule de quitter le Palais-Royal, sans entrer dans le magasin de M. Berthellemot. C'est la plus belle boutique de confiseur qu'il y ait à Paris, à beaucoup d'égards la meilleure, et très certainement la plus chère.

« Mais on ne regrette point chez lui son argent, parce que les yeux y jouissent autant que le palais. M. Berthelémot excelle non seulement dans son art, mais il est dans celui du dessin sucré et des inventions nouvelles un homme très habile. Enfin, les devises de ses bonbons sont l'ouvrage des poètes les plus célèbres de la nouvelle France. Que peut-on désirer de plus chez un confiseur. » — Grimod de la Reynière. *Almanach des Gourmands*.

Les Cafés du Palais-Royal. — « Dans l'enceinte de ce Palais, on remarque tout d'abord le Café de Foy, renommé pour ses bonnes glaces et ses sorbets. Là se réunit ordinairement la bonne société, au sortir du Théâtre-Français et de celui de la Montansier, mais on n'y voit que très rarement des dames. Les autres Cafés sont celui de Chartres, celui de la Rotonde, avec un pavillon dans le jardin, où, en été, on va prendre le frais du soir; celui du Corraza, où l'on peut lire les journaux étrangers; enfin le café des Mille Colonnes orné d'une quantité de glaces et de jolies colonnes.

« Dans les caves des galeries du Palais, il faut citer avant tout le

de ce drame sanglant, alors fort âgée et pénible à voir. « Il était impossible, nous assura-t-il, de s'apercevoir qu'elle eût pu être belle... A peine pouvait-on deviner qu'elle avait été limonadière! » Et Rochefort se répandait en regrets sur le sort de l'infortuné major russe qui n'aurait pas manqué, en revoyant plus tard sa beauté, de regretter sa cervelle aussi imprudemment émiettée.

café du Caveau, dit du Sauvage, sous le café de la Rotonde; il comprend deux grandes salles, qui, dès le matin jusque vers les sept heures du soir, sont occupées par un restaurateur, où l'on trouve des déjeuners froids et chauds, et où, à raison de vingt-cinq sous, un ample dîner bien arrosé. Le restaurateur disparu, un limonadier prend sa place; une musique aiguë et discordante, accompagnée d'un tambour de basque, s'y établit, de même qu'un homme, auquel le maître du café paye six livres par séance pour jouer le sauvage, qui se place dans une sorte de grotte fermée par des décorations en bois, et entourée de trois ou quatre timbales, qu'il frappe d'une telle force faisant des grimaces, des sauts et des bonds pour muser les habitués; ceux-ci sont, pour la plupart, de petits marchands qui s'y rendent, avec femmes et enfants, pour boire la petite bouteille de bière aigre et manger des échaudés.

« On prétend que celui qui fait le rôle de sauvage est l'ancien cocher de Robespierre.

« Le Café des Aveugles, non loin de celui du Sauvage, est installé de même sous terre. Son nom lui vient de l'orchestre complet, composé exclusivement d'aveugles formés aux Quinze-Vingts, qui y sont tous les soirs.

« Il y a parmis eux une femme aveugle qui chante des airs de bravoure, mais dont la voix est fausse et aigre. Ce café est divisé en vingt petits caveaux joliment décorés. Le flux et le reflux continuel ne cesse que vers minuit. Des gens de toutes les classes et conditions sortent et entrent sans discontinuer.

« C'est aussi dans ce Café que résident Mmes Angot, nom célèbre



CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE GALÉRIE D'ORLÉANS.

Dessinée et lithographiée par J.t David

à Paris, chez Chaillou Potrelle, rue St Honoré N° 140 — 3. — Lith. de Frey rue Coq Héron, N° 11

En 1815, la terrible phalange des « demi-soldes » fait du Palais-Royal son quartier général. Ces officiers héroïques, ces intrépides qui si longtemps n'ont connu ni le repos ni la défaite supportent difficilement leur inaction forcée. Privés de leur grade, sans argent, rongeant impatiemment leur frein, ils viennent s'installer au Palais-Royal, et là, embusqués derrière une tasse de café qui sera leur unique consommation de la journée, ils attendent le moment psychologique où leur terrible haine éclatera sous la forme d'une brutale provocation : un mot, un geste, un regard, le titre d'un journal, la forme d'un chapeau, tout leur sera prétexte. Comme par hasard, on ramassera une paire d'épées sous le comptoir, aux pieds de la caissière majestueuse, trônant entre deux

dans toutes les pièces facétieuses qu'on donne à Paris pour amuser la population. Ce sont deux grosses marchandes de bouquets, qui vont présenter des fleurs aux godiches pour leurs belles et qu'elles font payer plus ou moins cher.

« Outre ces bouquetières, des marchands de plusieurs objets, bagues, bretelles, petits bijoux, sucreries, etc., parcourent ces caveaux en quête d'acheteurs. Des filous y font aussi leur tournée.

« Le Café ou Caveau des Variétés, sous la galerie vitrée, n'est pas moins remarquable ; il comprend deux grands caveaux, qui, quoique séparés, communiquent l'un avec l'autre.

« Dans chacun de ces caveaux, on a disposé un petit théâtre, sur lequel on joue alternativement, de manière que le jour où il y a spectacle dans l'un des caveaux, il y a musique dans l'autre.

« La société qui fréquente ce Café est fort mêlée ; elle n'est composée ordinairement que de petits bourgeois, d'ouvriers, de soldats, de domestiques et de femmes à grands bonnets ronds et à gros jupons de laine. On n'y joue que des vaudevilles en un acte, de manière à

piles de morceaux de sucre, et ceux qui n'auront pas le loisir ou la patience d'attendre au lendemain pour se couper la gorge régleront leur différend ici même, sur-le-champ, au café. On rangera quelques sièges le long du mur pour dégager le champ nécessaire, ou l'on montera sur le billard, et bientôt les mêmes serviettes qui servaient à essuyer les soucoupes auront à étancher une large mare de sang sur le tapis vert ou sur le carrelage saupoudré bien vite de sciure de bois.

Le gouvernement de Louis-Philippe éprouva le besoin d'apporter de sévères modifications à ce troublant état de choses. On ferma les jeux et on éloigna les femmes galantes... Ce fut la mort du Palais-Royal !

Cependant, on avait embelli le vieux Palais, un beau

pouvoir renouveler le public. Les spectateurs assis autour de petites tables peuvent, tout en écoutant les acteurs, boire et manger sans dérangement. Le théâtre n'est élevé que de deux pieds au-dessus du niveau du parquet et si petit, qu'à peine quatre ou cinq artistes y peuvent tenir. Ces spectacles se donnent gratis, pour attirer des chalands. Les premiers acteurs gagnent trente-huit sous par jour, une bouteille de bière et un petit verre d'eau-de-vie; les artistes de second ordre n'ont point un traitement aussi brillant: ils ne reçoivent que de la bière, ou une tasse de café, ou quelques sous par jour selon leur talent.

« Malgré la chaleur insupportable et l'air méphitique qui règnent dans ces caveaux, d'où s'exhale une épaisse vapeur capable de faire rebrousser chemin à celui qui y descend, journellement une foule de monde y va et s'y amuse. Toutefois la police de Paris doit veiller avec soin et rigueur sur tous ces lieux de réunion, qui, sans cette vigilance, deviendraient facilement des repaires de vols et de brigandages. » — *Lettres de Paris de 1806 à 1807.*

passage, élégant, luxueux — il existe encore, et c'est là que loge l'Office Colonial — avait remplacé les galeries



L'EN-TÊTE DE LA « CARTE » DU RESTAURATEUR BEAUVILLIERS
VERS 1840

de bois — couloir immense et provisoire qui, pendant plus de quarante ans, fut l'un des rendez-vous de la

gaieté de Paris. C'était une sorte de foire perpétuelle où se coudoyaient toutes les classes de la société. Il convient toutefois d'ajouter que les joueurs, et les filous, en formaient l'imposante majorité. Les boutiques qui bordaient ces galeries — des échoppes sombres — se louaient jusqu'à trois et quatre mille livres! Chose inouïe, la décadence de ce vilain coin de Paris date du jour où il fut nettoyé!

Sous le Second Empire, les belles vitrines des Boucheron, des Mellerio, des Oudin attiraient encore la foule sous les jolies arcades du Palais-Royal. La musique militaire y était acclamée. Succédant aux d'Orléans, le prince Napoléon logeait dans l'ancien logis d'Anne d'Autriche. Les somptueux étalages de Chevet massaient derrière les vitres des bandes de curieux affamés, contemplant, infortunés Tantales, ces merveilles culinaires qui, c'est le cas de le dire, devaient leur passer devant le bec. Les polytechniciens, le mercredi et le dimanche soir, se réunissaient devant le bassin pour aller déguster une tasse de fin café à l'estaminet Hollandais avant de regagner en bande les hauteurs de la Montagne-Sainte-Geneviève. Plus que jamais, le théâtre du Palais-Royal triomphait avec l'admirable répertoire de Labiche, de Th. Barrière, de Meilhac et Halévy, de Gondinet et de Sardou... Ce fut le dernier rayon de soleil.

Pendant la guerre, dans le jardin vide, on fait l'exercice, les boutiques se ferment, les piles de boîtes de conserve remplacent chez Chevet les homards, les lan-

goustes, les pâtés de foies gras et les dindes truffées. A côté, chez Mme Prévost, la fleuriste du Théâtre-Français, on vend du *beurre minéral* et de la fausse tête de veau en imitation d'imitation. C'est l'abandon, le silence, la mort.

On tenta maintes fois, depuis cette fatale époque, de galvaniser le vieux Palais; puis, peu à peu, une par une, les arcades se sont vidées; les importants négociants qui y étalaient leurs bijoux et leur luxe ont émigré; les Cafés renommés ont éteint leurs fourneaux. De petits commerces, d'humbles négoces, des fabricants de doublé ou des négociants en cartes postales ont envahi les boutiques avilies, et maintenant, c'est la mort, la mort lente! Les employés de l'Office Colonial parcourent seuls la galerie d'Orléans jadis si encombrée, c'est à peine si quelques passants, soucieux de constater leur embonpoint menaçant, s'arrêtent une minute pour se placer sur l'inexorable bascule qui leur annonce qu'ils ont encore engraissé... et dans le jardin presque désert quelques pâles voyous et quelques malpeignés des deux sexes se prélassent sur les bancs que si gracieusement occupèrent jadis les Merveilleuses en claires toilettes.

Dépouillé des vices qui l'auréolèrent, le Palais-Royal dort du sommeil de la vertu, et l'on pourrait terminer une causerie sur ce beau Palais, si joyeux autrefois, si déserté aujourd'hui, par cette lugubre épitaphe :

Ici gît le Paris d'autrefois!

LA PLACE DU CHATELET

Nous étonnerons peut-être bien des gens en leur apprenant que l'emplacement où pourrait s'élever la boîte du souffleur au théâtre Sarah-Bernhardt (1), correspond exactement à l'endroit où, le 25 janvier 1855, à sept heures du matin, des maraîchers découvrirent, pendu à un croisillon de fer, contre un égout, le cadavre du poète Gérard de Nerval. Ce drame se passait rue de la Vieille-Lanterne, au bas d'un escalier de douze marches disjointes et gluantes, conduisant à la rue de la Tuerie. Au bout de la rue, les premières lueurs de l'aube faisaient étinceler dans le brouillard la statue dorée surmontant la colonne du Châtelet.

Grand émoi dans Paris : Gérard de Nerval y était fort aimé ; c'était un doux rêveur épris d'art, un peu fou, très bohème, qui, après avoir affiché sa passion pour une

(1) Il n'y a pas de souffleur au théâtre Sarah-Bernhardt; la curieuse lettre suivante publiée par le Journal *Le Gaulois* et reproduite en son N° du 20 septembre 1907 par l'*Intermédiaire des Curieux et des Chercheurs*, nous édifie pleinement à cet égard :

« Jamais je n'ai eu de souffleur. Vous chercheriez vainement sa boîte

charmante actrice, Mlle Jenny Colon, s'était proclamé l'amant de la Reine de Saba! On voulut voir le tragique décor de ce drame et la rue du Pied-de-Bœuf, la rue de la Tuerie et la rue de la Vieille-Lanterne — sentes hideuses qui s'entre-croisaient à la place occupée aujourd'hui par le théâtre Sarah-Bernhardt et les magasins des frères Allez — reçurent la visite des artistes, des badauds et des belles dames avides d'émotions fortes.

Ce matin-là, notre cher maître V. Sardou était allé demander au nommé Constant, concierge de l'Odéon, des nouvelles d'un *Bernard Palissy* inutilement présenté au théâtre; apprenant qu'on venait de découvrir G. de Nerval pendu en une ruelle voisine du Châtelet :

sur mon théâtre. J'ai fait des tournées en Europe, en Amérique, demain je pars donner une série de représentations dans les principales villes de province et jamais je n'ai consenti à l'admettre dans ma troupe. Mes artistes le savent. Ils apprennent leurs rôles, les connaissent aussi parfaitement que possible et peuvent ainsi les interpréter sans défaillance. S'ils pensaient avoir un souffleur, certains s'y fieraient et à la représentation leur esprit tout préoccupé à bien saisir la réplique, ne pourrait s'appliquer à traduire une situation ou à exprimer un état d'âme.

« Je sais: la présence du souffleur, pour beaucoup d'artistes, reste une affaire d'habitude. Lorsque je montais l'*Aiglon* de Rostand, Coquelin répétait le rôle de Flambeau. Il m'avertit de son impossibilité de jouer s'il n'apercevait le souffleur. Après avoir essayé de le convaincre, je le lui promis. La veille de la répétition générale, Coquelin ne voyant ni trou ni souffleur, me prévint : « Je ne jouerai pas ». Je promettais à nouveau. Au moment de lever le rideau il réclamait encore. Quelques instants après il entrait en scène. Depuis, pendant toutes les soirées de l'*Aiglon*, Coquelin joua sans souffleur.

« Sarah-Bernhardt. »



Extrait du Plan de Paris, de 1789 à 1798, par Verniquet

charmante actrice, Mlle Jenny Colon, s'était proclamé l'amant de la Reine de Saba ? On voulut voir le tragique décor de ce drame et la rue du Pied-de-Bœuf, la rue de la Tuerie et la rue de la Vieille-Lanterne — sentes hideuses qui s'entre-croisaient à la place occupée aujourd'hui par le théâtre Sarah-Bernhardt et les magasins des frères Allez — reçurent la visite des artistes, des badauds et des belles dames avides d'émotions fortes.

Ce matin-là, notre cher maître V. Sardou était allé demander au nommé Constant, concierge de l'Odéon, des nouvelles d'un *Bernard Palissy* inutilement présenté au théâtre ; apprenant qu'on venait de découvrir G. de Nerval pendu en une ruelle voisine du Châtelet :

sur mon [illegible] j'ai fait des tournées en Europe, en Amérique, demain je pars donner [illegible] représentations dans les principales villes de province [illegible] je n'ai consenti à l'absence [illegible] dans ma troupe. [illegible] aussi parfaitement [illegible] sans défail- [illegible] et à la représentation [illegible] la réplique, ne [illegible] un état d'âme.

« Je sais ; la présence du souffleur, pour beaucoup d'artistes, reste une affaire d'habitude. [illegible] l'*Aiglon* de Rostand, Coquelin répétant [illegible] m'avertit de son impossibilité de jouer s'il n'apercevait le souffleur. Après avoir essayé de le convaincre, je le lui promis. Le [illegible] de la répétition générale, Coquelin ne voyant ni trou ni souffleur, me [illegible] : « Je ne jouerai pas ». Je promettais à nouveau. Au moment de lever le rideau il réclamait encore. Quelques instants après il entrait en scène. Depuis, pendant toutes les soirées de l'*Aiglon*, Coquelin joua sans souffleur.

« Sarah-Bernhardt. »



Extrait du Plan de Paris, de 1789 à 1798, par Verniquet.



C. Nanteuil. *L'Artiste.* Imp. Bertauts, Paris.

RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE (26 janvier 1855).

« C'est à l'escalier de la Vieille-Lanterne ! » s'écrie-t-il aussitôt, et il y court.

Fouillant la ville depuis sa prime jeunesse, connaissant son vieux Paris mieux que personne, Victorien Sardou avait noté ce coin sinistre.

— Il y avait déjà nombre de curieux, nous conte-t-il; les commères, les journalistes jacassaient à qui mieux mieux, pataugeant dans la neige glacée. On avait trouvé le pauvre Gérard étranglé par le cordon bleu d'un tablier de femme et suspendu à la fenêtre grillée d'un bouge — au rez-de-chaussée — le chapeau sur la tête, les pieds repliés sur le sol... « Il respirait encore, me dit un sergent de ville, on aurait pu le sauver en coupant la corde immédiatement; mais ces idiots croient qu'on ne doit pas décrocher un pendu avant l'arrivée du commissaire ».

« — Et, dis-je, est-ce un suicide ? »

Il hésitait : « Cela n'y ressemble guère... Ce chapeau sur la tête !... ça a bien l'air d'une farce qu'on lui a faite !... »

Puis V. Sardou nous dépeint cette rue ignoble, coupée en son milieu par un escalier crasseux haut de deux mètres, son ruisseau fangeux, ses maisons noires, lépreuses, humides, le palier de bois surplombant la rue, près d'une maison borgne dont la destination n'était pas douteuse, et qu'éclairait une lanterne portant cette inscription : « On loge à la nuit. » Pour achever le tableau, un corbeau apprivoisé, sautillant de marche en marche en croassant !

Le lendemain soir, à minuit, une vieille cabaretière du voisinage répondait à Ludovic Halévy qui l'interrogeait : « Ça n'a pas arrêté, le monde, depuis hier... Je l'ai encore vu accroché, le pendu... Vous savez, il ne s'est pas pendu, on l'a pendu... Les pieds touchaient... et il avait son chapeau sur la tête... on n'a jamais vu une chose pareille..., se pendre avec un chapeau sur la tête (1)! »

Alexandre Dumas questionna lui aussi la tenancière du bouge signalé par la lanterne. Elle se rappelait avoir entendu frapper vers une heure du matin, mais sa « maison était pleine », elle n'avait pas répondu, et quand on était venu lui annoncer, au petit jour, qu'il y avait un pendu à sa porte, elle avait cru d'abord que « l'homme était gelé ! » Crime ou suicide ? Jamais cette question ne fut résolue, et comme tout devait être extravagant dans cette existence bizarre, ce fut aux frais de l'État que le 30 janvier l'on enterra Gérard de Nerval (2) !

(1) *Souvenirs de Ludovic Halévy.* (Préface de *Sylvie*, par G. de Nerval.)

(2) Nous ne pouvons résister au plaisir de placer sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments de la jolie lettre écrite à ce sujet au directeur de *la Revue de Paris*, par notre cher maître M. V. Sardou.

« Marly, 4 octobre 1902.

« ...La rue de l'*Ecorcherie*, puis de la *Tuerie*, puis de la *Vieille-Lanterne*, aboutissait d'un côté à la place du Châtelet, de l'autre au petit carrefour du *Marché-aux-Veaux*.

« De toutes les rues et ruelles de ce vieux quartier des anciennes Boucheries, elle était la plus fidèle à son passé. On la voyait telle

Ce récit précise l'extraordinaire transformation que subit tout ce quartier du Châtelet, lorsqu'en 1860, l'architecte Davioud y construisit les deux édifices destinés à remplacer le théâtre du Cirque (aujourd'hui le Châtelet) et le Théâtre lyrique (aujourd'hui le théâtre Sarah-Bernhardt) expulsés en 1862 du légendaire boulevard du Temple, par le baron Haussmann, préfet de la Seine. A cette époque, tout le quartier était misérable, et pourtant cette misère constituait déjà un progrès, car jusqu'en 1802 il avait été hideux ; l'histoire de cette place du Châtelet est si intimement liée à l'histoire de Paris, qu'il est amusant d'en noter les stupéfiants avatars.

qu'au temps où son ruisseau recueillait le sang des abattoirs pour le verser dans un égout fameux par sa puanteur.

« Coupée brusquement en son milieu par un changement de niveau de 2 mètres au moins, elle reliait ses deux tronçons par un escalier de douze marches disjointes et gluantes. Pour qui venait de la *Place aux Veaux*, la rue basse, son ruisseau fangeux, ses maisons noires, lépreuses, humides, qui ne voyaient jamais le soleil, l'escalier et ses abords avaient un aspect vraiment *romantique* comme on disait alors, et n'eût été la vue lointaine de la colonne du Châtelet, on se serait cru au bon temps de Caboche et de ses Écorcheurs.

« A droite de l'escalier, au niveau de la rue haute, un palier de bois, surplombant la rue basse, donnait accès à une maison borgne dont la destination n'était pas douteuse. Une lanterne, sur la porte d'entrée, portait cette inscription : « On loge à la nuit. »

« Ce bouge avait une autre porte dans la rue basse et une fenêtre au rez-de-chaussée, fortement grillée, comme toutes ses voisines. A gauche, sous l'escalier, autre ouverture grillée : c'était l'égout qui, à défaut du sang dont il s'était gorgé si longtemps, ne buvait plus que les eaux ménagères du quartier. Tout près de là, dans la muraille en retour, un couloir, à ciel ouvert, puis voûté, étroit, sombre, infect et

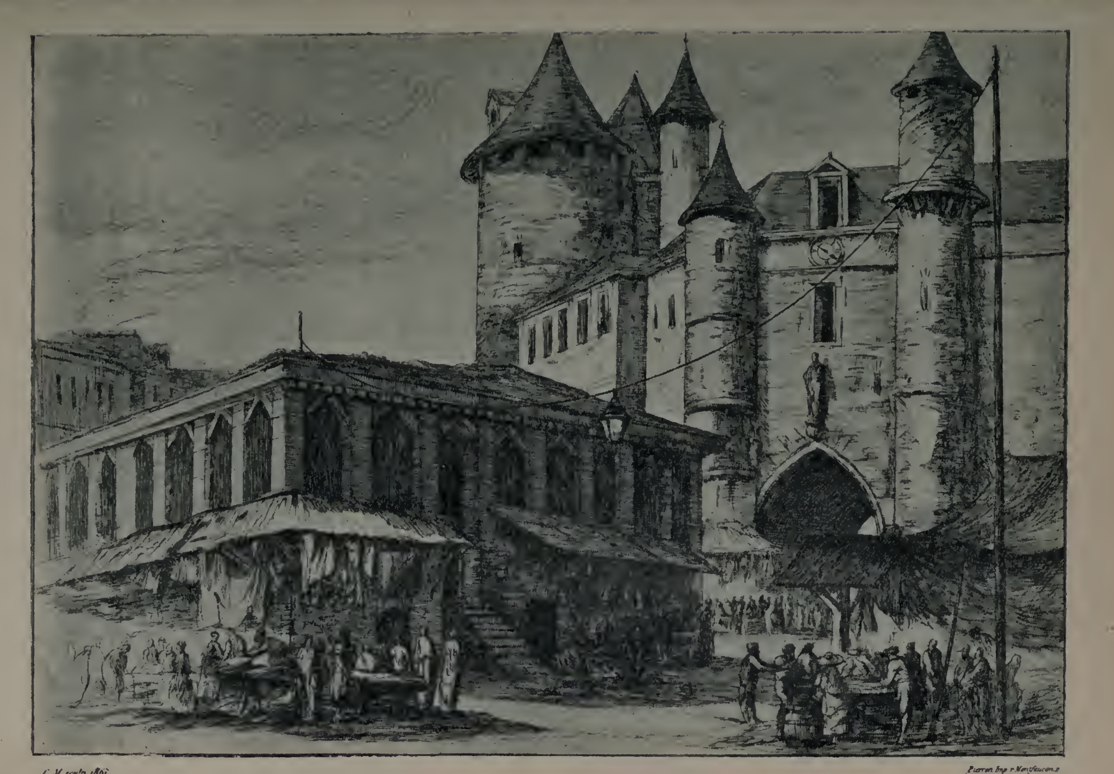
*
* *

Jusqu'en 1802 une sombre et massive forteresse, vieille de plusieurs siècles, barrait le pont au Change : le Châtelet, « où sont les prisons en merveilleux nombre », écrivait Guillebert de Metz dès 1430. L'effrayant édifice, assurait-on, datait de Jules César, « car on avait trouvé en 1651 des lettres grecques et latines engravées dans les pierres ». Armagnacs et Bourguignons s'y étaient copieusement égorgés. L'entrée s'ouvrait rue Saint-Denis, par une porte ogivale donnant accès à une sorte de

pour cause, dévalait à pente rapide jusqu'à la Seine que l'on voyait luire au loin. Il eût été impraticable si, par les fortes pluies d'orage, le ruisseau, coulant à pleins bords entre ces vieilles murailles, ne s'était rué de ce côté, nettoyant le passage à grande eau. Quand on osait, comme moi, s'aventurer dans ce boyau en courbant un peu la tête, on n'avait pas à le regretter. Il débouchait sous les grandes voûtes qui portaient le quai de Gesvres et, dans la pénombre de ces hautes arcades, la vue de la Seine, du pont au Change, du quai aux Fleurs, de la tour de l'Horloge et des poivrières du Palais de Justice était un des plus jolis décors du vieux Paris.

« Une population nomade campait là, tout le jour, pêcheurs à la ligne, cordiers tressant leurs fils, mariniers radoubant leurs bateaux et leur ménagères faisant bouillir la marmite — bonnes gens avec qui j'avais plaisir à causer. Mais, la nuit, Dieu sait quels malandrins trouvaient, sous ces voûtes désertes, un meilleur abri que sous les ponts!

« Gérard, noctambule comme Rétif, avait dû vaguer plus d'une fois de ces côtés. La rue de la Vieille-Lanterne avait, d'ailleurs, pour lui d'autres attractions macabres que son sinistre escalier. A son entrée, place du Châtelet, un marchand de vernis et de couleurs avait installé comme enseigne, sur le trottoir, debout, sous verre, dans une boite,



C. M. sculp 1861

Pierron Imp. r. Montfaucon

LE GRAND-CHATELET

A PARIS

d'après un dessin exécuté vers 1780 qui fait partie de la collection de M.r Bérard

Chez Rochoux Quai de l'Horloge. 19

passage, en partie voûté, nommé rue Saint-Leufroy. Cette ruelle séparant les bâtiments du Châtelet aboutissait à la Seine et à la « Descente de la Vallée de Misère » (aujourd'hui quai de la Mégisserie).

Rue Saint-Leufroy, à droite — sur l'emplacement du théâtre du Châtelet — s'élevaient le Grand Châtelet, les salles judiciaires et, jusqu'en 1807, la Morgue, « un sale et hideux réduit éclairé par une moitié de fenêtre, pour exposer les corps des noyés ». Ce coin-là, du reste, devait être particulièrement abominable : les marchandes de légumes et de poisson y tenaient des éventaires, et le sol gluant y était semé de trognons de choux, d'épluchures de carottes et d'intérieurs de poissons évidés.

A gauche — sur l'emplacement de la fontaine —

une momie, une vraie, venue d'Égypte? — La momie broyée — le *bitume* avait été longtemps une couleur à la mode, dont Géricault, entre autres, avait fait abus. Plus loin, devant la maison hospitalière qui logeait à la nuit, un corbeau apprivoisé sautillait sans cesse du palier à l'escalier en croassant, ou à peu près : « J'ai soif! j'ai soif! » Cette momie et ce corbeau étaient bien faits pour séduire l'imagination délirante du pauvre Gérard. Il était homme à voir dans cette momie la divine Cléopâtre, et dans ce corbeau l'ivrogne Antoine...

« Je ne connaissais pas Gérard. Je ne l'avais jamais vu! Mais il était de ceux que l'on aime dans leurs œuvres; et une telle fin... ce doux poète, cet être exquis...!

« Il y avait déjà nombre de curieux aux abords de l'escalier, voisins, passants, journalistes, commères surtout, menant grand train. Au petit jour on l'avait trouvé étranglé par le cordon bleu d'un tablier de femme, et suspendu à la fenêtre grillée du rez-de-chaussée, le chapeau sur la tête, les jambes repliées sur le sol. — Était-ce crime ou suicide?... » — *Revue de Paris*, tome XVIII, pages 433, 434 et 436.

s'élevaient les prisons, geôles effroyables au renom sinistre. Les crues de la Seine, murmurait-on, inondaient les cachots souterrains et les rats y dévoraient vivants les prisonniers enchaînés.

On parlait mystérieusement de la « grande cave »,



VUE DU GRAND CHATELET.
Vers 1785

où, rivés à une poutre transversale, les forçats condamnés aux galères et attendant leur départ pour Toulon, ne pouvaient dormir que debout, et agonisaient dans leur sépulcre de pierre, les pieds enfoncés dans dix pouces de boue et d'immondices glacés.

De grandes dames n'avaient pourtant pas craint d'affronter les puanteurs et la vermine du Châtelet pour y visiter Cartouche prisonnier, le bandit légendaire qui si longtemps terrorisa Paris. On l'avait arrêté par sur-



Villeret, *del.* LA PLACE DU CHATELET VERS 1830

prise en un cabaret de la Courtille, « pendant qu'assis sur son lit il raccommodait sa culotte... ayant six pistolets sur sa table ». Au Châtelet, Cartouche était fort bien traité. « Il est nourri extraordinairement par ordre de Mgr le Régent : à dîner il a la soupe, bon bouilli, quel-

quefois une petite entrée avec trois chopines de vin par jour. » Les visiteurs faisaient queue à la porte de son cachot ; Mme de Parabère, la favorite du Régent, vint elle-même, sous un déguisement, contempler le triste héros du jour. Au Théâtre-Français, on affichait « *Cartouche*, petite pièce assez gentille... Il y vient un monde étonnant. Au surplus, les gens de bon sens trouveront fort mauvais qu'on laisse représenter sur le théâtre un homme qui est tous les jours interrogé et dont la fin sera d'être roué vif ; cela n'est pas décent », conclut le bon Barbier, dont la prédiction se réalisa le 28 novembre 1721 (1). En 1777, l'empoisonneur Derues, dont

(1) « Le 27 novembre, le condamné ayant demandé à faire des révélations, son exécution est remise au lendemain ; les spectateurs ne lâchent pas pied, et, de plus, les fiacres ne cessent pendant toute la nuit d'amener encore et toujours du monde.

« Le condamné fut étendu sur une croix de Saint-André ; le bourreau lui cassa les articulations à coups de barre de fer ; puis il l'attacha, courbé en demi-cercle sur une petite roue suspendue à un poteau. Au bout d'une heure Cartouche était mort ; mais son histoire n'était pas finie.

« Un vague industriel, de connivence avec le bourreau, eut l'idée d'exhiber à frais communs les restes du célèbre bandit, et, pendant plusieurs jours, on vint en pèlerinage des quatre coins de la capitale contempler le cadavre de Cartouche, moyennant une somme de cinq sols par personne.

« Comme le cadavre commençait à se décomposer, un médecin acheta le corps à un valet du bourreau et fit son autopsie en public. Je crois que cette fois le spectacle fut gratuit. » — Dr Billard. *La Chronique médicale*, page 256, année 1906.

... Le squelette de Cartouche, complété par une tête de cire, est conservé au Muséum ; sa tête, au rez-de-chaussée de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.



Gilbert del. — Saluces sc.

PLACE DU CHATELET.

22.

M. Georges Claretie vient de nous si bien conter l'extraordinaire odyssée, fut écroué au Châtelet, « jugé et convaincu de deux empoisonnements, assassin faussaire, parjure et coupable de six autres crimes ».

L'énigmatique marquis de Favras y est jugé et condamné « pour haute trahison », et, en septembre 1792, les massacreurs révolutionnaires envahissent la prison. L'un des rares survivants de cette tuerie racontait qu' « on enfonçait jusqu'aux genoux dans un ruisseau de sang (1) ».

Sous le Consulat, on démolit « presque tous les bâtiments », et, sur l'espace vide, une place se forma. Dans le fond subsistaient quelques restes des prisons ; on y accola des boutiques dont l'une devint le « restaurant du Veau qui tette », renommé pour l'art avec lequel on y accommodait les pieds de mouton de tant de manières qu'on pourrait y faire un repas de dix services, composé exclusivement de pieds de mouton ». — Le « Veau qui

(1) ... « Au Châtelet, les commissaires de la prison étaient venus, vers quatre heures du soir, dire à l'oreille aux prisonniers que quelque chose d'effrayant semblait se préparer. L'inquiétude semée par cet avertissement mystérieux redoubla quand le guichetier annonça qu'on allait bientôt fermer. Quelques-uns regardaient, le visage collé contre une grille donnant sur le guichet. Tout-à-coup, ils aperçurent deux hommes à moustaches qui parlaient bas au concierge, et celui-ci qui levait les mains au ciel. On essaya de souper, mais en vain, le trouble était dans les âmes des pâles convives. Vers minuit les chiens aboyèrent, la lueur des torches illumina les corridors et le cri de « Vive la Nation » poussé par des voix terribles fit retentir les voûtes. »

Louis Blanc, *Hist. de la Révol. franç.*, t. II (p. 22).

tette » prospéra à ce point qu'un concurrent, le « Veau qui mange », ne tarda pas à s'établir dans la maison voisine ; des acacias et des caisses de lauriers en ombrageaient l'entrée ; finalement, le « Veau qui tette » triompha de son congénère, il s'agrandit et s'embellit pour célébrer sa victoire, ses fenêtres cintrées s'ouvrirent sur la presque totalité de la façade qu'occupe aujourd'hui la Chambre des notaires. Victoire éphémère ; dès 1808, l'illustre Grimod de la Reynie constate que les fameux « pieds » ne méritent plus leur antique réputation, il n'en est même plus fait mention en l'*Almanach des Gourmets* de 1812... O déchéance !

***

Sous le second Empire, la trouée du boulevard de Sébastopol emporta toutes ces pittoresques constructions ; on déplaça même la fontaine du Palmier, dressée par Bonaparte à la gloire de l'armée d'Égypte : soulevée à l'aide de cabestans, placée sur des rails, on la fixa définitivement au centre de la nouvelle place où s'installèrent les théâtres.

Au Châtelet, les pièces militaires alternent avec les féeries ; les directions s'y succèdent sans grand profit : seuls les acteurs incarnant les héroïques généraux de la Révolution ou de l'Empire bénéficient de ce lointain exil ; ils n'ont qu'à mettre le nez à la fenêtre de leurs loges pour voir de loin la Victoire, qui surmonte la fontaine,

leur tendre des couronnes. Enfin le succès arrive, foudroyant avec *Michel Strogoff*. Pendant des centaines de représentations le courrier du Tzar décroche le maximum « pour Dieu, pour la Patrie, pour M. Duquesnel », car c'est ce spirituel et distingué directeur qui eut l'idée de monter l'amusante pièce de Jules Verne et d'Ennery. Ce fut le plus grand succès de ce beau théâtre.



DÉPLACEMENT DE LA COLONNE DU CHATELET
Phot. de l'époque.

Le dimanche, l'excellent orchestre de Colonne y verse des torrents d'harmonie sur les fronts inclinés d'un public esthétique, et, la semaine, cette vaste salle, un peu trop imprégnée des odeurs de l'écurie voisine, convie les bébés parisiens aux aventures de *Phileas Fogg*, aux excentricités de *Tom Titt* et aux apothéoses de « *La Princesse Sans-Gêne* ».

Les destins du Théâtre lyrique furent plus tourmentés : Mme Carvalho, une admirable artiste, y charma Paris en interprétant les belles œuvres de Mozart, de Gounod, de Félicien David, etc. On acclame *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, *Don Juan*... et c'est place du Châtelet, dans le rôle de « la Reine de la Nuit », de *la Flûte enchantée*, que se leva cette étoile de première grandeur, Mme Christine Nillsson. Cependant, malgré tant d'efforts et tant d'art, le Théâtre lyrique ferma ses portes.

Après l'épouvantable incendie de mai 1887, l'Opéra-Comique de la rue Favart se transporta place du Châtelet. Cette étape glorieuse marque le triomphe du maître Massenet qui, après *Esclarmonde*, donna, le 16 janvier 1893, ce chef-d'œuvre : *Werther*. Un souvenir historique de cette première sensationnelle : vers onze heures, au moment même où les confetti, simulant la neige d'une nuit de Noël, tombaient des cintres sur la scène, des trombes de neige — véritable celle-là, et glacée — s'abattaient sur Paris. Les chevaux glissent et s'abattent... on dételle les voitures et les omnibus. C'est en vain que les élégantes spectatrices veulent gagner leurs voitures... les unes n'ont pu parvenir au théâtre, les autres ne peuvent avancer; seuls les chevaux, ferrés à glace, peuvent rester debout sur le sol gelé.

Tout passant qui se hasarde dehors tombe et se blesse... et cela dura des heures.

Roulées en leurs fourrures et leurs sorties de bal,

nombre de jolies Parisiennes durent attendre dans les cafés voisins et le vestibule du théâtre, assises sur les marches de l'escalier, que les secours fussent organisés... et l'élégant « Tout Paris des Premières » connut, ce soir-là, les émotions d'un campement aux régions polaires !

Bientôt, dans ce beau théâtre qui porte aujourd'hui le glorieux nom de « *Théâtre Sarah-Bernhardt* », on jouera *les Bouffons*, de notre spirituel confrère Michel Zamacoïs : des coulisses à peine éclairées, nous y avons perçu pendant une répétition ces jolis vers lancés par Mme Sarah Bernhardt (1) :

> Mais on n'atteint jamais, aussi bien qu'on s'y prenne,
> Le fond toujours fuyant de la sottise humaine,
> Puisqu'il suffit d'avoir, pour rouler l'univers,
> Une âme... pas très droite et le dos de travers.

Puis Mme Sarah Bernhardt sort de scène en coup de vent, ses cheveux ébouriffés nimbant sa tête fine d'une mousse d'or, le col enfoui en une ample cravate de mousseline — telle une évocatrice miniature d'Isabey. Jouant le rôle d'un bouffon bossu, elle répète en travesti avec les bottes de l'Aiglon et un ample carrik bleu à collets : ses yeux rieurs interrogent M. Zamacoïs ravi... puis cette femme vraiment extraordinaire, qui non seulement vient de répéter un rôle écrasant,

(1) Nous avions prévu juste : *les Bouffons* obtinrent un véritable triomphe. Pendant près de deux cents représentations Paris vint applaudir l'exquise comédie de M. Miguel Zamacoïs... et nous comptons bien la réapplaudir encore.

mais encore a rectifié, mis au point, joué, en quelque sorte, chacun des rôles des artistes qui la secondent, se jette sur une chaise longue dans sa vaste loge claire et parfumée.

Va-t-elle enfin prendre quelque repos? Non, car un défilé inouï commence; un dessinateur lui soumet ses maquettes, un costumier ses costumes, un régisseur demande des instructions, et un employé à tête de bedeau paraît deux dagues au poing : c'est le fourbisseur des armes du théâtre; survient ensuite un commis qui déballe sur le tapis tout un lot de panaches multicolores; enfin, le gai trottin d'une fleuriste dépose devant Mme Sarah Bernhardt d'admirables branches de houx et de géraniums grimpants... Et ces fleurs ainsi semées par cette gamine aux pieds de la très grande comédienne semblaient une offrande ingénue et reconnaissante du peuple de Paris à la bonne déesse de l'Art.

AUTOUR DU TEMPLE

« Que reste-t-il de la prison du Temple ? » demande tout étranger curieux de souvenirs historiques, dès sa première visite à Paris; et sa déception est profonde lorsqu'il nous faut avouer que rien, absolument rien, ne survit du sombre décor où se déroulèrent tant de tragédies... Voulant cependant montrer la place où s'élevait autrefois la fameuse Tour au mystérieux renom, nous amenons notre interlocuteur devant un square décoré d'une pelouse verte, d'un maigre bassin et orné, si j'ose dire, d'une déplorable statue de bronze représentant un vieil homme en redingote, aux allures de portier, surveillant la station de fiacres voisine — c'est Béranger, le « chantre de Lisette »... et l'étranger paraît surpris !

Il est inouï, en effet, que tout vestige ait disparu de ce séjour redoutable qui tint une si grande place dans l'histoire de Paris. Ce fut autrefois un immense quadrilatère, fermé de murailles crénelées, reliées par des

tours de défense, entourant une sorte de petite ville avec église, palais, jardins, forteresse, que dominait une haute et massive tour, le « Donjon ». Les Templiers (c'est à eux que le quartier du Temple doit son nom) y commandaient en maîtres ; ces soldats religieux y rendaient même la justice, leur pilori s'élevait au coin de la rue des Haudriettes et de la rue Sainte-Avoye (aujourd'hui rue du Temple). Henri III, roi d'Angleterre, avait habité le « manoir du Temple » comme « le plus sûr séjour de Paris », Philippe le Bel, le bourreau des Templiers, s'y était réfugié pendant un soulèvement populaire.

Mais au XVIII[e] siècle, tout cela s'était singulièrement modifié : la vieille tour rébarbative, spectre des âges anciens, se dressait toujours, comme une épave jaune, marbrée de taches noires, au-dessus du plus populeux des quartiers parisiens : mais plusieurs hôtels, joyeusement décorés, s'élevaient dans l'enceinte bastionnée du Temple, notamment celui du grand prieur de Malte dont l'ordre avait hérité des Templiers. En 1770, le prince de Conti l'habitait, et deux délicieux tableaux d'Olivier (l'un au musée du Louvre, l'autre au musée de Versailles) nous initient au charme du « thé à l'anglaise » et des « soupers en musique » servis dans les salons du Temple.

Autour du Palais, quelques paisibles logis formaient une aimable retraite offrant mille avantages à leurs heureux habitants. On n'y payait pas d'impôts, on n'y subis-

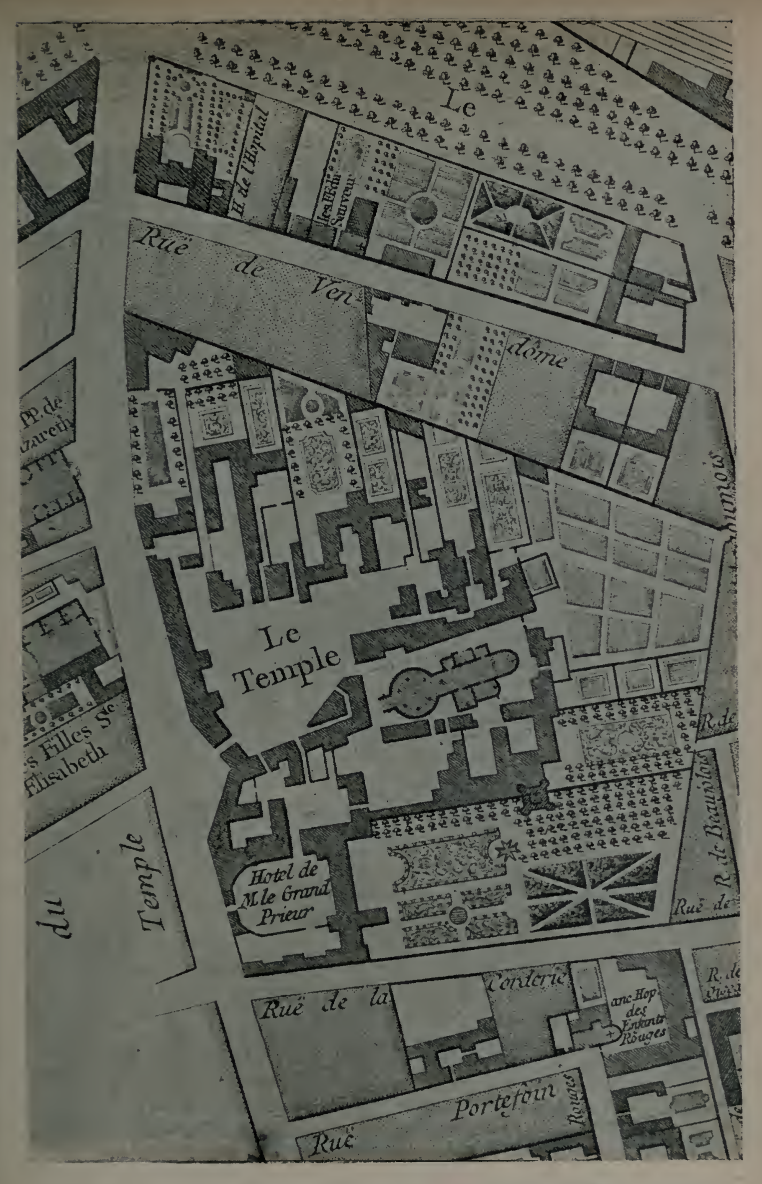


Extrait du Plan du Quartier du Temple, de 1774, par Jaillot.

tours de défense, entourant une sorte de petite ville avec église, palais, jardins. Forteresse que dominait une haute et massive tour, le « Donjon » des Templiers (c'est à eux que le quartier du Temple doit son nom) y commandaient en maîtres; ces soldats religieux y rendaient même la justice, leur pilori s'élevait au coin de la rue des Haudriettes et de la rue Sainte-Avoye (aujourd'hui rue du Temple). Henri III, roi d'Angleterre, avait choisi le « manoir du Temple » comme « le plus sûr séjour de Paris ». Philippe le Bel, le bourreau des Templiers, s'y était réfugié pendant un soulèvement populaire.

Mais au XVIIIe siècle, tout cela s'était singulièrement modifié : la vieille tour rébarbative, spectre des âges anciens, se dressait toujours comme une épave jaune, [illegible] de taches [illegible], au-dessus du plus populeux des quartiers parisiens ; [illegible] élevés dans l'enceinte [illegible] de [illegible] avait hérité des Templiers. En 1770, le [illegible] qui l'habitait, [illegible] deux délicieux tableaux d'Ollivier (l'un au musée du [illegible], l'autre au musée de [illegible]) [illegible] au charme du « thé à l'anglaise » et des « [illegible] en musique » servis dans les salons du Temple.

Autour du Palais, quelques paisibles logis formaient une aimable retraite offrant mille avantages à leurs heureux habitants. On n'y payait pas d'impôts, on n'y subis-



Extrait du Plan du Quartier du Temple, de 1774, par Jaillot.

LE THÉ A L'ANGLAISE CHEZ LA PRINCESSE DE CONTI A LA COMMANDERIE DU TEMPLE

Olivée, *pinxit*, 1770. Musée du Louvre.

sait aucune entrave policière ou administrative et l'on n'y pouvait arrêter ni les prévenus politiques ni les débiteurs insolvables qui, de plus, avaient licence de quitter le dimanche en toute sécurité cette enceinte privilégiée et de se promener librement dans Paris, les exempts, les huissiers et les gardes de commerce n'ayant pas le droit « d'exercer » ledit jour. C'est dire qu'il y avait foule en l'enclos du Temple; Jean-Jacques Rousseau, le peintre Nattier et Fouquier-Tinville y logèrent.

Le 13 août 1792, les abords du Temple étaient encombrés d'une foule houleuse; un événement grave s'y préparait. A sept heures du soir, deux des énormes et rares voitures circulant alors dans Paris débouchèrent des boulevards et pénétrèrent dans la cour brillamment éclairée du palais dont l'unique porte s'ouvrait à peu près en face de l'actuelle rue des Fontaines. La famille royale, escortée de Manuel, procureur de la Commune, et de Pétion, maire de Paris, descendit de la première voiture; la seconde contenait toute la suite du Roi et quelques officiers municipaux. Tout ce monde arrivait du couvent des Feuillants où le Roi et sa famille avaient campé, trois jours après l'envahissement du palais des Tuileries par l'émeute triomphante.

Quelques minutes avant l'assaut final, Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants avaient dû venir chercher dans la salle de l'Assemblée (siégeant sur l'emplacement de l'actuelle rue de Rivoli) un refuge qu'ils espéraient momentané. — « Nous allons revenir », avait

dit la Reine en quittant le palais qu'elle ne devait plus revoir; et Louis XVI, en costume violet, « ce deuil des Rois », avait assisté à la discussion de sa déchéance derrière les grilles arrachées de la loge du logotachygraphe. Pendant trois longues nuits, la famille royale avait dû camper dans les cellules de l'étage supérieur du couvent des Feuillants, dont le rez-de-chaussée et l'entresol étaient occupés par les bureaux et les salles de commission de l'Assemblée. Enfin, le 13 août, la toute-puissante Commune de Paris traînait au Temple — sous les huées — l'infortuné Louis XVI et sa famille, « captifs de la faillite royale ».

Après le souper, servi dans une des salles du palais du prieur, et alors que le Roi distribuait par avance les divers logements, l'un des commissaires de service, saisissant une lanterne, ordonna à M. Hüe, valet de chambre royal, de le suivre. Ils s'arrêtèrent au pied d'un bâtiment que l'ombre de la nuit faisait paraître immense; les toits, surmontés de clochetons, étaient couronnés de créneaux sur lesquels, de distance en distance, fumaient des lampions. Après avoir gravi un escalier en colimaçon, le municipal s'arrêta au second étage d'une petite tourelle accotée au Grand Donjon. Cette tourelle servait d'habitation à M. Barthelemy, secrétaire-archiviste de l'ordre du Temple, un aimable fonctionnaire, un joyeux épicurien, se plaisant à « taquiner la Muse » et qui, justement, venait de s'installer dans ce logis dont il dut déguerpir en quelques heures.



TRANSLATION DE LOUIS XVI ET DE SA FAMILLE AU TEMPLE, LE 13 AOUST 1792
Swebach Desfontaines, *inv. et sculp.*

« — Ton maître, dit le municipal à M. Hüe, était accoutumé aux lambris dorés ; il verra comment on loge les assassins du peuple : c'est là qu'il couchera. »

Une alcôve sans tentures ni rideaux, renfermait une couchette « qu'une vieille claie d'osier annonçait être remplie d'insectes[1] » ; le Roi entra, ne témoigna ni surprise, ni humeur et, simplement, décrocha lui-même du mur quelques gravures légères.

— Je ne veux pas, dit-il, laisser pareilles choses sous les yeux de ma fille.

Il se coucha, s'endormit paisiblement, et ce fut ainsi que Louis XVI pénétra dans cette tour du Temple, dont il ne devait sortir que cinq mois plus tard pour être conduit à l'échafaud.

Chacun sait le calvaire que gravirent Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth. Séparés les uns des

(1) Cette assertion de Cléry est manifestement exagérée : au surplus voici, d'après le *Journal de Cléry*, la description de cette « Petite Tour ».

Description du bâtiment dit : la Petite Tour. — Elle était adossée à la grande tour, sans communication intérieure, et formait un quarré long flanqué de deux tourelles ; dans une de ces tourelles était un petit escalier, qui partait du premier étage et conduisait à une galerie sur la plate-forme ; dans l'autre étaient des cabinets qui correspondaient à chaque étage de la tour.

Le corps de bâtiment avait quatre étages. Le premier était composé d'une antichambre, d'une salle à manger et d'un cabinet dans la tourelle, où se trouvait une bibliothèque de douze à quinze cents volumes.

Le second étage était divisé à peu près de la même manière. La plus grande pièce servait de chambre à coucher à la Reine et à Monsieur

autres. espionnés, gardés à vue, ils étaient chaque jour l'objet de quelque nouvelle vexation. Pas un geste, pas un regard, pas une caresse qui n'eût ses délateurs... Partout des grilles, sept guichets à franchir, pour pénétrer chez le Roi, et, à chaque guichet, un poste de gardes et des geôliers, deux portes de chêne, doublées de lames de fer. isolant chaque étage de l'escalier par lequel on y accédait... Le jour pénétrait mal par les fenêtres grillées et masquées par des hottes de bois bouchant complètement la vue. On avait enlevé aux prisonniers, plumes, crayons, encre et papier ; on saisit même non seulement les rasoirs du Roi, qui se plaignait de porter une barbe longue qui l'incommodait fort, mais encore ses compas, et jusqu'à un couteau à manche de nacre [1]. Le conseil du Temple confisqua à Marie-Antoinette « deux paires de

le Dauphin; la seconde, séparée de la première par une petite antichambre fort obscure, était occupée par Madame Royale et Madame Élisabeth. Il fallait traverser cette chambre pour entrer dans le cabinet pris dans la tourelle; et ce cabinet, qui servait de garde-robe à tout ce corps de bâtiment, était commun à la famille royale, aux officiers municipaux et aux soldats.

Le roi demeurait au troisième étage et couchait dans la grande pièce. Le cabinet, pris dans la tourelle, lui servait de cabinet de lecture. A côté était une cuisine, séparée de la chambre du Roi par une petite pièce obscure qu'avaient habitée MM. de Chamilly et Hüe, et sur laquelle étaient les scellés. Le quatrième étage était fermé. Il y avait au rez-de-chaussée des cuisines dont on ne fit aucun usage.

(1) La Reine, en bonnet de linon et en robe de basin blanc, ravaude du linge, fait des tricots de laine... Madame Élisabeth rétrécit des vêtements et raccommode la belle redingote du Roi, couleur « cheveux de la Reine ». — *Six Journées au Temple*, par Moille.



TOUR DU TEMPLE

Ou nouveau logement occupé par Louis XVI le 13 août 1792.

ciseaux ciselés, un couteau à poudrer et un crochet à remuer les dents ».

Le lendemain de la mort du Roi, les duretés redoublent, la Commune délibère longtemps avant d'accéder à la requête de la Reine, demandant un « habillement de deuil complet pour elle et pour sa famille, le plus simple », et Dorat-Cubières lui refuse un peigne de buis, « le peigne de corne étant assez bon pour elle (1) ». Si Marie-Antoinette veut prendre l'air dans le triste jardin où ses pas sont comptés, il lui faut franchir les cercles insultants des hommes de garde, massés devant la porte, et Rocher, le concierge-sapeur qui signe ses épîtres, « Rocher, gardien de Capet (2) », ne manque jamais, pour amuser les curieux, de souffler des jets de fumée du côté de la Reine, que l'odeur de la pipe incommode fort ; sur les murs grossièrement charbonnés, elle peut lire ces mots, accompagnés de dessins insultants : « Mme Véto la dansera (3) ». Et pourtant, l'excès même de ces souffrances enfanta des dévouements surhumains (4). Que d'héroïques efforts tentés

(1) *Mémoires de Turgy.*

(2) Collect. G. Cain.

(3) La Reine guettait le passage de son fils par un jour de souffrance, au faîte d'un escalier tournant, montant de la garde-robe aux combles. — *Marie-Antoinette*, J. et E. de Goncourt, page 431.

(4) Extrait d'un billet de la Reine à M. de Jarjayes : « ...Je serais bien aise que vous puissiez faire quelque chose pour T... (Toulan) ; il se conduit trop bien avec nous pour ne pas le reconnaître ». Toulan ne voulut rien accepter qu'une boîte d'or, familière aux mains de la Reine... Sa femme montra la boîte, et Toulan fut guillotiné.

pour délivrer les prisonniers ! Les humbles maisonnettes entourant le Temple, dont les mansardes plongeaient sur le jardin inculte où venaient respirer les captifs, cachèrent maints conspirateurs, jaloux de donner leur vie pour sauver la Reine... Quelques fleurs tombaient à ses pieds, comme par hasard, ou d'une invisible chambrette un flageolet jouait *Pauvre Jacques!*... Des lanternes magiques s'allumaient dans la nuit, projetant sur des écrans, disposés au fond de pièces sombres, quelques mots tracés en gros caractères, donnant des nouvelles et disant d'espérer... si bien que la Reine avait fini par savoir que telle chambre était amie, et telle fenêtre royaliste !

On sait le reste : Marie-Antoinette, le 1er août 1793, à deux heures du matin, est arrachée de sa prison ; elle n'a que le temps d'étreindre une dernière fois sa fille et sa belle-sœur, confondues dans un sanglot, d'envoyer un suprême baiser à travers les murailles au petit Dauphin, « ce pupille royal, laissé sous la tutelle du bourreau (1) » ; elle ramasse hâtivement quelques hardes et part pour la Conciergerie, ne possédant plus « qu'un mouchoir, un paquet de cheveux de ses enfants et de son mari, et un flacon de sels pour le cas où elle se trouverait mal » ; en partant, la « veuve Capet » laisse tout son cœur au mur de son cachot dans cette inscription, gravée par elle et qui donne la taille de ses deux enfants :

(1) CHATEAUBRIAND. *Discours à la Chambre des Pairs*, 9 janvier 1816.

4 pieds 10 pouces 3 lignes... c'est sa fille; *3 pieds 2 pouces...* c'est le Dauphin, c'est Louis XVII, dont un procès-verbal annoncera la mort officielle en ces termes : « Section du temple. — L'an III de la République française, du 22 prairial. — Décès de Louis-Charles Capet,



SÉPARATION DE LOUIS XVI ET DE LA FAMILLE ROYALE
Couché fils, *del. et sculp.*

âgé de dix ans deux mois, domicilié à Paris, aux tours du Temple, fils de Louis Capet, dernier roi des Français, et de Marie-Antoinette d'Autriche. Le défunt est né à Versailles et décédé avant-hier à trois heures de l'après-midi.

« Sur réquisition à nous faite dans les vingt-quatre heures, par Étienne Lasne, âgé de trente-neuf ans. Le

déclarant a dit être gardien des enfants de Capet, et par Jean-Baptiste Gomin, âgé de trente-huit ans, profession : citoyen français, commissaire de la Convention pour la garde du Temple... »

... Où est la vérité dans cette énigme toujours non résolue ? — Évasionnistes, survivantistes, réintégrationnistes, légitimistes, naundorfistes, richmondistes... combien d'autres encore continuent des discussions sans issue sur cette mystérieuse question de Louis XVII !... Songez qu'on offrit au culte des royalistes plus de trente faux Dauphins... dont un mulâtre !

Le 9 mai 1794, Madame Élisabeth quitte à son tour le Temple pour l'échafaud. La Terreur passée, Madame Royale — fille de Marie-Antoinette — est échangée le 7 décembre 1795, à Bâle, contre le citoyen Camus, Quinette et d'autres ministres ou agents de la République, prisonniers de l'Autriche... Le Temple était vide, ce Temple que tant de malheurs avaient rendu sinistrement célèbre ! Les émigrés, rentrés en masse, y venaient en pèlerinage vénérer les reliques de leurs martyrs. On se montrait le mur où, avec une épingle, Marie-Antoinette avait gravé son compte de linge !

Le Directoire s'émut ; on ferma les portes aux visiteurs pour ne les rouvrir qu'à de nouveaux captifs. Les prisonniers de guerre y sont internés, et parmi eux l'amiral Sidney Smith, dont notre ami Lenotre a si bien raconté l'extraordinaire et comique évasion. Le général Pichegru y meurt « mystérieusement, étranglé, chu-

chote-t-on tout bas, avec sa cravate par les mameluks de Bonaparte ».

On y entasse les complices de Cadoudal, et les processions royalistes recommencent de plus belle.

La chambre du Roi demeurait telle que Louis XVI l'avait laissée en mourant, et le journaliste Alexis Dumesnil, qui y fut emprisonné, raconte qu'à « l'angle formé par



CONSTRUCTION DU MUR ISOLANT LA TOUR DES BATIMENTS DU TEMPLE

l'embrasure profonde de la croisée, on voit l'obscur recoin où s'éteignit le Dauphin, et près de sa couche, le long de la muraille, les figures d'animaux qu'il crayonnait dans les ennuis d'une longue agonie » (1).

(1) *Description des appartements qu'occupaient, en 1792, dans la tour du Temple, Louis XVI et sa famille.* (Voyez le *Journal de la*

Enfin, l'empereur Napoléon, obsédé par ce lugubre souvenir de la Terreur, ordonna, en 1809, la démolition de la tour du Temple. Déjà la plus grande partie de l'enclos avait été aliénée comme propriété nationale; on avait abattu les murs d'enceinte, vendu le terrain, ouvert

tour du Temple, par Cléry, édition de 1814.) — La grande tour, d'environ cent cinquante pieds de hauteur, forme quatre étages qui sont voûtés, et soutenus au milieu par un gros pilier, depuis le bas jusqu'à la flèche. L'inférieur est d'environ trente pieds en quarré.

Le second et le troisième étages, destinés à la Famille Royale, étant, comme les autres, d'une seule pièce, furent divisés en quatre chambres par des cloisons de planches. Le rez-de-chaussée était à l'usage des municipaux; le premier étage servait de corps de garde; le Roi fut logé au second.

La première pièce de son appartement était une antichambre où trois portes différentes conduisaient séparément aux trois pièces. En face la porte d'entrée était la chambre du roi, dans laquelle on plaça un lit pour Monsieur le Dauphin : la mienne se trouvait à gauche, ainsi que la salle à manger, qui était séparée de l'antichambre par une cloison en vitrage.

Il y avait une cheminée dans la chambre du Roi : un grand poêle dans l'antichambre chauffait les autres pièces. Chacune de ces chambres était éclairée par une croisée, mais on avait mis en dehors de gros barreaux de fer et des abat-jour qui empêchaient l'air de circuler; les embrasures des fenêtres avaient neuf pieds de profondeur.

La grande tour communiquait par chaque étage à quatre tourelles placées sur les angles.

Dans une de ces tourelles était l'escalier, qui allait jusqu'aux créneaux; on y avait placé des guichets de distance en distance au nombre de sept. De cet escalier on entrait dans chaque étage en franchissant deux portes : la première était en bois de chêne fort épais et garni de clous, la seconde en fer.

Une autre tourelle donnait dans la chambre du Roi, et y formait un cabinet. On avait ménagé une garde-robe dans la troisième. La

des rues. La rotonde du Temple, près la tour, était devenue un marché; tout s'était modifié si bien que, lorsque la duchesse d'Angoulême voulut revoir ces lieux où son père et sa mère avaient agonisé, elle ne retrouva que des débris, des plâtras, des ruines. Elle y fit placer des

quatrième renfermait le bois de chauffage : on y déposait aussi, pendant le jour, les lits de sangle sur lesquels les municipaux de garde auprès de Sa Majesté passaient la nuit.

Les quatre pièces de l'appartement du Roi avaient un faux plafond en toile, les cloisons étaient recouvertes d'un papier peint. Celui de l'antichambre représentait l'intérieur d'une prison, et, sur un des panneaux, on avait affiché, en très gros caractère, la *Déclaration des droits de l'homme*, encadrée dans une bordure aux trois couleurs. Une commode, un petit bureau, quatre chaises garnies, un fauteuil, quelques chaises de paille, une glace sur la cheminée, et un lit de damas vert, composaient tout l'ameublement : ces meubles, ainsi que ceux des autres pièces, avaient été pris au palais du Temple. Le lit du Roi était celui qui servait au capitaine des gardes, Mgr le comte d'Artois (1).

La Reine logeait au troisième étage : la distribution en était à peu près la même que celle de l'appartement du Roi. La chambre à coucher de la Reine et de Madame Royale était au-dessus de celle du Roi : la Tourelle leur servait de cabinet. Madame Élisabeth occupait la chambre au-dessus de la mienne; la pièce d'entrée servait d'antichambre, les municipaux s'y tenaient le jour et y passaient la nuit. Tison et sa femme furent logés au-dessus de la salle à manger de l'appartement du Roi.

Le quatrième étage n'était point occupé : une galerie régnait dans l'intérieur des créneaux, et servait quelquefois de promenade. On avait placé des jalousies entre les créneaux, pour empêcher la Famille Royale de voir et d'être vue...

(1) Mgr le duc d'Angoulême, en sa qualité de grand-prieur de France, était propriétaire du palais du Temple. Mgr le comte d'Artois l'avait fait meubler. C'était sa résidence lorsqu'il venait à Paris. La grande tour, éloignée du palais de deux cents pas, et située au milieu du jardin, était le dépôt des archives de l'ordre de Malte.

cyprès et un saule pleureur. Souhaitons que le petit saule qui mire aujourd'hui ses branches dans le bassin provienne d'une bouture de l'arbre planté en 1815... Rien ne reste donc de l'enceinte immense d'autrefois; quant à la fameuse tour du Temple, elle couvrait exactement l'espace occupé maintenant par les trottoirs et la rue des Archives, depuis l'aile gauche de la mairie du troisième arrondissement jusqu'à l'allée sablée du square, dans le prolongement de cette aile; deux de ses tourelles (car la tour était flanquée de quatre tourelles) débordaient sur la droite. La rue Perrée, le petit lac et les pelouses adjacentes s'élèvent sur l'ancien jardin. En avant et jusqu'à la rue du Temple s'étendait le palais du grand prieur... Et dans ce square banal, évoquant de si douloureux souvenirs, nous cherchions instinctivement, dans l'herbe verdissante, à la place où Marie-Antoinette jouait au ballon avec ses enfants :

Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes [1].

(1) A. Samain, à Marceline Desbordes-Valmore. *Le Chariot d'Or* (p. 66).

LE MARCHÉ
DES ENFANTS-ROUGES

Le carreau du Temple. — La rue de la Corderie.

Ils sont de plus en plus rares, les coins de Paris ayant gardé l'allure pittoresque de jadis; échappant à la loi commune, le quartier du Temple a conservé sa légendaire physionomie d'antan. Le fameux enclos, la tour au mystérieux renom ont disparu depuis longtemps; mais les petites rues sombres, étroites, sinueuses qui les enserraient autrefois — la rue Charlot, la rue de la Corderie, la rue de Beauce, la rue de Bretagne, etc., — semblent à peine modifiées. Ces rues ont vu passer non seulement les commissaires, les gardes et les geôliers du Temple, mais encore le baron de Batz, le comte de Rougeville, Mme Atkins, tous les enragés conspirateurs qui, pendant des mois rôdèrent autour du Temple, prêts à donner leur vie pour arracher Marie-Antoinette à sa prison. Beaucoup de vieux logis, encore existants, ont

abrité d'audacieux conciliabules où se discutaient de folles tentatives d'évasion. Il y a quelques années une antique maison de la rue de Picardie recélait encore, dans sa cave, une entrée de souterrain aboutissant au jardin sauvage où la Reine venait respirer avec ses enfants.

Il est facile, l'imagination aidant, de reconstituer le grouillis pittoresque de toutes ces ruelles aux siècles derniers, alors que cent petits métiers emplissaient Paris de mouvement, de vacarme, de querelles. Les fontainiers soufflaient dans leurs robinets, les porteurs d'eau faisaient claquer les anses de leurs seaux, pendant que les marchandes de carottes, de pommes, de choux ou de navets hurlaient « la tendresse, la verduresse ! » De tous côtés c'étaient des appels, des offres, des cris : « A raccommoder la faïence ! » — « Du bon boudin gras et salé ! » — Pierre à fusils, amadous ! » — « A rétamer les cuillers et les fourchettes ! » — « Marrons bouillis qui brûlent la poche ! » — « Cassez la croûte, buvez la goutte ! » — « V'là l'melon, v'là l'sucré ! » Aujourd'hui, les omnibus, les tapissières, les haquets, les voitures à bras, les autos sillonnent la chaussée, les trottoirs sont envahis, et sous les portes cochères, à côté d'anciens hôtels princiers accaparés maintenant par l'industrie, on fait rissoler des saucisses, on souffle des beignets et des pommes de terre, on verse des bols de lait ou des tasses de café noir... et si Saint-Aubin, Joly, Debucourt, Carle Vernet et Pigalle revenaient sur terre, ces gais



Léopold Flameng, *inven. et sculp.*

LA ROTONDE. — LE TEMPLE VERS 1855.

illustrateurs de Paris retrouveraient à peine modifiées ces vieilles rues qu'ils aimaient tant et ces amusants petits métiers qu'ils ont si spirituellement représentés.



LE MARCHÉ DES ENFANTS-ROUGES

Dessin de Houbron.

La rue de Bretagne — qui longe la mairie — est particulièrement tumultueuse. Au numéro 39, entre une charcuterie et une boucherie s'ouvre le marché des

Enfants-Rouges, qui est bien l'une des plus pittoresques évocations du Vieux-Paris (1).

Écrasé entre les six étages de trois maisons ouvrières, le marché des Enfants-Rouges étale ses rustiques éventaires sous des assises de poutres noires et basses que recouvre un toit de vitres crasseuses. Un jour tamisé, blafard, venant de biais, y pique d'imprévues colorations. C'est le type des marchés populaires du XVIIIe siècle. On y vend de tout : des têtes de moutons fraîchement écorchés et des métrages de jaconas, des éponges, des cartes postales, des pieds de porc, des pots de giroflées, et, à côté de deux ménagères qui marchandent des lacets, une



MARCHÉ DES ENFANTS-ROUGES

Houbron, *del.*

(1) Il date de 1628 et doit son nom aux vêtements rouges dont étaient revêtus les enfants assistés, pensionnaires de l'hôpital voisin.

tripière blonde gonfle avec un soufflet des mous de veau, d'un rose violacé.

Dehors, un camelot a dressé sa petite table, on fait cercle autour de lui. Nous approchons... horreur! cet homme dépose des punaises vivantes sur un papier qui fut blanc... Il lance un coup de pinceau enduit d'une liqueur jaunâtre... et la foule émue se penche pour constater le décès foudroyant des punaises. Devant le murmure flatteur, il renouvelle l'expérience et exhibe de nouvelles punaises... il en sort de toutes ses poches... « Badigeonnez vos bois de lit, s'écrie-t-il impérieusement, et vous les tuerez toutes sans les endormir... même les plus entièrement vivantes... Et, tenez, mon-



LA RUELLE DES OISEAUX

Houbron, *del.*

sieur, pour vous ce ne sera que six sous le flacon! » C'est donné... et nous nous éloignons anxieux.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos étonnements. Une ruelle — la ruelle des Oiseaux — relie le marché à la rue de Beauce, et là, au numéro 1, dans une bonne odeur d'étable, à dix mètres de cette cohue, une quinzaine de vaches grasses, luisantes, rousses et



Martial, *del.* MARCHÉ DU TEMPLE EN 1860

blanches, reposent doucement couchées sur une litière de paille : c'est la laiterie des Enfants-Rouges. — Il n'y a que Paris pour offrir à ses dévots de si drôlatiques surprises.

*
* *

Le marché du Temple, aujourd'hui démoli aux trois quarts, emplissait encore l'an dernier d'immenses constructions en fer dans le goût des Halles Centrales, rem-

plaçant depuis 1860 le premier marché, bâti vers 1809. Ce premier marché comprenait quatre pavillons carrés immenses et bas, recouverts de tuiles brunes, et chacun des quatre pavillons avait son nom et sa destination : sous Louis-Philippe, le « Palais-Royal » approvisionnait de toilettes encore fraîches, de rubans, de velours et de bijoux faux les petites bourgeoises, les actrices et les grisettes ; le « Pavillon de Flore » regorgeait de layettes, de draps, de coupes de toile, d'objets de literie ; la « Forêt Noire » recélait les souliers éculés, les bottes ressemelées, les savates, les vieux sacs, etc. ; enfin au « Pou-volant » venaient échouer toutes les épaves de la rue, vieux chandeliers vert-de-grisés et disloqués, ferrailles rongées de rouille, roues hors d'usage, etc., — c'était le déversoir des hottes de chiffonniers.



CARRÉ DE LA FORÊT-NOIRE

Il y en avait d'ailleurs pour tous les goûts et pour toutes les bourses, et les vagabonds, les miséreux y trouvaient aussi leur compte : on pouvait, moyennant 50 centimes « échanger une chemise sale contre une propre »; les chaussettes se payaient 10 centimes; le cours moyen des gilets blancs flottait entre 45 et 55 centimes; les perruques de théâtre valaient de 2 à 60 francs, les « corsets pour dames » de 1 fr. 50 à 3 francs. Familières, les marchandes campées sur leurs pas de porte raccrochaient les clients : « ... Un beau pantalon, voyez mon assortiment... et ils ont des fonds... eux! » — « Entrez, ma petite dame, voyez mes dentelles... encore plus fraîches que vous! »

Bien qu'embelli, aéré et assaini par le second Empire, le Temple était de plus en plus délaissé; l'an dernier, on l'abattit presque totalement et de grandes maisons se bâtissent actuellement sur ses vastes terrains désaffectés.

Cependant un coin pittoresque survit à l'hécatombe : le carreau du Temple, bourse officielle de la friperie; c'est un bien curieux tableau. Dans un énorme hangar de fer sont entassés les objets les plus hétéroclites; les piles de pantalons, de gilets, de vestons, les amas de couvertures, les chapeaux de femme, les mantelets et les manches d'ombrelle y voisinent avec les vieilles lampes Carcel, les bandages usagés, les sacs de voyage, les caracos teints, reteints et déteints, les paquets de plumes multicolores, les appareils photographiques et

les parures de jais. On trouve même en cet étonnant carreau du Temple le coin du bibelot; le long de la grille, quelques petits éventaires présentaient, l'autre matin, à la passion des amateurs : deux fragments de tapis turcs, quelques bracelets en cheveux, un lot de chaînes de montres, trois portraits de Napoléon Ier, une boussole, une râpe à tabac, une boîte d'écaille décorée d'une image de Louis XVI contemplant un pot de lis, un buste d'Henri Rochefort, un chromo, d'après Edouard Detaille, et deux pipes fortement culottées, ornées de nymphes immodestes.



LE PAVILLON DE FLORE

***

La rue Dupetit-Thouars, qui longe le Temple et abrite des boutiques de fripiers et de vulgaires costumiers, fut jadis un des endroits de Paris où les artistes, les

fureteurs savaient trouver, à une époque où la mode les négligeait encore, les adorables épaves du passé... Les tapisseries des Gobelins, de Beauvais, d'Aubusson, les panneaux de Boucher, d'Audran, de Pillement se rencontraient rue Dupetit-Thouars, où les malins savaient dénicher à bas prix les services de Saxe, de Sèvres, de Mennecy, les commodes en bois de rose et les bahuts de la Renaissance délaissés alors pour les poufs capitonnés et les meubles biscotournés des Giroux, des Tahan, des Ribaillier...

Maintenant, c'est la Morgue de l'armée... On y vend des lambeaux d'uniformes, des casques défoncés, des lattes ébréchées, des épaulettes effilochées. De loin en loin quelques fripiers de choix exhibent de somptueux uniformes d'officiers du second Empire, mêlés à des vestes de chasse ou à des habits d'académiciens, et, devant des panoplies d'épées ou de shapskas de lanciers, de longues guirlandes de croix d'honneur aux rubans déteints et fanés jettent des éclairs de gloire sur tout ce misérable bric-à-brac.

A côté, dans de sordides boutiques, d'immondes déguisements populaciers, des pierrots, des bébés, des folies et des clowns pendent lugubrement au-dessus des « têtes de cotillon » d'une écœurante vulgarité !



Un peu plus loin, la rue s'évase et forme une sorte de petite place triangulaire : la place de la Corderie. Au

numéro 14 s'ouvre un magasin de friperie. Dans un vaste hall, qui fut autrefois un bal public, des montagnes de vêtements de toutes sortes, des centaines de sacs, de selles, de paires de bottes sont installés en un ordre parfait; une galerie soutenue par des colonnes basses règne autour de la salle et ses colonnes portent des écussons entourés de glaives et de palmes; on y lit ces mots : « Haï-Phong, Tuyen-Quan, Hanoï, Formose ». L'accueillant propriétaire, M. Blin, nous explique que ce furent jadis les écussons dressés pour fêter le retour des cendres de Napoléon, en 1840, et les inscriptions modernes recouvrent les noms glorieux de Wagram, d'Austerlitz, de Marengo et d'Iéna.

Mais cette maison de la rue de la Corderie évoque bien d'autres souvenirs : ici naquit le mouvement insurrectionnel qui aboutit à la tragique Commune de Paris, et le signal en fut donné d'une modeste chambrette, « grande et nue comme une salle de collège [1] », s'ouvrant, au troisième étage, derrière une porte qu'un coup d'épaule ferait sauter. Ici, en effet, trouvèrent asile, dans la première quinzaine de mars 1871, les membres du Comité central de la garde nationale, pourchassés, traqués par le Gouvernement [2]. Le 16 février 1871, au lendemain du siège de Paris, d'effroyable mémoire, ce Co-

(1) Jules Vallès. *L'Insurgé.*

(2) « ...Le Comité central se réunissait, non au rez-de-chaussée, mais à un étage quelconque de la place de la Corderie dans une salle qui avait dû servir de lieu de réunion à une société de secours

mité, qui réunissait tous les violents, tous les révoltés du parti révolutionnaire — ceux qui clamaient : « Il faut dès aujourd'hui sonner le tocsin ! », et ceux qui disaient : « Qui a du fer a du pain ! » — s'était constitué et avait grand'peine à se réunir ; de là, des mots d'ordre transmis mystérieusement, des rendez-vous modifiés à la dernière minute, des réunions transportées d'un quartier dans un autre.

Vers le 10 mars, le Comité avait accepté l'hospitalité de l'Association internationale des travailleurs, dans cette maison de la rue de la Corderie. C'était une réunion d'hommes déterminés, englobant non seulement quelques commandants de la garde nationale, mais encore de simples fédérés ayant un grand ascendant sur leurs camarades, et préparant la Révolution à main armée. Il y avait là Jules Vallès, Ranvier, Brunel, Pindy, A. Bouit, Varlin, Arnold, Bergeret, Duval, etc.

Les délégués siégeaient au troisième étage, dans une salle longue de neuf mètres, large de cinq, éclairée par de rares bougies ou, faute de mieux, par « des chandelles des six, plaquées contre le mur à la façon des tonneliers travaillant dans une cave (1) ». Pendant la nuit du 17 mars, de suprêmes résolutions y furent prises ; à minuit, en

mutuels, peut-être celle des chapeliers... » (Renseignements particuliers.)

« Oui, la salle de la Corderie était bien au troisième étage : une salle nue. Des bancs et des chaises de paille ; une table au fond pour le bureau. » (Renseignements particuliers.)

(1) Renseignements particuliers.

se séparant, l'on se jura d'être le lendemain dans la rue, en armes, au premier coup de canon (1). Le reste n'est que trop connu : le 18 mars, la Commune de Paris, la lutte fratricide, les incendies, les exécutions...

La salle existe encore, à peine modifiée ; c'est aujourd'hui un atelier garni d'étaux, d'établis, de martinets à balancier. On y brunit et on y plane des plats d'argent ; d'alertes travailleurs ont remplacé les terribles révolutionnaires de 1871 ; et une brave ménagère, avec des yeux d'intelligence et de bonté, nous fait les honneurs de ce paisible logis d'où sortit, il y a trente-six ans, l'étincelle qui faillit brûler notre cher Paris !

(1) « Nous siégions dans une chambre du troisième étage et je me souviens que le 17 mars, à minuit, en nous séparant, nous nous engageâmes à être dans la rue au premier coup de canon qui devait nous annoncer la tentative prévue de la réaction. » (Renseignements particuliers.)

LA PLACE LOUVOIS

Il est difficile de rencontrer dans Paris jardin public plus parfaitement bourgeois et familial que le square Louvois. Enserré entre trois façades de hautes maisons grises, séparé de la Bibliothèque nationale par la rue Richelieu, toujours bruyante et encombrée, le square Louvois abrite la clientèle des nourrices et des bonnes d'enfant du quartier, groupées à l'ombre d'un peuplier qui fut, assure-t-on, arbre de la Liberté en 1848.

Quand midi sonne et qu'il fait beau, une nuée de petites ouvrières envahit le jardin pour y déjeuner en plein air sur les bancs verts de l'administration et l'on y expédie à belles dents la viande froide, le fromage d'Italie et les œufs durs traditionnels ; menu frugal auquel les raffinées ajoutent deux sous de pommes de terre frites, glissées bouillantes et dorées en un cornet de papier jaune, avec, au coin, un pli pour le gros sel... Une heure plus tard les moineaux parisiens achèvent dans le sable, où jouent les bébés, les reliefs clairsemés du déjeuner des midinettes.

Que de souvenirs joyeux, pittoresques ou sanglants évoque ce petit square d'allure si calme... Sur son emplacement, en moins de vingt-cinq ans, on donna la comédie, on dansa des ballets, on chanta des opéras, et un assassin politique y joua même une tragédie sanglante?... Ce fut là, en effet, que Louvel, le soir du 13 février 1820, poignarda le duc de Berry au sortir d'une représentation donnée à l'Opéra, bâtiment triste et solennel, rappelant par sa simplicité voulue l'époque révolutionnaire où il fut édifié.

L'entrée principale — un énorme péristyle percé de onze arcades fermées de grilles — s'ouvrait de plain-pied rue Richelieu. Sur l'emplacement du square actuel, à droite, un pont volant reliait la scène au magasin de décors, installé rue de Louvois et que remplace aujourd'hui une école de la Ville de Paris; à gauche, rue Rameau, une entrée particulière permettait au Roi et aux princes de gagner directement leurs loges sans se mêler au public... Mais, avant d'être Académie royale de musique, le théâtre de la rue Richelieu avait subi bien des avatars et franchi bien des écueils!

C'était la Montansier qui l'avait fait construire, et l'on connaît les multiples aventures de cette femme extraordinaire. Aimable, spirituelle, jolie, accueillante, elle avait débarqué de Bayonne en 1746, chez sa tante, marchande à la toilette, 12, rue Saint-Roch, et pendant quinze ans les rapports de police ne tarissent pas d'amusantes indiscrétions sur la belle Basquaise qui



LE PALAIS-ROYAL — LE THÉATRE LOUVOIS — LA PLACE DES VICTOIRES

Extrait de l'ATLAS DE LA VILLE DE PARIS, par N. Maire, édition de 1813.

« si gaiement donnait à souper, à jouer et à aimer ».

Vers 1763, elle se découvre d'imprévus talents de comédienne; mais un fâcheux accent méridional vient tout gâter et d'actrice elle se fait directrice de théâtre. La royale protection de Marie-Antoinette — à qui la fine mouche a su plaire — lève les mille difficultés administratives; les adorateurs de la veille deviennent les commanditaires du lendemain, et la Montansier règne au théâtre du Palais-Royal. Une seule scène ne suffit bientôt plus à sa dévorante activité, le répertoire tragique la tente : la Montansier décide d'élever un vaste théâtre, digne de de ses projets grandioses, sur des terrains situés rue de Richelieu, provenant de l'ancien hôtel Louvois, — c'est l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le square. Elle les achète 460.000 livres, sur lesquelles elle verse 55.284 livres d'acompte, le reste doit être payé en douze annuités.

Le théâtre s'appelle Théâtre de la Réunion des Arts et son programme « réunira tout ce que les Beaux-Arts ont de plus brillant; des opéras, des pantomimes, des fêtes variées, excitant l'émulation des artistes et tendant à accroître la fortune nationale, en appelant la richesse étrangère ». Ce « prospectus » se terminait bien entendu par un appel de fonds, la Montansier invitait « les citoyens éclairés » à souscrire 3.000 billets de 3.000 livres, payables en trois années et devant toucher après complète libération un dividende d'au moins 15 %. — Ces belles promesses ne suffirent pas à attirer les capitaux nécessaires; sans hésiter la Montansier emprunta et le 15 août 1793

le « Théâtre National » ouvrait ses portes rue de Richelieu devant 2.300 spectateurs qui trouvant une des trois pièces trop ennuyeuse la remplacèrent par le chant de *la Marseillaise*. *La Constitution à Constantinople* est applaudie grâce à la somptuosité de son apothéose : un char triomphal traîné par huit chevaux portant les « tables de la Loi » qu'escortaient Franconi et sa troupe équestre. Pendant quelques mois la Montansier s'efforce à lutter contre la fortune : *la Mort de César* alterne avec *J.-J. Rousseau au Paraclet*, *le Mercure galant*, *Seliko ou les Nègres ;* mais arrive la grande période terroriste, le passé royaliste de la Montansier la rendait éminemment suspecte ; de plus, on murmurait dans Paris que l'Opéra, exilé boulevard Saint-Martin, serait beaucoup mieux logé dans ce beau théâtre neuf, admirablement outillé pour les mises en scène, et les puissants du jour n'attendaient qu'une occasion de mettre la main dessus.

Un article de l'ignoble *Père Duchêne* mit le feu aux poudres : la mère Duchêne veut aller au nouveau théâtre « beau à faire peur qu'une brave citoyenne a fait construire exprès pour amuser tous les sans-culottes de Paris »... Alors éclate la « grande colère du père Duchêne » : « Quel est le laquais de muscadin qui t'a fait un pareil conte ? C'est la Montansier dont tu veux parler et tu donnes le nom de citoyenne à une pareille guenon ?... Apprends que cette balayeuse de coulisses était la première pourvoyeuse de la louve autrichienne... elle aida le traître Dumouriez à faire perdre le crédit des assignats

Regnier del. Champin lith.

Opéra de la rue Richelieu

en affichant à la porte de son spectacle que l'on paierait trois livres aux premières places en numéraire et six francs en assignats. On saura que chaque pierre de son théâtre est cimentée avec le sang du peuple et que les décorations ont été faites aux dépens des chemises de nos braves volontaires... La Convention ne doit pas souffrir auprès de la Bibliothèque nationale un spectacle qui tôt ou tard y mettrait le feu... »

Le 13 novembre 1793, Chaumette reprenant la thèse d'Hébert dénonçait à la tribune la citoyenne Montansier, ... « comme ayant fait bâtir la salle de la rue de la Loi (c'était le nom républicain de la rue Richelieu) pour mettre le feu à la Bibliothèque... l'Angleterre avait fourni les guinées et la ci-devant Reine 50.000 écus... » Hébert appuyant l'inepte dénonciation de Chaumette précisait « qu'on lui avait offert une loge pour taire ses renseignements personnels », dix jours plus tard l'infortunée directrice était incarcérée à la Petite-Force.

Le 16 avril 1794 un arrêté du Comité du Salut public mettait le Théâtre national à la disposition de l'Opéra qui s'y installait le 20 thermidor (7 août 1794). La salle ouvrait ses portes sous le nom de Théâtre des Arts, et le titre se modifia suivant les régimes au pouvoir. L'Empire et la Royauté vinrent s'y faire acclamer et les Parisiens s'y pressèrent jusqu'au 13 février 1820 (1).

(1) Bonaparte, premier Consul, se rendait au théâtre de la place Louvois, lorsqu'il échappa par miracle à l'explosion de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise.

C'était un dimanche, Paris fêtait les jours gras, et l'Opéra donnait *le Rossignol*, *le Carnaval de Venise* et *les Noces de Gamache*, « cette représentation, disait l'affiche, devant remplacer pour les locataires des loges et les abonnés celle du lundi 14, réservée à un bal masqué ».

Vers onze heures du soir, un peu avant la fin du spectacle, au moment où le duc de Berry, second fils de Monsieur (depuis Charles X), accompagnait jusqu'à sa voiture la duchesse, un homme, se glissant entre le mur et le factionnaire qui présentait les armes, saisit le duc par l'épaule gauche, le frappa au côté droit et s'enfuit.

Ceci se passait devant la sortie particulière de l'Opéra, en face l'actuel numéro 5 de la rue Rameau. Les passants, très nombreux rue Richelieu, entendent des cris et aperçoivent, à la lueur des lampions de la fête, un homme se sauvant du côté du boulevard. A la hauteur de l'arcade Colbert — dont un fragment de voussure subsiste encore, encastré dans une maison que la rue Colbert sépare de la Bibliothèque, — le fuyard heurte un garçon limonadier « qui apportait des bavaroises à l'Opéra », ses « bavaroises » roulent à terre et le limonadier furieux, saisit au collet le maladroit ; on s'en empare, on le traîne au poste du théâtre, on l'interroge.

L'assassin, très calme, déclare se nommer Louis-Pierre Louvel, ouvrier sellier aux écuries du Roi, place du Carrousel...

— Si j'ai commis ce crime, ajoute-t-il, c'est que je

voulais délivrer mon pays de ses plus cruels ennemis...

Bonapartiste ardent, Louvel raconte ensuite que de-



Assassinat commis sur la personne de S. A. R. Mr le Duc de Berry), par L. P. Louvel, à la sortie de l'Opéra, le 13 février 1820.

puis 1814, il suivait le Prince, guettant « aux chasses, aux promenades, dans les églises », l'instant de le frapper. Après avoir vu le bœuf gras dans la journée, il était rentré chez lui pour prendre un second poignard et avait dîné dans un restaurant voisin de l'Opéra. A l'arrivée du Prince le courage lui avait manqué, il rentrait se coucher, quand, en traversant le Palais-Royal, il se rappela avoir entendu le duc donner à son cocher rendez-



(1) (2)

(1) Poignard qui servit à l'assassinat.

(2) Poignard que Louvel destinait à la famille des Bourbons. (Dessins et note de l'époque.)

vous à onze heures moins le quart, et « comme ses idées ne le quittaient pas », il revint rue Rameau, décidé à tuer... Le lendemain Louvel était écroué à la Conciergerie, et quatre mois plus tard, guillotiné. « Hâtons-nous, on m'attend là-haut ! » telles furent ses dernières paroles à l'exécuteur.

Lorsque le duc de Berry sentit le manche du poignard enfoncé jusqu'à la garde, « Je suis mort ! » s'écria-t-il en arrachant l'arme de la blessure. Un jet de sang jaillit sur la robe de la duchesse et le prince tomba entre les bras du comte de Mesnard ; on le monta dans le petit salon attenant à la loge royale.

Nous possédons de ce crime un récit extraordinaire, documenté jusqu'à la minutie, dû à un nommé Roullet, libraire, dont l' « épouse » était ouvreuse de cette loge.

Ce brave homme, en un style extravagant rappelant les meilleurs jours de feu Joseph Prudhomme, nous initie minute par minute, aux phases de cette royale agonie (1). C'est d'abord l'arrivée « pour *le Carnaval*, après *le Rossi-*

(1) « L'entrée de la loge du Roi est par la rue Rameau, à côté de la caisse de l'Opéra, tenue par M. Bonnemer. Une petite guérite est adossée à la muraille, destinée à poser une sentinelle de la Compagnie du Centre. Sur le plat de la guérite, à gauche, est écrit avec du blanc, au-dessus de l'œil de bœuf, deux fois, *Reine ;* sur le montant, à droite, gravé avec un couteau : *Wiane*, *Blanchard*, *Guin*... Ce qui distingue l'entrée de la grande porte, ce sont deux bornes de deux pieds de circonférence, sur trente pouces de haut, revêtues de tôle peinte en gris, entre lesquelles s'arrêtait la voiture du Prince. Un auvent peint, imitant le coutil, à droite et à gauche. » — ROULLET. *Récit historique*, etc., page 6.



Vigneron.

Imp. lithog. de F. Delpech

S. A. R. le Duc de Berry recevant les premiers secours de l'Art.

gnol (1); pendant l'entr'acte, la princesse bâille : « Veux-tu rentrer te coucher? — Non, je veux voir le ballet. » Ils assistent au premier acte des *Noces de Gamache* et le prince conduit la princesse à sa voiture... Des cris, des



Assassinat de S. A. R. le Duc de Berry

13 février 1820 Onze heures du soir

(1) « ...Mon épouse est montée à sept heures pour faire son poste; elle attendait le Prince et la Princesse. Monseigneur lui dit en montant : « Madame Roullet, est-ce commencé? » Elle lui dit : Monsei- « gneur, voilà le *Rossignol* qui commence ». Le Prince répond : « Ah! « c'est bon ». Ils entrent dans leur loge accompagnés de M. le comte de Mesnard, le comte de Choiseul-César, le comte de Coigny, le comte de Clermont, Mme la marquise de Béthisy. » — ROULLET. *Récit historique*, etc., pages 19 et 20.

clameurs... on remonte le corps rouge de sang... « Un prêtre, vite un prêtre ! »... Puis Roullet reçoit d'un témoin « le fer homicide ; je le déposai, précise-t-il, entre le bouchon d'un flacon de vinaigre et le petit morceau de sucre qui me restait »... « Un « enfant d'Esculape » donne les premiers soins, un M. Bougon, concierge « suce la plaie » ; enfin, entre le grand chirurgien Dupuytren qui « enfonce un doigt entièrement dans la blessure afin de faciliter l'évacuation du sang ». On vide par les fenêtres des cuvettes ensanglantées qui éclaboussent la livrée, les chevaux et les voitures ; la pièce où se déroule ce drame est pleine de personnes affolées et inutiles, et l'on ne sait où trouver une orange pour apaiser la soif du mourant... La duchesse de Berry et M[me] de Béthisy détachent leurs jarretières pour faire des ligatures, mais « on ne peut les utiliser, car elles étaient élastiques (1) ».

Arrivent l'archevêque de Paris (2), la duchesse d'Angoulême, les enfants naturels du duc, « deux petites filles vêtues de petites redingotes de casimir fond jaune, chapeau blanc (3) ». Enfin, à cinq heures du matin, on

(1) « Je jetai ma cravate aux chirurgiens, mais comme elle était de mousseline, ils ne purent s'en servir. Ce fut la ceinture de la Duchesse qui servit de ligature. » — ROULLET. *Récit historique*, etc., page 29.

(2) L'archevêque de Paris refusa tout d'abord d'aller porter le viatique au duc de Berry, sous prétexte qu'il agonisait en un théâtre, « lieu damnable ». Louis XVIII, pour vaincre sa résistance, dut préalablement décider la désaffectation de l'édifice.

(3) « Lorsque le Prince fut couché dans la salle de l'administration,
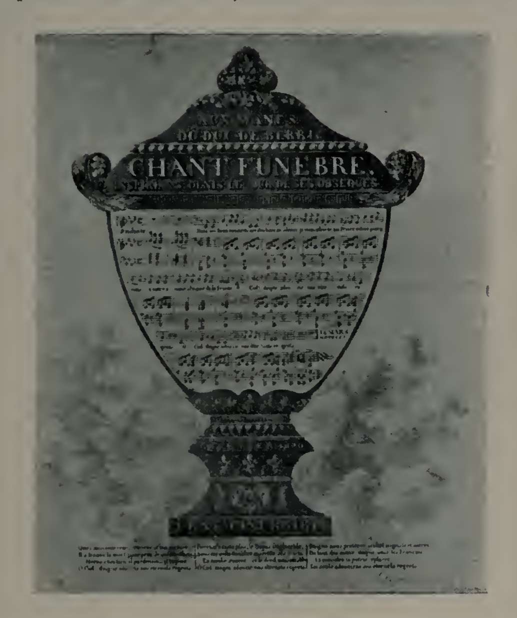


Desenne del. *Blanchard sculp.*

Sire, grâce, grâce pour la vie de l'homme !

Oraison funèbre du Duc de Berry.

annonce le Roi, et comme les chirurgiens « ne sentent plus le pouls du mourant », Louis XVIII offre sa tabatière



Lith. de Engelmann. Dagnan.

pour en présenter le verre aux lèvres du moribond ; « le verre ne se ternit pas » : le duc de Berry était mort (1) !

les chirurgiens pressaient toujours la plaie pour en extraire le sang. Les gémissements que le Prince poussait étaient déchirants. Il s'exprimait ainsi avec son air de bonté : « J'ai sans doute offensé cet homme-là ; grâce ! grâce ! » — ROULLET. *Récit historique*, etc., page 31.

(1) « ...A cinq heures du matin, un léger mouvement s'opéra dans l'administration, [produit par l'arrivée du Roi. Dans le moment, on

Ce fut également la fin de l'Opéra; sa fermeture est décidée : le théâtre sera démoli, et sur son emplacement un monument expiatoire racontera le crime aux générations futures. On y travaille, on va l'édifier, quand 1830 arrête ces beaux projets. Sur les terrains de l'Opéra on plante le square Louvois, ouvert depuis le 15 août 1859 aux Parisiens, et, comme en France, depuis Mazarin, tout doit finir par des chansons, une complainte a survécu que les camelots de 1820 hurlaient sans conviction dans les rues de Paris; cela s'appelle *la Douleur de la France et son espoir* et se chante sur l'air de *Ne m'oubliez pas*. Voici le premier couplet :

Le noir chagrin est le dieu qui m'inspire,
Mes faibles vers sont enfants du malheur,
Les regrets seuls ont accordé ma lyre
Et pour chanter j'invoque la douleur...

le reste à l'avenant... Infortuné duc de Berry, la malechance l'aura poursuivi jusqu'après la mort (1)!

allait administrer au Duc le second lavement. On le suspendit. Pendant ce temps, mon épouse approche le fauteuil. Le Roi s'assied; je lui prends son chapeau et sa canne des mains, pose son chapeau sur son buste, qui est sur la cheminée, et sa canne dans le coin de l'embase, au pied duquel était la petite pharmacie et le pot renfermant le topique. Lorsqu'il eût pris haleine, on dit au Duc : « Voilà le Roi! » Il était déjà bien bas; il lui restait à peine la force de prononcer : « Grâce! » — ROULLET. *Récit historique*, page 48.

(1) « ...Mon épouse a remis, le 30 mars, au comte de Ménars, un mouchoir, une serviette, une petite boîte d'or appartenant à la Prin-

cesse, que j'avais ramassés en rangeant le fauteuil du Roi, lors de son départ, dans le second bureau de l'administration.

« Le 30 mars, le comte Ménars envoya un domestique rue du Battoir, nº 12, à l'effet de dire à Mme Roullet de passer à l'Élysée-Bourbon.

« Le 3 avril, nous nous sommes rendus à l'invitation du comte Ménars. En nous donnant audience, il a assuré mon épouse que la Princesse était très satisfaite, et lui a remis de sa part *une pièce d'or de vingt francs.* » — Roullet. *Récit historique*, etc., page 90.

LE

BOULEVARD SAINT-MARTIN

Le 31 mars 1814, dès l'aube, la population parisienne fut sur pied. Jusqu'à la nuit tombante, la veille, le canon avait tonné du côté de Belleville et de La Villette; on annonçait l'entrée des alliés, vers onze heures, par le faubourg Saint-Martin. Le temps était lourd, orageux; les auvents des portes cochères, les coins de borne, les devantures de boutique, abritaient des familles de paysans chassées par l'invasion, qui s'étaient réfugiées dans Paris avec leurs bestiaux et leurs pauvres meubles empilés dans des charrettes ; les trottoirs étaient noirs de monde.

La foule était silencieuse et sombre ; quelques royalistes notoires, MM. de Montmorency, du Theil, d'Hautefort, de Chateaubriand, parcouraient les boulevards, offrant aux passants, généralement hostiles, des cocardes blanches ; M. Guerry de Maubreuil caracolait, la croix

de la Légion d'honneur attachée à la queue de son cheval. Devant la porte Saint-Martin, M. de Douhet et deux de ses amis avaient été renversés de cheval et piétinés aux cris de : « A bas les traîtres ! »

Vers midi, la tête de l'armée russe passa sous la porte



BOULEVARD SAINT-MARTIN (ENTRÉE DES ALLIÉS)

D'après une gravure de l'époque.

Saint-Martin. D'abord venaient les cosaques rouges de la garde, rangés par quinze de front et précédés d'un corps nombreux de trompettes ; après eux chevauchaient les cuirassiers et les escadrons de volontaires, les dragons et les hussards de la garde impériale russe ; l'empereur Alexandre s'avançait ensuite, « vêtu d'un pantalon gris,

d'un habit vert et d'un surtout garni de fourrure (1) », entre le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg représentant l'empereur d'Autriche. Les armées suivaient, des feuillages verts aux shakos, des brassards blancs au bras gauche (2).

Beaucoup de Parisiens, inquiets, se demandaient comment finirait la journée ; mais comme l'esprit gaulois n'abdique jamais, les badauds vraiment spirituels assuraient que « Napoléon sortait de Paris par la barrière d'Enfer, les sénateurs par les Bonhommes et les députés par Pantin ». Pendant des heures le tragique défilé passa sous la voûte triomphale élevée en 1674 par Pierre Bullet pour commémorer les triomphes de Louis XIV vainqueur des armées allemandes, espagnoles et hollandaises.

(1) André Delrieu. *Souvenirs d'un vieux Diplomate.*

(2) *La rentrée des Bourbons à Paris.* — Le premier qui arbora un mouchoir blanc au bout d'un bâton fut M. de Vauvineux. Le premier, à l'entrée de la rue de Rivoli, il cria d'une voix ferme : « Vive le Roi ! » Personne ne répondit. La proclamation du prince de Schwarzenberg, rédigée par M. Talleyrand et affichée, dès le matin, sur les murs de Paris, ne disait pas un mot des Bourbons ni du roi.

A la fin, MM. Thibaut de Montmorency, Gustave d'Hautefort, du Theil, de Crisnoy et de Choiseul s'attachèrent des cocardes blanches à leurs chapeaux pour se faire mieux comprendre et s'avancèrent hardiment dans la rue. M. de Montmorency allait devant : il agitait un drapeau improvisé dans le genre du mouchoir de M. de Vauvineux. Il s'adressait au peuple avec chaleur ; ses amis criaient derrière lui :

— Vengeons la mort du duc d'Enghien!

— Rallions-nous aux Bourbons!

Dans la foule, sur le trottoir, on répondait :

— Qu'est-ce que cela me fait? Les Bourbons? Connais pas!

Depuis la Madeleine jusqu'au boulevard des Italiens, ce cortège

Le boulevard Saint-Martin était depuis longtemps à la mode. En 1781, l'architecte Nicolas Lenoir y avait reconstruit l'Opéra qu'un incendie avait dévoré au Palais-Royal. Lenoir s'était engagé à rendre en moins de trois mois à Marie-Antoinette cet Opéra dont elle faisait ses délices, à l'encontre du Roi qui n'aimait pas la musique.

Pour effectuer ce tour de force on travailla nuit et jour, et tout Paris se pressait le soir au boulevard Saint-Martin pour voir les ouvriers manœuvrer à la lueur des torches. On s'assura par une représentation populaire et gratuite de la solidité de la salle, et le 27 octobre (trois jours avant la date fixée) Lenoir remit à la Reine la clef de sa loge; en échange il reçut le cordon de Saint-Michel.

Huit ans plus tard, le 12 juillet 1789, le peuple de Paris, furieux de la disgrâce de Necker, arrêtait les carrosses conduisant les spectateurs à l'Opéra et interdi-

ne se grossit que de MM. de la Ferté-Meun, de Fitz-James, Adolphe de Las-Cases, Florian de Kergorlay, d'Adhémar et vicomte de Chateaubriand. Mais, sur le boulevard des Italiens, on rencontre MM. Dubois de Lamotte, de Malartic, de Béthisy, de Pimodan et de Mazaucourt. Ces messieurs parcouraient à cheval l'espace qui sépare le café Hardi et la rue de Choiseul, et essayaient de démontrer aux gens de la Bourse les avantages financiers d'une restauration de la famille des Bourbons. Ce genre d'éloquence ne manquait pas d'à-propos. Les fonds publics étaient à 45.

Plus loin, à la porte Saint-Denis, s'était formé un rassemblement où d'autres royalistes lisaient aux ouvriers du faubourg des proclamations qui leur expliquaient la légitimité.

Quand la tête de l'armée russe parut, il était midi.

(André Delrieu. *Souvenirs d'un vieux Diplomate.*)

sait toute représentation : il fallut obéir et céder à la force. Une estampe de Prieur nous montre les cabriolets, les voitures et les spectateurs repoussés par une foule hostile et nous permet de constater que la maison voisine — existant encore à droite, avec ses deux ailes encadrant une large terrasse — était le café de l'Opéra, tenu par le sieur Mangin et contigu au théâtre.

Cette belle salle fut successivement l'Opéra, le théâtre de la porte Porte-Saint-Martin, le théâtre des Jeux gymniques, et eut enfin l'honneur d'être l'arène où Victor Hugo, Dumas, Balzac, Soulié livrèrent les grandes luttes du romantisme triomphant ; elle servit même pendant le siège de Paris, aux auditions des *Châtiments* de Victor Hugo, interdits sous l'Empire. Le 5 novembre 1870, une représentation, donnée à deux heures de l'après-midi, rapporta 8.000 francs, destinés à la fonte d'un canon : Frédérick Lemaître dit *Souvenir de la nuit du 4* ; Berton, *l'Expiation* ; Coquelin, *Chansons* ; Taillade, *Aux volontaires de l'an II* ; Mlle Favart, *Stella*, et notre cher ami Jules Claretie, après avoir, en une vibrante allocution pleine de patriotique émotion, exposé le but glorieux de la représentation, avait offert son bras à Sarah Bernhardt qui, dans la salle à peine éclairée pleine de femmes en deuil et de Parisiens en uniforme, faisait, au profit des blessés, la quête dans un casque ennemi !

*
* *

Que de souvenirs encore ! Sur la petite place comprise entre la porte Saint-Martin et la façade du restaurant Deffieux — c'est aujourd'hui le théâtre de la Renaissance, où triomphent actuellement quelques-uns des meilleurs artistes de Paris, ayant à leur tête l'admirable Lucien Guitry — il nous souvient avoir vu, tout enfant, pendant cet inoubliable siège de Paris, les mobiles bretons, couverts de peaux de bique, faire l'exercice au son du biniou ! On entendait au loin l'incessante canonnade des forts, et nous restions là des heures, sous une bise glaciale, contemplant ces braves gens commandés en langue bretonne... L'ex-abbé Bauer, à cheval, la soutane retroussée sur les bottes à l'écuyère, regardait aussi, en fumant un gros cigare.

Tout ce pâté de maisons, depuis le restaurant Deffieux jusqu'au théâtre de la Porte-Saint-Martin, disparut incendié dans la dernière semaine de mai 1871, lors des suprêmes convulsions de la Commune expirante, et pendant de longs mois l'immense ouverture béante de cette grande scène carbonisée ouvrit son cadre tragique sur le boulevard ruiné. Enfin, en septembre 1873, le théâtre fut reconstruit sur le sol aplani, et c'est depuis cette époque qu'il n'est plus nécessaire de gravir des marches pour y pénétrer.

Jusqu'alors, la chaussée, nivelée depuis 1850, entre

LA PORTE SAINT-MARTIN EN MAI 1871

(Photographie du temps.)

l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin, se creusait entre deux murs de pierre percés d'escaliers ; ils existent



LE RÉGIMENT QUI PASSE
Tableau de E. Detaille.
(Publié avec l'autorisation de la Maison Goupil et Cie, Éditeurs à Paris.)

encore aujourd'hui sur toute la longueur du côté droit, donnant à ce pittoresque boulevard l'aspect le plus ori-

ginal. On comprend que notre excellent maître E. Detaille ait choisi cet amusant coin de Paris pour y faire défiler son *Régiment qui passe*, un des plus parfaits tableaux de ce spirituel Parisien, qui nous contait, l'autre soir, un drôlatique souvenir de son enfance.

Le 13 mars 1865, on enterrait le duc de Morny : grand émoi dans Paris ; toute la garnison était sous les armes, les ministres, les maréchaux, les sénateurs suivaient le cercueil empanaché aux accents plaintifs des marches funèbres. Detaille, encore enfant, penché à l'une des fenêtres du « Banquet d'Anacréon », un petit restaurant faisant face au théâtre de la Porte-Saint-Martin, regardait de tous ses yeux défiler le splendide cortège.... soudain un fou rire, immense et incoercible, secoue la foule : en face, aux fenêtres du théâtre quelle effarante exhibition !... tous les artistes, tous les figurants de *la Biche au bois* apparaissent en costumes, et quels costumes ! On réglait ce jour-là un tableau sensationnel, « le Royaume des Poissons » ; oubliant leurs singuliers accoutrements, ils s'étaient précipités pour voir ; émus et charmés. Les ablettes, les crabes, les harengs saurs, les langoustes et la fée des Eaux se penchaient avidement pour contempler le défilé escortant au Père-Lachaise l'éminent homme d'État!



A la hauteur du café du Théâtre, un escalier de douze marches — qui nous donne la hauteur exacte du sol de

l'ancien boulevard — conduit au cabaret du « Bruyant Alexandre ». D'immenses et hideux placards, également hostiles à l'art et au bon goût, nous présentent des scènes de meurtre et de guillotinade, c'est la « spécialité » du logis. Nous entrons : l'impression est lugubre, malgré les coups de grosse caisse et de cymbales qui accueillent notre arrivée. Ce fut autrefois l' « Auberge des Adrets », un petit café que la pittoresque fantaisie d'un vieil acteur avait su décorer d'amusante façon. Aujourd'hui, c'est simplement sinistre. Au plafond, aux murs à peine éclairés, des effigies de pierreuses et d'assassins, sur l'orgue d'accompagnement, une guillotine peinte en rouge supporte une lanterne verte, destinée à produire des « éclairages de terreur » sur le visage blafard du patron, un gros homme aux joues glabres, avec un nez de comique chevauché d'un lorgnon d'or. Vêtu du costume traditionnel : fortes bottes, culotte et veston de velours noir, le col enfoui dans un cache-nez rouge, il nous dit d'une voix tonitruante l'état d'âme d'un sympathique condamné à mort, réveillé brutalement — ah ! combien ! — par le Ne Deibler, alors que si gentiment il pensait à sa mère et à « Mélie, ses amours » ! Tout en « poussant sa dernière création », le trop bruyant Alexandre lève vers la guillotine rouge de gros yeux aqueux et pose sur sa forte poitrine une main énorme, adornée à tous les doigts d'une reluisante orfèvrerie... et nous évoquons alors la silhouette fine et nerveuse, le profil de médaille romaine et la voix incisive du très grand artiste

Aristide Bruant dont ce gros homme n'est qu'une vulgaire contrefaçon.

Passons devant l'entresol du n° 8 d'où Paul de Kock — ce Paul de Kock si populaire jadis et si complètement oublié aujourd'hui — regardait défiler « son » Paris ; un peu plus loin, poussons une porte s'ouvrant au milieu de palissades couvertes de photographies, initiant les passants aux épisodes douloureux ou comiques de la pièce actuellement en cours de représentation : c'est l'entrée des artistes du théâtre de l'Ambigu, royaume du mélodrame ; ici l'on pleure, ici l'on tue, ici, dès le prologue, l'on vole à leurs mères des enfants qu'elles retrouveront rarement avant onze heures et demie, le spectacle finissant vers minuit, ici les apaches justifient les sympathies d'un public frémissant, et par contre les gens du meilleur monde se conduisent trop souvent comme des apaches. L'obligeante sympathie de M. Pierre Decourcelle, le grand triomphateur du logis, nous permet d'assister à l'une des dernières répétitions de sa nouvelle œuvre, *la Môme aux beaux yeux*. Nous voici dans la salle qu'éclairent vaguement trois ampoules électriques suspendues au plafond de la scène ; de longues toiles grises, descendues des cintres, protègent les dorures des avant-scènes, des housses recouvrent les fauteuils d'orchestre.

Dans un décor de hasard, on se bat, on boit, on rit, on fume ; avec une inlassable patience l'auteur modifie une passade, rectifie une intonation, joue tous les rôles — et chacun s'ingénie à bien faire.



LE THÉATRE DE L'AMBIGU

L.-P. Aubey, phot. (Aspect actuel.)

Minutieusement on règle une effroyable lutte : trois hommes s'entre-tuent et la victime de cette rixe sauvage se plaint, en se relevant, d'un coup de siphon trop appuyé. La joie de l'acte est une mignonne fillette aux longues boucles blondes qui demain se transfigurera en un gentil garçon dont les malheurs feront longtemps couler de douces larmes...[1] Elle est déjà délicieusement cabotine; ce n'est pas elle qui manquera sa réplique et encourra les foudres de M. Decourcelle — elle recommencerait plutôt dix fois qu'une.

De la pénombre émerge une femme drapée dans un grand manteau beige; elle assure que « sa lessive l'attend »... Nous reconnaisons vite cette voix grave et prenante, ces beaux yeux noirs... c'est Mme Aimée Tessandier : Agrippine est aujourd'hui blanchisseuse à l'Ambigu.

Le drame continue à se dérouler, pour un raccord, on improvise un décor de fortune, les machinistes en cottes bleues, chaussés de silencieux espadrilles passent et repassent au fond de la scène... ce banc de pierre représentera un balcon dominant la voie ferrée sillonnée de trains en marche, et le régisseur, installé devant une petite table entre deux portants de coulisses, imite — avec quel art — le sifflement des locomotives. Au fond quelques artistes inoccupés jasent entre eux un peu fort, et M. Decourcelle, impatienté, rappelle vertement au

(1) Les larmes coulèrent « longtemps », en effet, car « *la Môme aux beaux yeux* » obtint un très vif et très justifié succès.

silence une jolie personne : « Trop de potin, Mademoiselle, gardez donc cette animation pour la scène !... »

Soudain un arrêt : l'auteur, dont la haute taille se détache sur la toile de fond, discute avec les artistes qui, pour préserver leurs yeux de l'aveuglante clarté de la rampe, se font un écran de leurs bras repliés, et le souffleur, l'infortuné souffleur, innocente victime des lacunes de mémoire des acteurs, prend part au colloque, passant au-dessus de sa boîte noire une tête congestionnée... Puis le travail reprend gaiement, et, pendant qu'une grosse main, dont le bras reste invisible, émergeant des toiles grises recouvrant les loges d'avant-scène, époussette avec une tête de loup les globes électriques, les interprètes du drame continuent à machiner les pires infamies.

Mais que les lecteurs se rassurent, l'aimable auteur nous affirme que tout finira par s'arranger, et c'est sur cette consolante pensée que nous redescendons le boulevard Saint-Martin où déjà resplendit l'électricité.

L'animation grandit, les cafés s'emplissent; nous voyons même, à la hauteur de la rue de Bondy, des consommateurs entrer au bar du Venezuela dont le service, assure un prospectus, est fait par « ces dames étrangères » (viandes froides à toute heure) : heureux consommateurs !

SAINT-LAZARE

Tout en haut du faubourg Saint-Denis, un peu avant l'intersection du boulevard de Magenta, apparaît un grand bâtiment triste et noir; un drapeau tricolore déteint pend au-dessus d'une voûte sombre : c'est l'entrée de Saint-Lazare, un hôpital-prison.

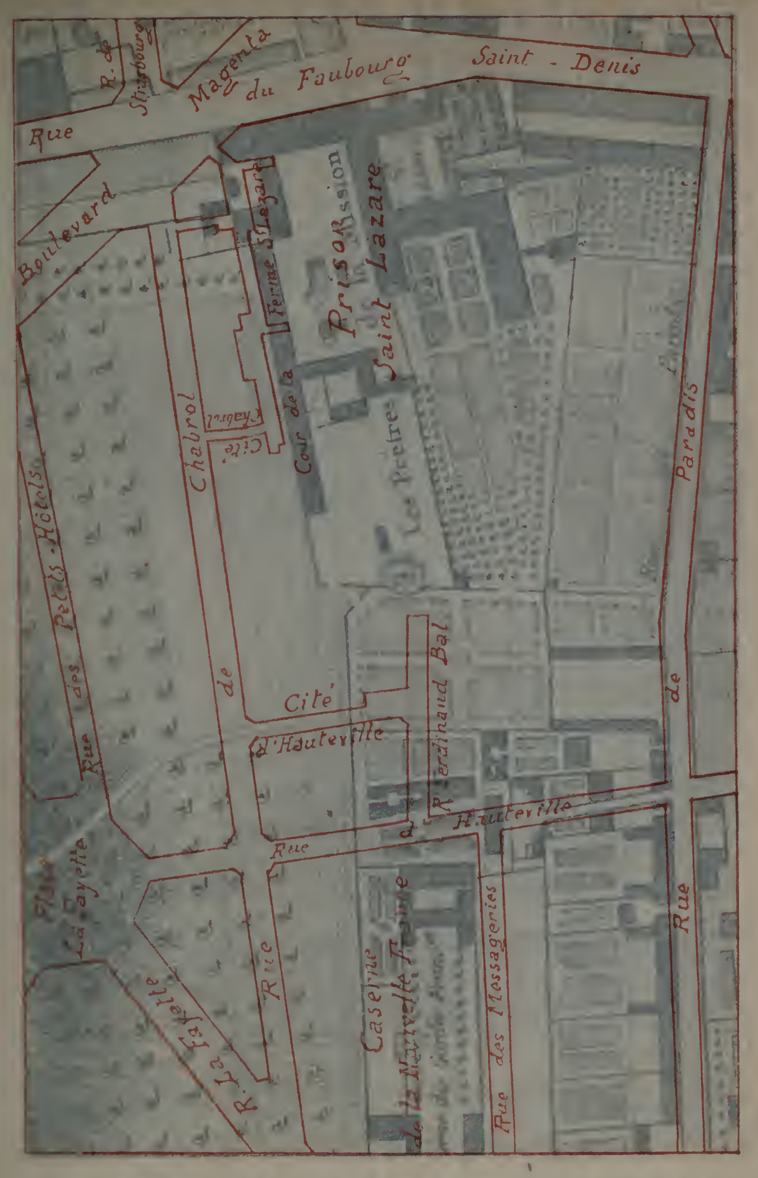
Pénétrons sous le porche ; le guichet d'entrée s'ouvre à droite. En face, assis sur un long banc de bois, se dissimulant soigneusement dans le renfoncement du mur, des hommes, des femmes, des enfants, attendent immobiles l'heure officielle de la visite aux détenues. Tous serrent contre eux de petits paquets de linge ou des sacs de papier contenant des oranges et des gâteaux. Nous frappons du heurtoir de fer, une clef roule en une serrure énorme, et la lourde porte à judas grillé tourne sur ses gonds. Nous sommes dans la porterie régie par deux gardiens à la tenue impeccable — tunique foncée, liserée de jaune, collet jaune, boutons de métal blanc. Ce premier guichet franchi, nous voici dans la prison. Immédiatement nous constatons la triple carac-

téristique des maisons de détention : la pénombre, le silence, l'odeur spéciale, que complique ici un vague relent d'iodoforme provenant de l'infirmerie ; le jour perd de sa clarté en passant à travers cette forêt de barreaux obturant baies et fenêtres.

Nous traversons le greffe : l'on y écroue les malheureuses prévenues, condamnées ou détenues administratives (service des mœurs); les fenêtres s'ouvrent sur d'immenses préaux; en face, deux parloirs : l'un destiné aux avocats et à leurs clientes, l'autre servant aux visites; deux grilles le divisent, au milieu, circule un gardien : à gauche les détenues, à droite les amis et les parents ; des deux côtés on s'accroche aux barreaux, les mains s'agrippent aux mailles serrées du grillage de fer. C'est un assourdissant tapage, chacun parlant d'une voix forte et aiguë pour se mieux faire entendre parmi les vingt conversations voisines...

A part cette pièce ahurissante, partout plane un silence monacal et la vision des Sœurs surveillantes — statues de cire vêtues de vêtements noirs dont la pâleur s'encadre d'un voile bleu — précise l'impression claustrale que dégage Saint-Lazare.

Tout près, une vaste cour pavée, bordée d'arbres bas que l'hiver fait tout noirs. D'immenses bâtiments grisâtres l'enserrent sur les quatre côtés ; des rangées de bancs de pierre ; au milieu, une large cuve et une fontaine. Des femmes lavent, sans parler, leur linge et celui de leurs enfants (car Saint-Lazare renferme nombre



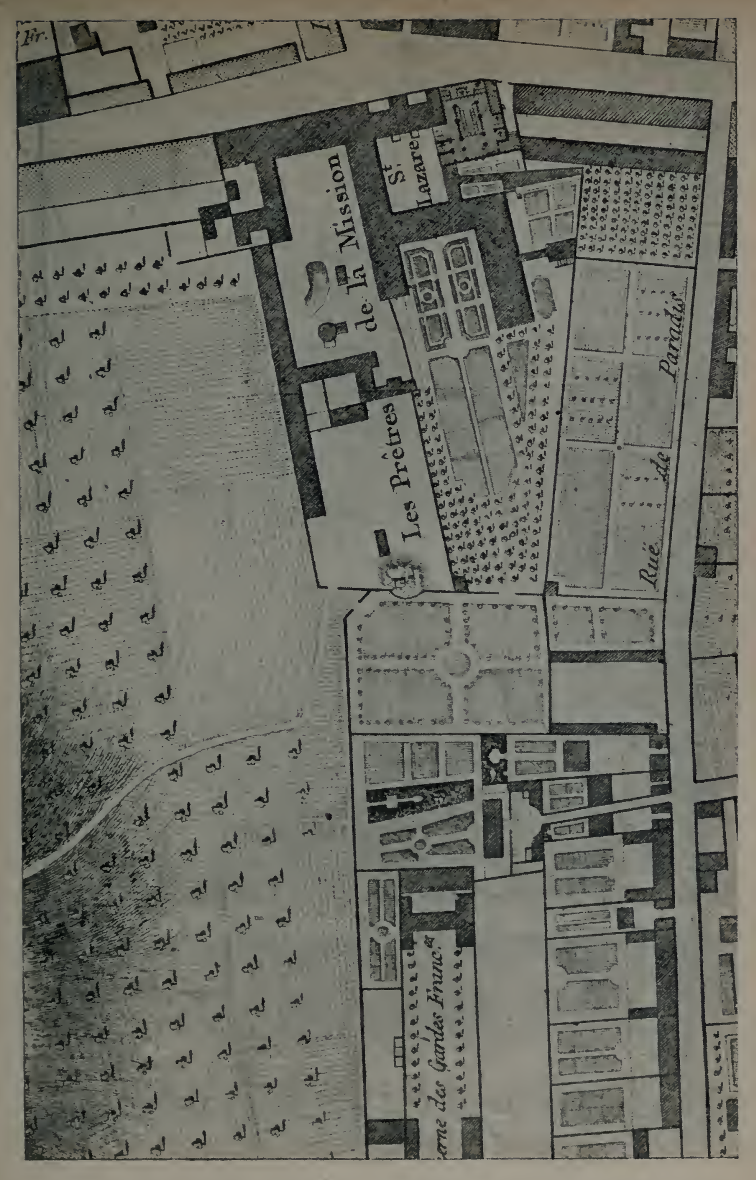
Extrait du Plan du Quartier Saint-Denis, de 1774, par Jaillot.

téristique des maisons de détention : la pénombre, le silence, l'odeur spéciale, que complique ici un vague relent d'iodoforme provenant de l'infirmerie ; le jour privé de sa clarté en passant à travers cette forêt de barreaux obstruant baies et fenêtres.

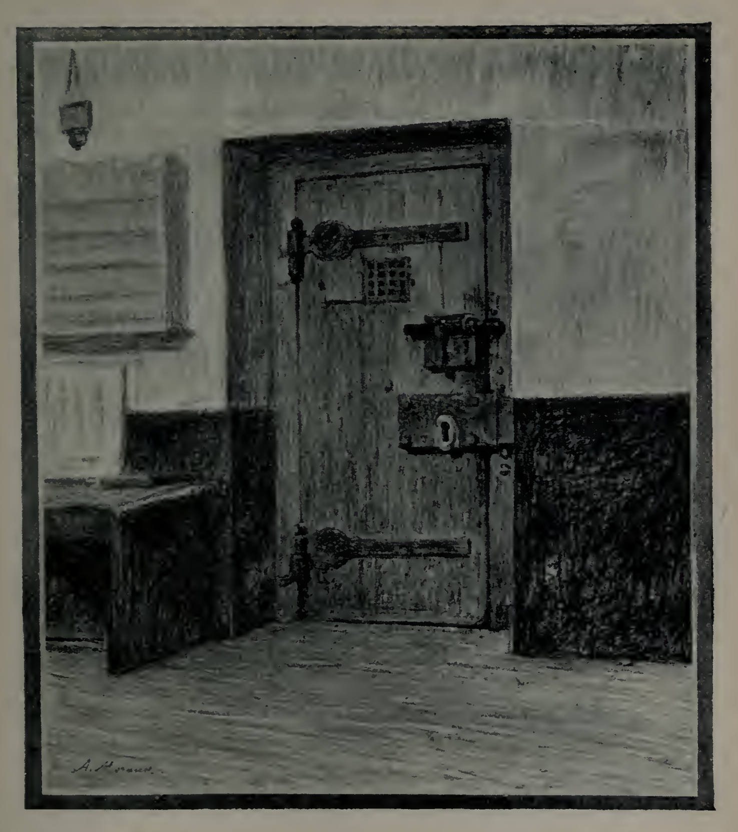
Nous traversons le greffe ; l'on y écroue les malheureuses prisonnières, condamnées ou détenues administratives (service des mœurs) : les fenêtres s'ouvrent sur d'immenses préaux ; en face, deux parloirs : l'un destiné aux avocats et à leurs clientes, l'autre servant aux visites ; deux grilles le divisent, au milieu, circule un gardien : à gauche les détenues, à droite les amis et les parents ; des deux côtés on s'accroche aux barreaux, les mains s'agrippent aux mailles serrées du grillage de fer. C'est un assourdissant tapage, chacun parlant d'une voix forte et aiguë pour se mieux faire entendre parmi les vingt conversations voisines.

A part cette pièce animée, partout plane un silence monacal et la cornette des Sœurs surveillantes — statues de [illegible] dont la pâleur s'encadre d'un voile bleu — renforce l'impression claustrale que dégage Saint-Lazare.

Tout près, une vaste cour pavée, bordée d'arbres bas que l'hiver fait tout noirs. D'immenses bâtiments grisâtres l'enserrent sur les quatre côtés ; des rangées de bancs de pierre ; au milieu, une large cuve et une fontaine. Des femmes lavent, sans parler, leur linge et celui de leurs enfants (car Saint-Lazare renferme nombre



Extrait du Plan du Quartier Saint-Denis, de 1774, par Jaillot.



Dessin d'A. Morand. Coll. du Musée Carnavalet.

L'ENTRÉE DE LA PORTERIE

de bébés dont beaucoup, hélas! naissent en prison); on entend claquer les sabots sur le sol; les vêtements déteints, rapiécés marquent la détresse matérielle de ces malheureuses, comme leurs tristes yeux de chien battu disent leur détresse morale.

D'autres tournent silencieusement, à la queue leu leu, le long des quatre murs, sous la surveillance de Sœurs disant leur bréviaire : c'est l'heure de la promenade. Lorsque la Sœur s'éloigne, ces pauvres filles s'efforcent d'échanger quelques mots en remuant à peine les lèvres, d'une voix pour ainsi dire mimée. Quelques-unes sont élégamment vêtues, leurs bottines à hauts talons sortent de chez le bon faiseur, leurs chemisettes de soie rose ou bleue trahissent une élégance professionnelle; la plupart — pour ménager leur robe — ne gardent que leur jupon; toutes sont coiffées du même petit bonnet... c'est l'estampille de Saint-Lazare, et ces bonnets différencient les « lazaréennes » : noirs pour les détenues administratives, ils sont blancs pour les malades hospitalisées et marron pour les condamnées.

Quelques-unes de ces promeneuses ont conservé dans leur démarche le coquet balancement des petites Parisiennes; elles ont même trouvé le moyen — par quel prodige d'adresse! — de chiffonner artistement, galamment leurs minables bonnets de prisonnières qui, sous leurs doigts habiles, deviennent presque élégants! Aux fenêtres grillées apparaissent des yeux brillants, des chevelures ébouriffées, brunes, blondes ou rousses, qui

font passer comme des rayons de soleil derrière ces affreux barreaux noirs : ce sont les « prévenues » de luxe, qui, pour loger « à la pistole », paient un supplément quotidien de vingt-cinq centimes en hiver et de vingt centimes en été... elles sont rares !



UN CORRIDOR A SAINT-LAZARE
Dessin d'A. Morand.

***

Sous la Terreur, alors que la « Maison-Lazare » était l'un des plus abondants garde-manger de la guillotine, les prisonniers, hommes et femmes, emplissaient ces mêmes cours, jouant, causant, écrivant, lisant, brodant. C'est sous l'un de ces vieux arbres peut-être qu'André



LA PROMENADE DES DÉTENUES A SAINT-LAZARE

Photographie inédite.

Chénier rima pour la belle Mlle de Coigny, qui ne s'en souciait guère, *la jeune Captive*, dont elle ne conserva même pas le manuscrit ! Cet angle de mur abrita probablement le peintre Le Roy — élève de Suvée — lorsque, le 7 thermidor, il dessina le portrait de Roucher. Le poète venait de recevoir pour le lendemain son mandat de comparution devant le Tribunal révolutionnaire ; il écrivit, pour sa famille, au bas de sa mélancolique effigie :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud… et je pensais à vous !

Que de fantômes se lèvent en cette maison à l'évocation de leurs noms… Les de Maillé, les de Flavigny, le comte de Soyecourt, le comte de Vergennes et son fils, l'abbesse de Laval-Montmorency (ex-noble abbesse de Montmartre, soixante-douze ans, dit l'acte d'accusation), le président de Bérulle, MM. de Villepreux, de Montesquiou, de Saint-Aignan, de Montalembert, captifs comme André Chénier, Roucher, Moncrif, Roquelaure, Créquy-Montmorency, la baronne d'Hinninsdal, le baron de Trenck… combien d'autres encore ont agonisé entre ces tristes murs de prison.

L'odieux et imaginaire « complot de Saint-Lazare » fit guillotiner soixante-seize victimes en trois fournées… la dernière, qui comportait vingt-cinq condamnés, date du 8 thermidor !

Voici les geôles où pendant des mois vécurent ces malheureux ; là s'ouvre la porte basse par où passaient les prévenus et qui a gardé ce nom sinistre : « le casse-gueule ». Les corridors n'ont pas été modifiés, ils sont



UN COULOIR A SAINT-LAZARE
Dessin d'A. Morand.

restés tels que les dépeignait Roucher, le 19 pluviôse an II (7 février 1794) dans une lettre à sa fille [1] : « Parvenus au troisième étage, un long, large et lugubre

(1) Roucher. Correspondance, *passim*.



H Robert, *pinxit.* Musée Carnavalet.

LE CORRIDOR DES DÉTENUS A SAINT-LAZARE

PENDANT LA RÉVOLUTION.

couloir, bien éclairé, nouvellement blanchi, se présente à nous. Toutes les chambres sont ouvertes et un chiffre tracé à la craie sur toutes les portes indique le nombre de détenus que chaque logement doit contenir. » — « Hubert Robert, raconte un de ses camarades de captivité, se levait à six heures du matin, peignait jusqu'à midi, et, après le repas (et quels repas faisaient ces malheureux volés, rançonnés, affamés par un infâme gargotier!), jouait au ballon dans la cour avec une adresse étonnante. Sa gaieté et sa tranquillité ne l'ont pas abandonné un seul instant (1). » — Ces jeux de ballon, représentés en un tableau conservé au musée Carnavalet, sont aussi relatés par André Chénier :

L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des sept cents plats belîtres
Dont Barère est le plus savant.

Ces captifs, en attendant la mort, s'ingéniaient à adoucir les heures atroces de prison. — « Les dames avaient clavecins et harpes (2). » — La « société » possédait même un singe qui servait au divertissement de tous. On trompait la vigilance des gardiens en emplissant de vieux malaga des grosses bouteilles portant l'éti-

(1) Hubert Robert. *Collection des artistes célèbres*, p. 194.

(2) « C'est un spectacle assez singulier que celui de nos corridors, tous les jours à l'heure du dîner. Chacun, à cause de l'été sur sa porte, à côté d'un fourneau, fait l'office de cuisinier. Les plus ineptes comme les plus stylés sont là à préparer leur provende ». (*Id.* p. 196.)

quette « Tisane » ; on remplissait de café prohibé un bocal étiqueté « Tabac en poudre » ; plusieurs détenus élevaient des fleurs sur les rebords de leurs fenêtres ; n'en accusa-t-on pas certains de cultiver ostensiblement des lis ?... c'étaient des tubéreuses.

Hubert Robert faisait les portraits des prisonniers, voire celui de l'allumeur de réverbères, et lorsque ses panneaux, ses cartons, ses toiles étaient épuisés, bravement il empoignait une assiette de faïence ou d'étain ; l'on voyait bientôt jaillir du fond de l'écuelle un paysage ensoleillé d'Italie, et chacun de s'écrier : « Que c'est beau ces forêts, ces horizons !... les reverrons-nous jamais ? (1) ». D'un couloir qui donnait sur la rue de Paradis (ainsi nommée parce qu'elle conduisait, par la rue de la Fidélité, au temple de l'Hymen — actuellement l'église Saint-Laurent), les détenus cherchaient à entrevoir quelques parents ou quelques amis, d'autres guettaient la voix des crieurs hurlant le nom des « gagnants de la veille à la loterie de la Sainte-Guillotine ». Les « citoyennes Talleyrand-Périgord, Saint-Aignan, d'Arlincourt », se disputaient le fils de Roucher, un bambin de cinq ans, gambadant à travers les cours, les préaux et les corridors, suivi,

(1) « Ce sont des assiettes en faïence commune qu'il recouvrait préalablement d'un vernis d'essence grasse. Là-dessus, il traitait ses sujets ordinaires, toujours très spirituellement enlevés, qu'il accompagnait volontiers de légendes humoristiques. Il faisait passer ses assiettes au dehors par l'intermédiaire du portier et elles se vendaient très bien, à raison d'un louis la pièce ; les étrangers, surtout les Anglais, en achetaient beaucoup. (HUBERT-ROBERT. *Collec., des art. célèbres*, p. 198.)

H. Robert, *pinxit*.

Musée Carnavalet.

LE JEU DU BALLON A LA PRISON DE SAINT-LAZARE

comme d'un chien, par un lapin que le constituant Chabroud avait pris la peine de dresser.

Vers cinq heures, presque chaque jour, à un coup de



VUE PRISE DANS UN COULOIR DE CELLULES
Dessin d'A. Morand.

cloche, les jeux, les conversations s'arrêtaient brusquement. Dans un silence angoissé, que troublaient seuls les jurons des geôliers hélant les prisonniers restés dans

leurs cellules, les détenus allaient, troupeau marqué pour la boucherie, se ranger le long du mur.

Au haut d'un petit escalier de pierre, un porteur d'ordres du Tribunal apparaissait, les listes de mort à la main... L'appel commençait... Quand le sinistre messager avait terminé, les malheureux désignés faisaient leurs rapides et derniers adieux : une embrassade, un regard, une ultime recommandation — et brutalement les geôliers entassaient leurs prisonniers dans le « cercueil roulant », c'était le surnom populaire du chariot emportant les prévenus, et en route pour la Conciergerie !

Nous revivons ces souvenirs; nous parcourons d'interminables corridors, coupés de grilles et tenus avec une propreté méticuleuse ; nous entrons dans les officines où reluisent de grands pots de grès vernissés : là, dans une bonne odeur de bouillon, étincellent d'éclatantes batteries de cuisine; nous visitons la bibliothèque; les livres toujours demandés sont les Daudet, les Claretie, les Jules Verne, quelques numéros, hélas ! dépareillés, des *Annales* — (à toi, Brisson !) — et le *Monde moderne*... Nous montons des escaliers carrelés, garnis d'énormes rampes de bois admirablement cirées : nous voici maintenant dans le campanile de Saint-Lazare, sous la « Cloche d'argent », donnée en 1649 par la reine Anne d'Autriche à saint Vincent de Paul, son confesseur. Quel splendide panorama !... Paris semble comme enveloppé d'un papier gris, dont un coin déchiré laisse entrevoir le dôme du Sacré-Cœur, clair sous un grand pan de ciel argenté...

Entrons maintenant en une petite pièce garnie de casiers étiquetés. C'est ici que les « insoumises » déposent leurs chapeaux (strictement interdits à Saint-Lazare)



LA MÉNAGERIE
Cellules de punition à Saint-Lazare
Dessin d'A. Morand.

et les objets qu'elles consignent jusqu'à leur sortie : on trouve là tous les échantillons des chapeaux féminins, depuis l'humble toque du trottin, ornée d'un coquelicot fané, jusqu'au feutre largement empanaché de la « dame de chez Maxim ». On y voit encore des réticules, des souliers à talons Louis XV, des chemises de dentelle et

des parapluies... Il y a quelques années, on y entreposait nombre de costumes de cyclistes... Et une très vieille femme, édentée, chassieuse, ajouta en nous donnant quelques détails techniques : « C'est moins rempli qu'autrefois; mais que voulez-vous, la police est aujourd'hui bien autrement tolérante que de mon temps !... »
— De mon temps !

En quittant cette maison si mélancoliquement évocatrice, la vision nous hantait d'un jupon de soie rose de Chine — d'un ton délicieux, rappelant les roses éteints des fresques de Tiepolo — qui pendait tristement, en un couloir cellulaire, accroché à un barreau de prison... C'est tout Saint-Lazare que cette vision-là !

LA PLACE CLICHY

Confondus en un pêle-mêle formidable, les passants, les autos, les camions, les bicyclistes et les omnibus se croisent et s'enchevêtrent ; des voyageurs pressés s'engouffrent dans la gare du Métro ou en sortent congestionnés; une bande de camelots passe au galop hurlant : « Résultats complets des courses ! » ; deux petites femmes remontent en riant la rue de Clichy, suivies par un vieux monsieur feignant de lire *le Temps;* des contrôleurs de tramways enregistrent à coups de timbre les voyageurs, réclament les « correspondances de l'impériale » ou demandent impérieusement à un cuirassier assis à l'intérieur « si c'est lui le militaire » ?

Le bâton blanc levé, les agents de la paix essayent en vain de rétablir l'ordre sans cesse compromis, et les charrettes des bouquetières ambulantes, massées autour du piédestal supportant le monument du maréchal Moncey, enserrent d'une couronne de roses, de lis, d'œillets et de jasmin la statue de ce brave soldat qui eut l'honneur de défendre Paris contre l'invasion étrangère.

Nous sommes en effet sur l'emplacement de la barrière Clichy, mais les curieux d'histoire rétrospective s'efforceraient vainement de retrouver dans ce pittoresque paysage parisien la moindre trace, le plus léger vestige de ce qu'était la barrière Clichy en 1814 — telle que nous la représente le tableau d'Horace Vernet, accroché au musée du Louvre sur un des panneaux de la salle des Etats, montrant le maréchal Moncey, organisant à l'aide des invalides et de la garde nationale, une résistance désespérée.

Passionné des choses militaires, documenté jusqu'à la minutie, Horace Vernet avait ouvert son atelier de la rue Saint-Lazare à toutes les gloires françaises. Artistes, hommes politiques, gens de lettre et gens d'épée se réunissaient chez le peintre des grandioses épopées de la Révolution et de l'Empire ; aussi cette petite toile résume-t-elle fidèlement la glorieuse page d'une douloureuse histoire : cette paysanne en larmes assise sur une malle près d'un matelas replié, cette chèvre affolée, ces carrioles dételées rappellent les malheureux campagnards de la banlieue fuyant devant l'invasion qui vinrent se réfugier dans Paris, traînant avec eux leur famille, leurs animaux, leurs pauvres meubles, leurs hardes... Ces blessés, la tête enveloppée de linges sanglants, s'appuyant sur leurs fusils en guise de béquilles, évoquent le lugubre souvenir de tant de soldats mutilés que le gouvernement s'efforçait de cacher à la vue des Parisiens et qui, refusés dans les hôpitaux faute de place, erraient dans



LE GÉNÉRAL MONCEY A LA BARRIÈRE DE CLICHY
Tableau d'Horace Vernet (Musée du Louvre).

les faubourgs en mendiant du pain. Ces invalides, ces gardes nationaux qui mettent en batterie une pièce de canon pour tenter de répondre au feu des Russes et des Prussiens, dont les fumées voilent l'horizon, sont les braves gens qui tentèrent de sauver l'honneur du drapeau tricolore en défendant le sol sacré de la capitale. Ces héros pour la plupart étaient de modestes bourgeois, mais leur vaillante génération ne connaissait pas la peur ; le commandant qui, sur le tableau d'Horace Vernet, vient prendre les ordres de Moncey est l'orfèvre Odiot, et les servants improvisés reproduisent les traits de plusieurs amis de l'auteur, le statuaire Dupaty, le peintre Charlet et Horace Vernet lui-même.



Le matin du 30 mars 1814, le jour s'était levé blafard sur Paris investi de toutes parts et stupéfié de la défaite. Depuis une quinzaine d'années de République, de Consulat, d'Empire, les victoires avaient si souvent succédé aux victoires, on avait chanté tant de *Te Deum* à Notre-Dame, tant de brassées d'étendards et de drapeaux pris à l'ennemi avaient été si triomphalement apportées aux Invalides, tant de canons conquis roulant sur les pavés parisiens avaient si bien attesté l'invincible génie de l'Empereur et la toute-puissance de l'Empire, qu'on ne pouvait croire à la défaite. On entendait cependant, à quelques mètres des barrières, l'aigre son des fifres prus-

siens et des clairons autrichiens, des hourras de cosaques, lance au poing, montés sur des chevaux sauvages à longs poils, passaient au triple galop, semant l'incendie, le pillage, la mort... L'Empire semblait effondré, et Talleyrand, ce « Diable boiteux » dont Murat disait « qu'il aurait reçu un coup de pied au derrière sans que son visage en laissât rien paraître », avait « pris son parti de la royauté (1) ». — Le 5 0/0 valait 45 francs et les actions de la Banque oscillaient entre 515 et 520 francs!

Dans la nuit du 29 au 30, à travers les croisées entr'ouvertes des Tuileries, on avait pu voir les lumières des bougies expirant dans les flambeaux... l'on brûlait des papiers, l'on faisait des paquets, l'on ficelait des malles. Le matin, vers onze heures, dix lourdes berlines aux armes impériales, la voiture du sacre, dissimulée sous une housse, une interminable colonne de fourgons, escortée par douze cents cavaliers et fantassins de la garde impériale, avaient franchi le guichet du pont Royal, devant une centaine de curieux stupéfaits.

L'impératrice régente, « en amazone de couleur brune », le roi de Rome — que l'on avait dû arracher des rideaux des Tuileries où il se cramponnait aux crépines d'or — abandonnaient Paris, selon les ordres formels de Napoléon qui, le 16 mars, avait écrit au roi Joseph, son frère : « Rappelez-vous que je préférerais

(1) H. Houssaye. *1814*, page 465.

savoir mon fils dans la Seine que dans les mains des ennemis de la France... [1] »

Pendant que sur les boulevards les royalistes tentaient d'inutiles manifestations, une poignée de braves, ne demandant qu'à s'insurger et à combattre, était venue

(1) « Dès sept heures du matin, l'impératrice en costume de voyage, une espèce d'amazone de couleur brune, se tenait dans son appartement avec le roi de Rome, la duchesse de Montebello, Mme de Montesquiou et Mmes de Luçay, de Castiglione et Montalivet. Dans les salons contigus attendaient les personnes désignées pour accompagner la souveraine : le comte de Beauharnais, chevalier d'honneur, les chambellans de Gontaut et d'Haussonville, Beausset, préfet du palais, le prince Aldobrandini, premier écuyer, Meneval, secrétaire des commandements, Corvisart et Auvity. Chacun gardait un silence oppressé. Le moindre bruit, l'ouverture d'une porte troublait tout le monde. On s'attendait à chaque minute à voir paraître le roi Joseph. Vers huit heures, les officiers de la garde nationale de service au palais demandèrent à être admis en présence de l'impératrice. Ils supplièrent la souveraine de ne pas abandonner Paris, promettant de la défendre jusqu'à la mort. « Marie-Louise touchée jusqu'aux larmes « de leur dévouement, allégua la volonté de l'empereur. Pourtant elle « retardait d'heure en heure son départ et cherchait à gagner du « temps. Elle espérait, sans oser se l'avouer, qu'un événement fortuit « la forcerait à rester à Paris. » Un peu avant neuf heures, un officier donna ordre de rentrer aux écuries aux nombreuses voitures qui stationnaient devant le pavillon de Flore. Quelques minutes après, Cambacérès étant arrivé, un domestique courut porter contre-ordre. Pressée par les uns de hâter son départ, par les autres de le différer, l'impératrice attendait toujours le retour du roi Joseph. « Elle rentra « un moment dans sa chambre à coucher, jeta avec humeur son cha- « peau sur le lit et se laissa tomber dans une bergère. Là, appuyant « la tête sur ses deux mains, elle se prit à pleurer. On l'entendait « répéter au milieu de ses sanglots : — Mon Dieu! qu'ils se décident « donc, qu'ils mettent un terme à cette agonie. » Joseph ne paraissait pas, et deja Clarke avait envoyé un aide de camp pour inviter l'impé-

se mettre aux ordres du maréchal Moncey, un vieux soldat, héros de Marengo et de Saragosse, qui, le 17 mai 1807, lors de la translation aux Invalides des trophées conquis sur les Prussiens à Eylau, avait eu l'honneur de porter l'épée du Grand Frédéric (1).

ratrice à se mettre en route. A dix heures et demie, un second aide de camp se présenta, disant qu'il n'y avait plus un instant à perdre, que si l'on tardait encore on s'exposerait à tomber dans des partis de Cosaques. L'impératrice s'abandonnant à sa destinée quitta les Tuileries. Il fallut en arracher le petit roi de Rome. « — N'allez pas à « Rambouillet, disait-il en pleurant à sa mère. C'est un vilain château. « Restons ici. » L'enfant se débattait dans les bras de M. de Canisy; il se cramponnait aux portes, à la rampe de l'escalier, criant de toute la force de sa petite voix : « — Je ne veux pas quitter ma maison! je « ne veux pas m'en aller! Puisque papa n'est pas là, c'est moi qui « suis le maître ».

« Les voitures défilèrent lentement, comme si l'on espérait encore un contre-ordre. En tête s'avançaient dix lourdes berlines vertes aux armes impériales, puis venait la voiture du sacre, couverte de toile, puis la colonne interminable des fourgons. Douze cents cavaliers et fantassins de la vieille garde formaient l'escorte. Quoiqu'il fût déjà tard dans la matinée, une centaine de curieux seulement stationnaient devant le guichet du Pont-Royal. Ils gardèrent le plus profond silence, comme au passage d'un convoi funèbre. Pas un mot, pas un cri, pas un geste pour saluer, maudire ou retenir les fugitifs. Chez ceux qui partaient et chez ceux qui restaient, c'était le même abattement. Le cortège suivit les quais en longeant le mur du jardin. Aux Champs-Élysées, l'impératrice se pencha hors de la voiture pour regarder ce grand Paris, où elle était entrée avec crainte, où elle avait trouvé quatre années de bonheur, qu'elle quittait le cœur déchiré et les yeux pleins de larmes, et qu'elle devait si vite oublier! » — H. Houssaye. *1814*, pages 467, 468 et 469.

(1) « Les drapeaux, pris par les Français dans le cours de leurs différentes campagnes et placés dans l'Église des Invalides, furent empaquetés à l'approche des Alliés, afin qu'on put les transporter

Les Russes débouchaient par l'avenue de Clichy : Moncey organise rapidement la défense, place des canons aux embrasures des palissades, embusque aux créneaux les meilleurs tireurs, en dispose d'autres dans le grand



Champin Lith

Barrière de Clichy.

bâtiment faisant partie de l'enceinte des barrières de Paris construite sous Louis XVI par les fermiers géné-

ailleurs. Mais dans la nuit qui suivit la capitulation, ces glorieux monuments de la valeur française furent brûlés dans la cour de l'Hôtel, en vertu d'un ordre laissé par le duc de Feltre. L'épée et l'écharpe du Grand Frédéric, qui étaient suspendues au centre de l'arche qui conduit de la nef au dôme, furent détruites en même temps. » — *Paris en 1814* (30 mars), page 193 (T. R. Underwood).

raux, et masse ses réserves dans les premières maisons de la rue de Clichy, où déjà un obus russe vient d'éclater dans le jardin de l'hôtel Greffulhe.

« Charrettes, madriers, pavés s'amoncellent, des hommes, des enfants, des femmes travaillent sous les sifflements des balles ; un feu nourri et sûr accueille la tête de la colonne ennemie » — l'élan des Russes est brisé et un meurtrier combat de tirailleurs s'engage pour ne s'arrêter qu'à l'annonce de la capitulation de Paris (1) !

(1) Nous ne saurions mieux faire que de mettre sous les yeux des lecteurs les belles pages, si patriotiques, si documentaires aussi, écrites par M. Henri Houssaye dans son admirable livre : *1814* :

« La barrière de Clichy semblait le point le plus menacé. Moncey s'y établit. Aux autres barrières, ses aides de camp coururent par son ordre exhorter les miliciens à combattre. Partout les officiers du maréchal trouvèrent les hommes bien disposés. Aux Ternes, à Batignolles, au Roule, à l'Étoile, des volontaires tiraillaient à cinq cents mètres au delà de l'enceinte contre des partis de cavalerie. Un détachement de la 4e légion qui occupait la barrière de Monceaux était moins déterminé. L'aide de camp de Moncey, voyant dans la plaine deux escadrons français serrés de près par l'ennemi, invita les gardes nationaux à se porter à leur secours. La moindre démonstration eût suffi pour les dégager. Les gardes hésitèrent. Enfin, émus par les reproches indignés et les ardents appels de l'officier, ils se mettaient en marche, lorsque le duc de Fitz-James sortit des rangs. « — Le « service demandé, dit-il, en se tournant vers le front de la compa- « gnie, est contraire à l'institution de la garde nationale ». L'argument du duc de Fitz-James leur paraissant sans réplique, les miliciens formèrent les faisceaux. Un autre Fitz-James, qui n'était pas duc (il était ventriloque de son état), se fit tuer ce jour-là, en enfant perdu, dans la plaine de Saint-Ouen.

« Cependant les premiers bataillons de Langeron délogent du fau-

D'après une sépia ancienne. BARRIÈRE DE CLICHY, VERS 1814 Musée Carnavalet.

Le pavillon a disparu en 1860 alors que le village de Clichy fut incorporé à la Ville... Restait le père Lathuille. dont l'enseigne — sur la toile d'Horace Vernet — s'aperçoit à travers les fumées des canons russes. C'était en 1814 une guinguette de barrière fréquentée par les artistes nombreux en ces parages ; on y mangeait gaiement — sous les bosquets de lilas — du lapin sauté et

bourg de Batignolles les chasseurs et grenadiers de la garde nationale, qui se replient en deçà de la barrière de Clichy. Là, tout le monde prend son poste, sous l'œil vigilant du maréchal Moncey. Les invalides avancent les canons dans les embrasures du tambour; les meilleurs tireurs se placent aux créneaux, d'autres s'embusquent aux fenêtres et sur la plate-forme du grand bâtiment du rond-point; la masse des gardes se range des deux côtés de la rue de Clichy. Moncey craignant qu'avec quelques boulets les Russes n'aient facilement raison du tambour en charpente, ordonne de construire un second retranchement en arrière du premier. Charrettes, madriers, pavés s'amoncellent; des hommes venus en curieux, des femmes mêmes et des enfants aident, ardemment au travail sous les balles qui commencent à siffler. (Un peu plus bas, des ouvriers et quelques sapeurs-pompiers de garde à la caserne du Mont-Blanc ébauchent sans ordres une autre barricade.) Un feu nourri et sûr accueille la tête de colonne ennemie. La défense s'annonce de façon à contenter le vieux soldat de Marengo et de Saragosse « qui n'attend pas tant des gardes nationaux ». Mais les généraux russes n'ont pas l'ordre de donner l'assaut; ils ont au contraire l'ordre formel du czar de ne point aborder les barrières. Rudzewitsch et Langeron lui-même s'élancent sous la nappe de plomb au-devant de leurs hommes; ils les arrêtent. Les Russes se postent dans les maisons du faubourg et sur les premieres pentes d'où ils continuent à tirailler contre les miliciens.

« L'insulte de la barrière de Clichy termina cette bataille qui ne fut qu'une suite de combats engagés sans ensemble par les assaillants et soutenus sans direction par les défenseurs. »

de la matelote d'anguilles, arrosés de cidre et de reginglard; on y jouait aux quilles en buvant du « vin doux », et le père Dupin racontait, en 1871, à M. Ludovic Halévy avoir tué son premier lièvre, en 1805, dans les champs avoisinant la place Clichy (1)!

Après l'annexion, le père Lathuille sacrifia au faste moderne, sa clientèle s'aristocratisa... il connut même la concurrence : vers 1885 les « tripes de Joanne et les pommes frites » de Wepler, ses vis-à-vis, eurent leur heure de célébrité; rien n'était amusant pour les rapins des ateliers voisins, comme de venir le samedi chez Wepler fraterniser au dessert avec les nombreuses « noces » qui festoyaient dans le jardin... on serrait la main au marié, ou embrassait la mariée, et « en place pour le quadrille! » chacun vous croyant « de la noce à côté! »

Aujourd'hui Wepler couvre de ses tables de marbre une partie de la place Clichy et le père Lathuille a disparu... c'est maintenant un imposant immeuble, « la Taverne de Paris ». Le petit mur à pignon où s'étalait jadis l'enseigne est remplacé par cinq étages de moëllons égayés d'une spirituelle affiche d'Albert Guillaume : un gigantesque gendarme se mirant en une botte mirifiquement luisante.

Les meilleurs décorateurs du Paris moderne, J. Chéret, Steinlen, Willette, Léandre, Grün et Métivet ont

(1) L. Halévy. *Notes et Souvenirs* (p. 129).

admirablement illustré les vastes salles de la Taverne, où le joyeux Paris montmartrois vient vider des bocks et éplucher des écrevisses. En ce pittoresque et artistique logis dont les colorations claires se doublent gaiement dans les glaces, de jolies filles et d'exubérants artistes chantent la radieuse chanson de leurs vingt ans. On méprise les bourgeois, on conspue les politiciens, on blague les grands de la terre, on discute des théories d'art... du choc des idées jaillissent la lumière et les coups de botte...

L'autre soir la place Clichy était en fête ; comme autrefois on y accordait des crincrins, des bastringues en plein vent s'y organisaient ; on accrochait des lampions on pavoisait à l'occasion du 14 juillet... et nous regardions flotter un drapeau russe non loin de l'endroit où en 1814 l'empereur Alexandre préserva Paris du bombardement en opposant son veto à la sauvagerie du général prussien Muffling qui donnait déjà les ordres nécessaires pour « bien allumer la Ville !... (1) »

(1) « ...Les canons pointés sur Paris la bordaient d'une extrémité à l'autre. Ils y avaient été placés la veille au soir, aussitôt après que les Alliés s'étaient emparés de la hauteur. J'appris également par le général Muffling que l'empereur Alexandre avait donné l'ordre de canonner Paris, si la capitulation n'était pas ratifiée à minuit; mais lorsque Muffling lui demanda s'il faudrait « *bien allumer la ville* », l'Empereur répondit : « Non, je ne veux que les effrayer, en leur fai-« sant voir que nous sommes les maîtres. » — T. R. UNDERWOOD, *Paris en 1814*, page 198.

LE PARC MONCEAU

« Le parc Monceau !... un vieux souvenir pour moi... autrefois nous disions Mousseau... J'y ai joliment travaillé dans ma jeunesse... il y a longtemps, hélas ! et ça nous ramène à 1840... Je l'ai revu l'an dernier et n'y reconnais plus rien. C'est maintenant un beau jardin, bien propre, bien peigné, bien ratissé ; combien différent du Mousseau pittoresque et sauvage d'autrefois ! »

C'est Rosa Bonheur qui parle, tout en fumant sa cigarette, dans son immense atelier de By, et cette causerie remonte à 1897.

Par les grandes baies ouvertes tombe le crépuscule de septembre, le ciel est d'or pâle et la forêt de Fontainebleau, mauve et bleue, s'endort dans son odeur balsamique. Une toile énorme couvre tout le fond de la pièce : *le Dépiquage du blé en Provence* — une douzaine de chevaux grandeur nature galoppant sur les gerbes mûres. Sur trois chevalets trois tableaux sont commencés ; par terre, des esquisses, des croquis, des études... la

palette sur une sorte d'escabeau de bois; au-dessus des portes sont accrochés des massacres de cerfs, des têtes naturalisées de chevaux pomponnés et harnachés. Près de nous se dresse, grotesque et dégingandé, un mannequin vêtu de velours bleu clair — un costume de berger pyrénéen; — dans la poche droite reposent les clefs de la cave! — dans sa poche gauche, l'artiste entasse les boîtes d'allumettes servant à rallumer toutes les cinq minutes ses éternelles cigarettes de Maryland.

Rosa Bonheur est assise sur une table, balançant ses deux pieds minces finement chaussés d'escarpins vernis, son seul luxe; vêtue de sa longue blouse bleue festonnée de broderies claires aux épaules. Elle a rejeté en arrière sa belle tête léonine auréolée de boucles de cheveux blancs et touffus, et, tout en caressant son petit griffon familier, les xuey dans le vague suivant comme en un rêve les volutes bleues de sa cigarette, la merveilleuse artiste évoque avec attendrissement et simplicité toute sa jeunesse de travail et de pauvreté :

— J'habitais alors faubourg du Roule avec mon père; nous vivions en vrais bohèmes, dans un atelier inouï; un inextricable fouillis des objets les plus hétéroclites, animaux empaillés, livres, gravures, études peintes, herbiers; mon père avait trouvé le moyen d'utiliser ce désordre... et de quelle géniale façon! — Quand ses travaux de professeur de dessin lui avaient rapporté quelque argent, il en semait, à la volée, une partie dans ce chaos et aussi dans le bûcher voisin; les jours de



Extrait du Plan de Paris, de 1789 à 1798, par Verniquet.

palette sur une sorte d'escabeau de bois ; au-dessus des portes sont accrochés des massacres de cerfs, des têtes naturalisées de chevaux pomponnés et harnachés. Près de nous se dresse, grotesque et dégingandé, un mannequin vêtu de velours bleu clair — un costume de berger [illegible] ; — dans la poche droite reposent les clefs de la cave ! — dans sa poche gauche, l'artiste entasse les boîtes d'allumettes servant à rallumer toutes les cinq minutes ses éternelles cigarettes de Maryland.

Rosa Bonheur est assise sur une table, balançant ses deux pieds minces finement chaussés d'escarpins vernis, son seul luxe ; vêtue de sa longue blouse bleue festonnée de broderies claires aux épaules. Elle a rejeté en arrière sa belle tête léonine auréolée de boucles de cheveux blancs et touffus, et, tout en caressant son petit griffon familier, les yeux dans le vague suivant comme en un rêve les volutes bleues de sa cigarette, la merveilleuse artiste évoque avec attendrissement et simplicité toute sa jeunesse de travail et de pauvreté :

— J'habitais alors faubourg du Roule avec mon père ; nous vivions en vraie bohème, dans un atelier inouï ; un inextricable fouillis des objets les plus hétéroclites, animaux empaillés, livres, gravures, études peintes, herbiers ; mon père avait trouvé le moyen d'utiliser ce désordre, et de quelle géniale façon ! — Quand ses travaux de professeur de dessin lui avaient rapporté quelque argent, il en semait à la volée une partie dans ce chaos et aussi dans le bûcher voisin ; les jours de



Extrait du Plan de Paris, de 1789 à 1798, par Verniquet.

dèche... et ils étaient fréquents... nous opérions des fouilles qui régulièrement nous faisaient découvrir une pièce de quarante sous, plus rarement une pièce de cent sous, nous vivions avec cela deux ou trois jours !

« Pendant que mon père donnait des leçons, je travaillais d'après nature, en plein air... Vous ne sauriez avoir aucune idée de ce qu'était alors ce quartier si élégant, si luxueux aujourd'hui, le boulevard de Courcelles, l'avenue de Villiers, la place Malesherbes, l'avenue de Messine; c'était la campagne, la vraie campagne ! On y voyait des cultures maraîchères, des laiteries, des fermes, des étables de nourrisseurs, des guinguettes où les jours de fortune on allait manger une omelette sous les acacias en fleur; les vaches, les chèvres, les moutons y paissaient dans les champs; mon père et moi y faisions des études de mousses, de fougères, de troncs d'arbres... Il existe un tableau de Cabat (1) qu'on croirait peint dans le Morvan... c'est le boulevard Haussmann en 1835, derrière l'hôpital Beaujon ! — Monceau, abandonné, n'était plus qu'une ruine grandiose, envahie par les herbes, les lianes, les bardanes, les fleurs sauvages ; les arbres échevelés s'y emmêlaient comme en une forêt vierge, le petit lac était un marais et les colonnes de la Naumachie gisaient pour la plupart dans l'herbe. Quelques artistes avaient dressé leurs chevalets dans ce coin charmant... je me souviens d'un élève de Drolling qui y son-

(1) Ce tableau, qui fait partie de la collection Leblanc-Barbedienne, figura à l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris (1900).

nait du cor entre deux études... J'y peignais des animaux, et les modèles ne manquaient pas... j'y passais toutes mes journées de beau temps ; quand il faisait mauvais, je travaillais aux abattoirs du Roule — à quelques mètres de Monceau, sur l'emplacement de la seconde moitié de l'avenue de Messine ; leur porte s'ouvrait à peu près à la place où se dresse aujourd'hui la statue de Shakespeare.

« Il fallait vraiment adorer son art pour vivre au milieu de pareilles horreurs et dans un tel milieu ; je m'installais dans les bouveries, à côté des tueries, le sol était rouge de sang, l'on en respirait l'odeur fade. Tout ce monde forcément grossier des abatteurs, des dépeceurs, des buandiers n'avait pas vu sans surprise cette fillette de dix-huit ans dessiner ainsi au milieu d'eux, et bientôt on me fit la vie dure... J'en ai entendu de drôles, je vous assure. Enfin la Providence m'accorda un protecteur, un brave et digne homme, bon comme le pain, doux comme un mouton, fort comme deux Hercules. On connaissait aux abattoirs la vigueur du père Émile (c'était son nom). Il déclara qu'il se chargeait de donner une leçon au premier qui se conduirait mal à mon égard, et je pus alors travailler tranquillement.

« Mon protecteur exerçait le métier bizarre d'échaudeur de têtes de veau ! Me voyant déjeuner d'un petit pain d'un sou, il m'emmenait souvent retrouver sa femme, brave et honnête comme lui, et m'offrait le plus réconfortant des repas dans un intérieur stupéfiant,



VUE

Du Cirque ou de la Naumachie,

Prise du Point K.

rempli des appareils fantastiques qui servaient à son étrange profession. La maisonnette, précédée d'un potager plein de choux, s'ouvrait à peu près sur l'emplacement du bel hôtel de notre ami Detaille, à deux pas de la place Malesherbes... »

*
* *

En écoutant ces amusants souvenirs, nous songions à l'extraordinaire transformation de ce vieux quartier.

Monceau fut planté en 1778 par Philippe d'Orléans, duc de Chartres — qui, sous la Révolution, devint le citoyen Égalité, vota la mort de Louis XVI... et fut guillotiné ; c'était le père du roi Louis-Philippe.

Dès 1785, Monceau (on l'appelait alors les Folies de Chartres) était un séjour enchanteur. Carmontelle, le spirituel artiste, y avait dessiné un délicieux jardin anglais, une des merveilles de Paris : rivière sillonnant de vertes prairies, kiosque chinois, cascade, temple de marbre blanc, tombeaux cachés dans un petit bois, lac dormant au milieu duquel se dressait « un obélisque de granit chargé d'hiéroglyphes », tente tartare, jeu de bague chinois, pyramide, pompe à feu, cabaret, maison rustique — rien n'y manquait, pas même les fausses ruines, si fort à la mode au XVIIIe siècle. A Monceau c'était la Naumachie dont les élégantes colonnes provenaient du tombeau des Valois, à l'abbaye de Saint-Denis, un grand bâtiment circulaire commandé par Catherine

de Médicis; quand on le détruisit, inachevé, sous la Régence, les colonnades en furent achetées par le duc d'Orléans, qui s'occupait alors d'orner ses jardins... et c'est l'histoire de la jolie Naumachie, relevée sous le second Empire, où les gentils bébés offrent aujourd'hui du pain aux canards mandarins.

En 1789, Monceau était célèbre et le duc s'en montrait justement fier; les meilleurs artistes y avaient collaboré; on y admirait un chef-d'œuvre de Houdon, « une figure en marbre blanc de femme prenant un bain, derrière elle une négresse en plomb peint en noir, répandant avec une aiguière d'or, de l'eau sur le corps de sa maîtresse » ; une statue de Bacchus, présidait aux vendanges dans une *pergola* italienne. Ce beau jardin était universellement renommé ; les poètes chantaient ses ombrages :

J'en atteste, ô Monceau, tes jardins toujours verts,

écrivait l'abbé Delille — que cette mauvaise langue de Chamfort traitait irrévérencieusement de « moulin à vers ». — Comme on avait alors la manie des « farces de jardin », les promeneurs se voyaient subitement arrosés par d'invisibles jets d'eau jaillissant à la figure des hommes ou sous les jupons des dames; à la place où passe aujourd'hui le pont de pierre, il y avait un pont de bois mobile qui, lorsqu'on le traversait, fléchissait, puis, remontait après avoir doucement plongé dans l'eau



VUE
Du Temple de Marbre blanc,
Prise du point O.

jusqu'à la ceinture les visiteurs affolés; une jeune fille mourut victime de cette stupide plaisanterie.

La maison d'habitation s'ouvrait rue de Monceau — à peu près sur l'emplacement de la belle grille dorée, forgée par Moreau; elle recélait des merveilles, des salons étincelants de cristaux, des cabinets chinois, des pavillons bleus, jaunes et blancs, une grotte légendaire où l'on soupait à l'abri des regards indiscrets, éclairée par des bougies fichées dans des coraux factices; pas de serviteurs, les plats montaient des cuisines par des trappes et un orchestre invisible égrenait ses plus enivrantes mélodies sur « le toit de la grotte... » ce qui est bien peu plausible.

C'est à Monceau, assure Mme Elliott dans ses amusants *Souvenirs*, que Lafayette et Bailly, déjeunant le 14 juillet 1789 chez le duc d'Orléans, entendirent le canon tonner et qu'on leur annonça la prise de la Bastille, « sur quoi ces messieurs partirent en toute hâte (1) ».

Le petit château, les dépendances et le parc couvraient une immense étendue de terrain, un quadrilatère compris entre le boulevard de Courcelles, le boulevard Malesherbes, la rue de Valois (aujourd'hui rue de Mon-

(1) « Le 14 juillet au matin... j'allai par mon jardin chez le duc d'Orléans à Monceau pour tacher de le voir avant qu'il se rendît aux États. Dès qu'il m'aperçut, il sortit et me pria de déjeuner avec lui, le marquis de Lafayette et M. Bailly, deux de ses amis... Pendant le déjeuner nous entendîmes le canon et on nous annonça la prise de la Bastille, sur quoi ces messieurs partirent en toute hâte. »
Mme Elliott. *Mémoires sur la Révolution,* p. 26.

ceau) et la rue de Courcelles jusqu'à l'hôpital Beaujon; toutes les avenues dédiées aux peintres Van Dyck, Velazquez, Murillo, le musée Cernuschi et la rue de Vigny sont bâtis sur l'ancien parc Monceau — qu'un fossé séparait seulement du boulevard de Courcelles, c'est-à-dire des champs! Après l'exécution du duc d'Orléans, la Convention affecta les « Folies de Chartres » à des œuvres patriotiques.

Napoléon Ier en fit don à Cambacérès; mais, trois ans plus tard, l'archichancelier, effrayé de la dépense qu'entraînait Monceau, pria l'Empereur de le débarrasser de cet onéreux présent. En 1814 Louis XVIII restitua aux d'Orléans leur propriété familiale, où s'installa en 1848 la haute direction des ateliers nationaux. C'est le second Empire qui ouvrit au public le parc Monceau bien diminué : la superficie, qui couvrait, en 1789, environ 19 hectares, en occupe à peine 9 aujourd'hui. — Un peuple de statues égaye de nouveau les pelouses tondues : Gounod sourit à Ambroise Thomas, Pailleron plastronne, notre cher et regretté ami Guy de Maupassant y dresse sa belle tête énergique; quelques déesses et des effigies de travailleurs populaires complètent cet ensemble disparate.

Ce séjour « des Jeux et des Ris » est devenu familial et bourgeois. De jolies mamans, d'opulentes nourrices en bonnets enrubannés promènent d'adorables bébés dans les « bocages » où le duc de Chartres, le duc de Biron, Lafayette, Sillery, accompagnaient Mme Elliott ou Mme de Buffon.

Aujourd'hui des hôtels superbes, d'artistiques villas font au parc une ceinture d'élégance; les champs qui le bordaient autrefois, après avoir été la Petite Pologne, un réceptacle de misère, un repaire de chiffonniers, sont devenus de somptueuses avenues, d'imposants boulevards! Moins d'un siècle a suffi pour qu'un des quartiers de Paris les plus misérables devînt un des plus luxueux. Un siècle! pas même, puisque le général Lagrange racontait au maître Victorien Sardou avoir chassé la perdrix dans *cette campagne* au temps de sa jeunesse... Des champs, des masures, puis un centre d'aristocratie et de luxe, telles sont les étapes rapides et pittoresques d'un quartier de Paris.



VUE DE PASSY

Prise dans l'Isle des Cignes vis-à-vis les bons Hommes

Isle de France N° 57

UN ANCIEN LOGIS DE Mme DE LAMBALLE

La rue Berton. — Le Passage des Eaux.

PENDANT que l'auto file le long de la Seine, vers le quai de Passy où nous devons aller visiter les restes de la maison de campagne de la princesse de Lamballe, nous songeons à cette boutade d'un docteur philosophe : « La santé est un état précaire, transitoire, et qui ne présage rien de bon » ; malgré son allure paradoxale, elle est presque vraie et tout à fait de circonstance aujourd'hui, car l'ancien logis de l'amie de Marie-Antoinette est devenue maison de santé pour maladies mentales. Or, combien sont-ils parmi les malades traités en cette vieille demeure historique, qui furent frappés en pleine joie de vivre ?... Rien ne faisait présager le coup de tonnerre qui les allait foudroyer et puis, soudain, la nuit, la démence ! — « Pour beaucoup d'entre eux, nous avait expliqué la veille l'un de nos plus éminents neurolo-

gistes, ce n'est qu'une brève suspension de l'intelligence, quelque chose comme un court-circuit en un courant électrique... D'aucuns sont parfaitement heureux, se croient le bon Dieu, Rothschild ou Fallières... Mais d'autres souffrent cruellement : les mélancoliques, les persécutés, les furieux... Pauvres gens qu'il faut plaindre, améliorer et guérir ! »

Cette causerie nous revenait en tête, tandis que devant nous défilaient les nouveaux quartiers construits depuis quinze ans à peine sur les terrains de Chaillot, l'ancienne banlieue de Paris que peignait Raguenet vers 1750 en une suite amusante de tableaux accrochés dans les salles du musée Carnavalet : le chemin de halage et les berges herbeuses sont devenus des quais ; des maisons à six étages remplacent les guinguettes et les vide-bouteilles de jadis ; mais on retrouve encore, par-ci par-là, des bouquets d'arbres, des terrasses, des jardins déjà vus sur les toiles du XVIIIe siècle, encadrant alors les petites maisons de campagne où, depuis Louis XIV, les Parisiens, seigneurs ou bourgeois, aimaient tant à venir villégiaturer pendant les mois d'été.

Rue Berton, quai de Passy : entre deux parcs, une ruelle montante, aux murs gris piqués de joubarbe et de coquelicots ; à mi-côte s'ouvre une grille de fer forgé, et nous nous engageons sous d'admirables arbres verts formant dôme, une « allée ombreuse » comme les dessinaient Fragonard et Hubert Robert ; nous descendons devant un élégant hôtel Louis XV, et le parloir franchi —



VUE DE CHAILLOT PRISE AU-DESSUS DU CHAMP-DE-MARS
Dessiné d'après nature par Le Veau.

un luxueux parloir décoré de remarquables tableaux de M. Jacques Blanche, l'excellent peintre, fils du célèbre aliéniste auquel a succédé le très aimable docteur Meuriot — nous voici sur un balcon dominant l'un des plus inattendus paysages parisiens : un immense jardin que ses pelouses étagées prolongent jusqu'à la Seine, des arbres centenaires, un pigeonnier, une orangerie, des charmilles, un reste de labyrinthe, des bancs de pierre duvetés de mousse... Au loin, des femmes se promenant à petits pas, au bras d'une servante, cueillent des roses et des jasmins, cherchent des trèfles à quatre feuilles, d'autres lisent, brodent, regardent les nuages filer, rapides, derrière la tour Eiffel ; des coqs chantent, des moissonneurs fauchent... Quel calme profond ! et pourtant nous sommes dans une maison de santé pour maladies nerveuses !...

Cet hôtel et ce parc admirable ont tout un passé d'élégance, de grandeur et de faste. La duchesse de Lauzun, la marquise de Seissac, la comtesse d'Egmont-Pignatelli et le duc d'Albert de Luynes en furent les propriétaires successifs. En 1780, le duc de Luynes vendit la propriété à Mme de Lamballe qui chérissait cet aimable séjour. Après que la malheureuse princesse eut été férocement égorgée, en septembre 92, au coin d'une borne de la rue des Balais, près la prison de la Force où elle était incarcérée, sa maison de Passy, saisie et vendue comme bien d'émigré, fut, par accord entre la République et le roi de Sardaigne, remise le 11 février

1797 à Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, neveu et héritier de Mme de Lamballe, lequel céda le domaine au citoyen Baguenault. Depuis 1845, la propriété fut constamment affectée au traitement des aliénés des deux sexes[1].

(1) Le côté gauche de cette ancienne rue de Seine (aujourd'hui rue Berton) était occupé par la propriété de Marie-Thérèse-Louise de Savoie, princesse de Lamballe.

Cette belle propriété avait d'abord appartenu à Geneviève-Marie de Durfort de Lorges, fille du maréchal de Lorges, belle-sœur du duc de Saint-Simon, et veuve, depuis 1723, du célèbre duc de Lauzun.

Après elle, le domaine fut acquis, le 9 septembre 1734, par la marquise de Saissac, fille de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes.

Vint ensuite la nièce par alliance de la précédente propriétaire, la comtesse d'Egmont-Pignatelli, belle-sœur du maréchal de Richelieu; de son premier mariage, elle avait eu, en 1748, Louis-Joseph-Charles-Amable d'Albert qui, devenu duc de Luynes et de Chevreuse et pair de France, entre en possession de la propriété en 1775 et la vendit, cinq ans après, à la princesse de Lamballe, veuve du fils du duc de Penthièvre, avec laquelle il pouvait communiquer aisément, puisqu'il habitait le château seigneurial de Passy, dont le parc avait une issue sur la rue Raynouard, à peu de distance de la rue Berton.

Après la mort de la princesse de Lamballe, la maison d'abord saisie et vendue comme bien d'émigrés, fut, après l'accord survenu en mai 1796, entre la République française et le roi de Sardaigne, remise le 12 janvier 1797 à Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, neveu et héritier de la princesse de Lamballe. Ne pouvant pas habiter ce domaine, il le céda au citoyen Baguenault, dans la famille duquel il resta jusque vers 1845.

Depuis cette époque, la propriété de la princesse de Lamballe a été constamment habitée par une maison de santé pour aliénés.

Le Dr Esprit Blanche y transféra, en 1846, la maison de santé qu'il possédait à Montmartre et partagea la direction avec son fils, le célèbre Dr Antoine-Émile Blanche, lequel conserva la direction jusqu'en 1872, époque à laquelle il céda la maison au Dr Meuriot, décédé en mai 1901. Le Dr Meuriot fils succéda à son père.



LE PAVILLON DE Mme DE LAMBALLE
(Actuellement Maison de santé de M. le Dr Meuriot.)
Photographie de M. H. Stresser.

***

Le parc a conservé le charme pénétrant des très vieux jardins, et nous y évoquons tous ceux qui, depuis plus de deux cents ans, y ont vécu, aimé, rêvé, souffert ! Dans ces paysages à la Watteau, nous revoyons les Cydalise et les Aramynthe

Frêles parmi les nœuds énormes de rubans (1),

les mignonnes marquises en vertugadins retroussant des traînes de satin sur leurs mules à hauts talons ; nous croyons entendre le brouhaha charmé, causé par l'arrivée de la reine Marie-Antoinette venant demander à goûter à « sa chère Lamballe »... Ensuite nous contemplons, tristement émus, le monde mystérieux qui s'y promène aujourd'hui !

Cette jeune femme, qui d'un geste joli fait de gros bouquets de feuilles, est une convalescente qui dans quelques jours va quitter la maison ; quant à la vieille dame qui nous sourit béatement, tassée en un fauteuil d'osier, elle ne vit plus que d'une existence purement végétative ; avec sa figure ronde, que fend une bouche entr'ouverte, c'est moralement et physiquement :

Un pauvre grelot vide où manque ce qui sonne !

Une autre pensionnaire confectionne en un tour de

(1) P. Verlaine. *L'Allée* (*Fêtes Galantes*), page 66.

main d'exquises poupées de papiers de soie ; quelques bouts de fils noirs pour les cheveux et les yeux, quelques bouts de fils rouges pour les lèvres et les dessous du nez, trois épingles, un peu de carton, dix centimètres de moire



L'ANCIENNE BARRIÈRE DE CHAILLOT

.... del.

blanche... et voilà un imprévu bibelot parisien, ou bien le ruban s'arrondit en cocarde sanglante, une tresse de laine noire devient une perruque crépelée, l'œil s'ouvre hagard dans la face de papier blanc à la Sada Yacco et « voici la tête de saint Jean qu'embrasse Salomé », précise au crayon l'ingénieuse artiste.

Ces promeneuses sont des convalescentes ou des neurasthéniques, mais derrière la porte voisine, en la cour que nous traversons rapidement, la scène change : une douzaine de malades anonymes sont là, qui ne causent jamais entre eux; la plupart semblent rêver, d'autres fument ou marchent à grands pas, automatiquement; l'un compte et recompte les pavés, l'autre, avec de rauques abois, hurle des mots sans suite. Brusquement l'un d'eux fonce droit sur nous, la main tendue d'un geste large, nous souhaite en riant la bienvenue; le plus poliment du monde, mais en insistant, un second nous commente son extraordinaire ascendance, inscrite sur les phalanges de ses doigts maigres, nous offre deux millions, salue et se retire en hâte; respectueux, nous passons discrètement; à un détour d'allée, nous croisons une extraordinaire et falote silhouette... C'est « le père Goriot » tel que nous le dépeignit Balzac; voilà bien « cette face lunaire et naïvement niaise, au larmier pendant, gonflé, retourné [1] », ce crâne en pain de sucre... rien n'y manque, pas même la redingote à gros plis, où flotte un ventre flasque, et l'inénarrable casquette de drap rappelant le mortier de Louis XI et les toques des marchands de bœufs...

Nous compulsions de vieux dossiers, des baux, des actes de vente, quand soudain passe sous nos yeux une liasse de dessins stupéfiants, œuvre d'un aliéné...

(1) Balzac, *le Père Goriot.*

Quelle infinie tristesse doit étreindre l'âme de celui qui traça ces bêtes apocalyptiques, ces fantômes longs et minces à têtes de grenouilles, aux gestes convulsés, aux mains douloureuses, retournées et crispées. Ce malheureux a crayonné ses grimaçantes hallucinations, des vagues roulant des cadavres enlacés à des pieuvres, des rondes de fantômes plus tournoyantes que des Loïe Fuller, des spectres décharnés aux yeux de batraciens... Et les fonds de ces dessins terrifiants, qui de loin semblent des hachures, sont faits de mots pressés les uns contre les autres, sans suite, sans orthographe, où reviennent ces expressions : le sépulcre, la mort, la nuit !...



Abandonnant ce triste séjour, nous traversons le parc où le soleil pique des rayons d'or dans l'ombre verte, nous ouvrons une petite porte, nous voici rue Berton. Elle longe et domine la propriété de Mme de Lamballe, et c'est une stupeur de rencontrer à Paris cette venelle campagnarde qu'éclairent encore, à la nuit tombante, d'antédiluviens quinquets à l'huile. Zigzagante et étroite, elle est bordée de murs salpêtrés, mouchetés d'inscriptions, de serments, de rendez-vous, de menaces; une vieille bicoque en ruine, un atelier de peintre, quelques masures à jardinier, une porte ancienne au ton bleu délavé, une admirable broussaille de fer fichée en un



LA RUE BERTON
Photographie de M. Henri Stresser.

angle du mur où poussent les giroflées sauvages, en font une des sentes les plus pittoresques de Paris.

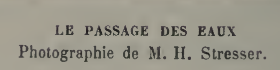
Près d'une maison en construction, montons un esca-



PAVILLON HABITÉ PAR BALZAC EN 1843
rue Berton, 24, à Passy.

lier envahi par la linaire cymbalaire, dont les délicates fleurs roses semblent de minuscules gueules de loup, et nous tombons en pleine « mer de plantes »; les cimes des arbres voisins s'épanouissent à nos pieds, la grande

ciguë, les bardanes, l'angélique, l'acanthe sortent de l'herbe épaisse, luisante et grasse; les troncs des figuiers et des sureaux en pleine floraison émergent des lianes; la bryone, aux feuilles lancéolées, y accroche ses vrilles tenaces, et dans ce lieu sauvage, c'est une surprise d'apercevoir en se retournant la tour Eiffel profilant sa silhouette ajourée sur les masses grises et mauves de Grenelle !



LE PASSAGE DES EAUX
Photographie de M. H. Stresser.

Avant de rentrer dans Paris, faisons une dernière

halte : quelques pas plus loin, au numéro 26 du quai de Passy. Près de la rue Alboni et de la station du Métro, s'ouvre un long escalier reliant le quai à la rue Raynouard, cela se nomme le passage des Eaux; c'est tout à fait curieux; mi-pavé, mi-dallé, il rappelle ces illustrations comiques semées par Gustave Doré dans les *Contes drolatiques* de Balzac — ce grand Balzac qui habita la rue Berton! — où l'on voit de gentes dames, de gras chanoines et des capitans bardés de fer dégringoler de fantastiques sentiers de chèvres.

Il est facile de se représenter cette pente roide, large de deux mètres, ombragée de cimes d'arbres, descendue et regrimpée par de bons bourgeois parisiens après une jolie partie de pêche à la ligne sur les berges de la Seine; ils ont « taquiné le goujon » et regagnent Paris par ces escaliers disjoints, chantant, suivant l'époque, *Compère Guillery*, *Femme sensible, le Dieu des Bonnes Gens* ou *l'Amant d'Amanda!*

Le mur de droite, nouvellement rebâti, contraste étrangement avec le mur de gauche, moisi, pansu, marbré de taches d'humidité, fleuri de mousses et de graminées... On y retrouve même l'appareil qui jusqu'au siècle dernier supportait la lanterne à quinquets : voici la potence de fer, le croisillon qui la fixait, le tuyau par où passait la corde... C'est une lanterne semblable que — dans *les Misérables* — démolissait Jean Valjean pour échapper aux poursuites du policier Javert et péné-

trer par effraction dans le couvent du Petit-Picpus (1) !

Tous ces souvenirs prouvent qu'il n'est pas nécessaire de faire grande dépense d'imagination pour retrouver dans le Paris moderne — à cent mètres du Métro qui trépide et gronde — les traces encore vivantes de l'amusant Paris d'autrefois.

(1) Victor Hugo. *Les Misérables*. Ch. « Qui serait impossible avec l'éclairage au gaz. » (P. 253.)

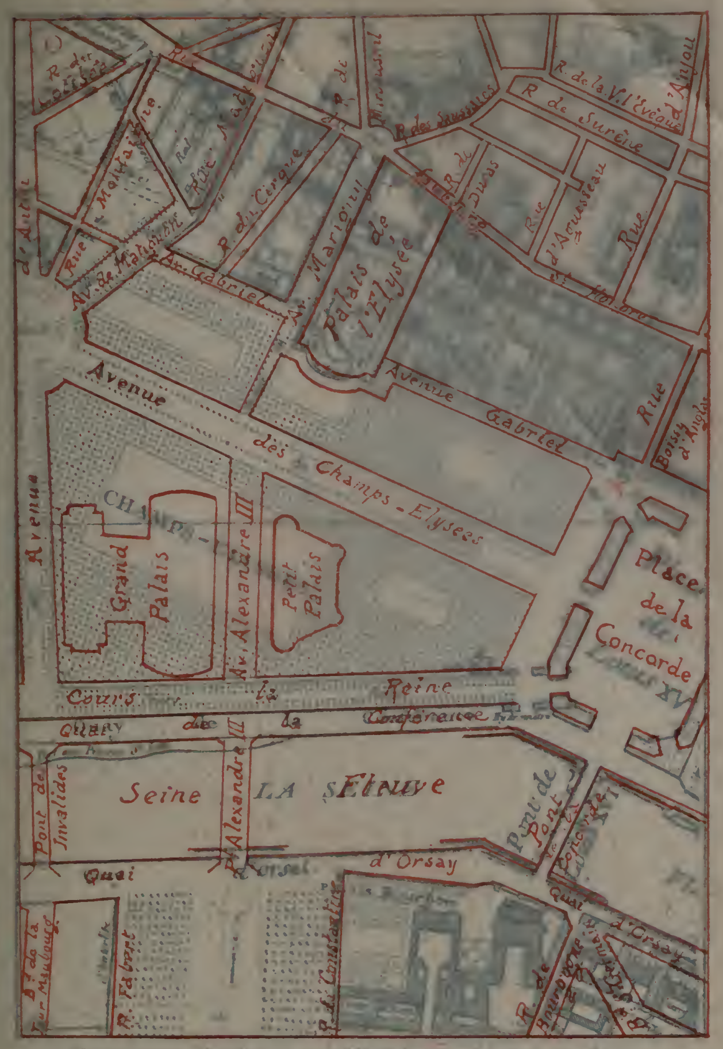


Extrait de l'Atlas de la Ville de Paris, par N. Maire, édition de 1813.





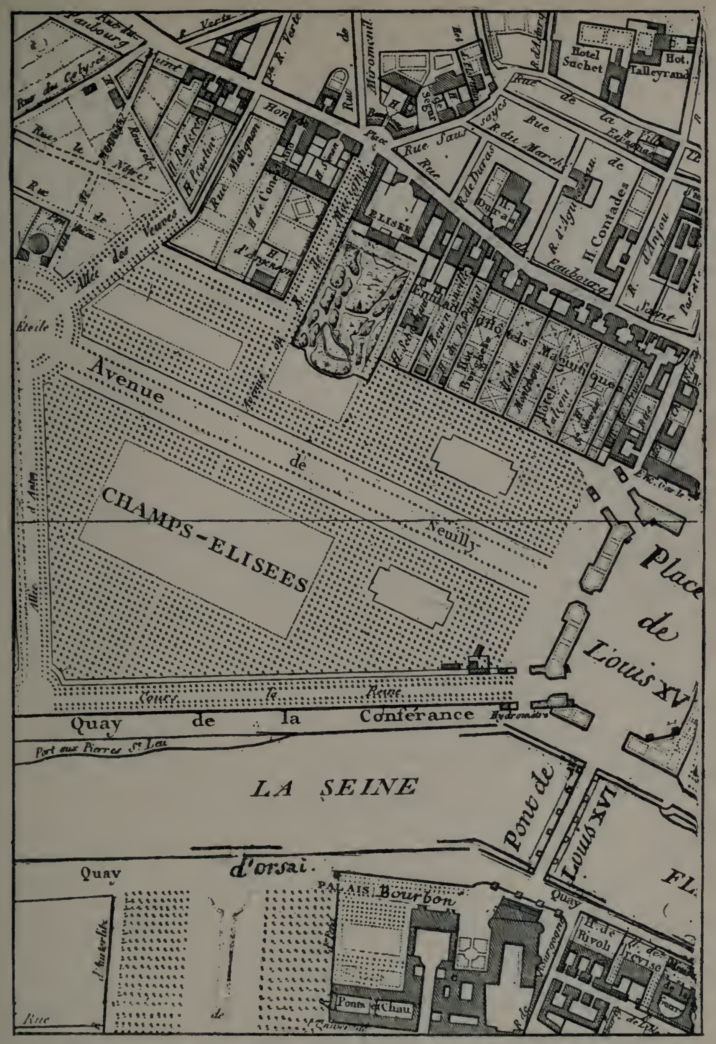
Extrait de l'Atlas de la Ville de Paris, par N. Maire, édition de 1813.



Extrait de l'Atlas de la Ville de Paris, par N. Maire, edition de 1813.



Extrait du plan de la Ville de Paris, par N. Maire, Édition de [illegible]



Extrait de l'Atlas de la Ville de Paris, par N. Maire, édition de 1813.

L'AVENUE MONTAIGNE

L'allée des Veuves. — La Maison pompéïenne. Le bal Mabille.

SOMPTUEUSE, bordée d'hôtels princiers ou de luxueux immeubles, sillonnée d'équipages, trépidante d'autos, l'avenue Montaigne est un exemple typique de l'extraordinaire transformation subie depuis plus de cinquante ans par cette partie de Paris comprise entre la Seine, l'arc de l'Étoile, les Champs-Élysées et la place de la Concorde.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle les plans (1) nous montrent cette belle avenue plantée d'une double rangée d'ormes, filant droit au travers de cultures maraîchères, de plants de choux, de champs d'avoine... Pas une mai-

(1) *Plan Lacaille* (1714), un simple tracé doublement bordé d'arbres et de cultures maraîchères, près du marais des Gourdes. — *Plan de la Grive* (1720), allée des Soupirs. — *Plan de Verniquet* (1731), allée des Veuves. — *Plan de Maire* (1813), on aperçoit la Chaumière au coin de la rue des Blanchisseuses... quelques maisons sont indiquées... et, près du rond-point, une « buvette champêtre », qui sera le bal Mabille.

son, pas une grange, rien que quelques entreprises de blanchisserie et des guinguettes où venaient vider bouteille les joueurs de boules, les blanchisseuses, les chasseurs d'alouettes et les disciples de Rousseau herborisant dans ces solitudes. A l'amorce de l'avenue, sur l'emplacement de l'actuelle place de l'Alma, deux bâtisses : la Savonnerie, Manufacture royale des tapis de la Couronne qui, en 1825 seulement, fut réunie à la Manufacture des Gobelins, et la Pompe à feu, construite vers 1781 par les frères Perier avec l'appui matériel et moral de Beaumarchais destinée à élever l'eau de la Seine pour la distribuer dans Paris; c'était tout.

En 1720, l'avenue Montaigne s'appela l'allée des Soupirs, puis l'allée des Veuves en 1731, « parce que, anciennement, assure Prud'homme, les veuves qui n'eussent osé paraître en grand deuil aux promenades publiques allaient pleurer leurs maris dans cette allée sombre et solitaire ».

Mélancolique pendant le jour, l'allée des Veuves devenait dangereuse à la nuit tombante; les voleurs, les gens de mauvaises mœurs, les vagabonds se réunissaient dans les caves creusées le long des fossés et les bouges du voisinage. Donc l'allée des Veuves était à bon droit suspecte et délaissée, quand le caprice d'une jolie femme y attira la foule en 1794.

Près de la Seine, à l'angle de la rue des Gourdes — c'est aujourd'hui l'emplacement approximatif du numéro 1 de l'avenue Montaigne — un bosquet de lilas et de peu-

pliers encadrait une maisonnette d'aspect rustique, une de ces fausses ruines mises à la mode à Trianon par Marie-Antoinette et qu'Hubert Robert excellait à dessiner ; des briques disjointes étaient peintes sur les murs, les fleurs grimpaient jusqu'au toit de chaume piqué d'iris et de giroflées ; on appelait « la Chaumière » ce décor d'opéra-comique. La compagne de Tallien, la belle Thérésia Cabarrus, celle que la « jeunesse dorée » et les « collets noirs » acclamaient sous l'invocation de Notre-Dame de Thermidor, y habitait.

Dès le lendemain de la Terreur, alors que Tallien, vainqueur de Robespierre, était le roi de Paris, il s'y tint des réunions charmantes ; les incorrigibles fêtards qui, depuis tant d'années de jacobinisme, étaient sevrés de bals et de raouts y accoururent avec enthousiasme. Les pieds finement chaussés d'escarpins vernis à l'œuf, muscadins et merveilleuses traversèrent la place de la Révolution où tant des leurs avaient été guillotinés, s'engagèrent dans les sentes du Cours-la-Reine, franchirent les déserts des Champs-Élysées et gagnèrent la Chaumière.

Pendant des mois ce fut la mode de venir danser chez la citoyenne Tallien, cette « Pompadour venue après tant de Lycurgues, qui rappelait d'exil et les Jeux et les Ris (1) ». Les plus braves, les plus fous, les plus moroses venaient y deviser « sous des dais de verdure enlacés d'emblèmes patriotiques » ; Barras, Chénier, Fréron, Carle Vernet,

(1) L. et J. de Goncourt. *La Société française pendant le Directoire*, page 295.

Duplessis-Bertaux, Siéyès faisaient cercle autour de Mmes de Beauharnais, Visconti, de Cambys, de Château-Renault vêtues en nymphes grecques ; le général Bonaparte y disait la bonne aventure au général Hoche ; Viotti jouait une symphonie et l'on applaudissait aux « jetés-



HABITATION DE TALLIEN

Regnier, *del.* Champin, *lith.*

battus » de l'élégant Trénitz comme aux romances sentimentales de Garat, ce coryphée des Incroyables, soupirant le rondeau des *Visitandines* ou *Plaisir d'amour*, le jarret tendu et la bouche en amande.

Souriante, blanche et rose, roulée dans un nuage de

mousseline, Mme Tallien présidait à la fête, entourée des plus élégants muscadins « en habit avec deux grands pans à queue de morue, très petit gilet, pantalon très ample, bottes à la Souvaroff; sous le bras, une petite canne en forme de massue; un lorgnon grand comme une soucoupe; les cheveux frisés en serpenteaux cachant les yeux et la moitié du visage »... C'était charmant. Mais le vent tourne, l'Idole abandonne la Chaumière... On vend la maisonnette qui se transforme en un vide-bouteille à l'enseigne de « l'Acacia », et Tallien, délaissé, suspect, pauvre et seul, achève de mourir en 1820, chez un maraîcher voisin dont les fenêtres donnaient sur cette « Chaumière » qui lui rappelait son triomphe éphémère et ses amours envolées.

L'allée des Veuves, plus que jamais mélancolique, fut absolument délaissée pendant la première moitié du XIXe siècle. En 1838, ayant à situer loin de tout secours, en un quartier perdu, une maison facile à dévaliser, Eugène Suë, dans *les Mystères de Paris*, la place en l'allée des Veuves « toujours déserte (1) ».

Le second Empire transforma le quartier, l'assainit, l'embellit, le peupla, et sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui, au numéro 18, l'hôtel J. Porgès, le prince Napoléon fit édifier, en 1858, sa « Maison Pompéienne ».

Décorée avec un goût parfait, d'après les meilleurs

(1) Eug. Sue. *Les mystères de Paris,* page 103.

modèles antiques, sa façade polychrome, sévère et savante, jetait en l'avenue Montaigne — (c'est le nom moderne de l'allée des veuves) — une note d'art imprévue. La grille franchie, deux gros chiens en mosaïque montaient la garde sous le vestibule et l'on entrait en pleine antiquité. Un amusant tableau de Boulanger nous donne l'image fidèle de ce que fut l'atrium, le 14 février 1860, jour d'inauguration du palais pompéien, alors qu'en présence de l'Empereur et de l'Impératrice le prince Napoléon, au « théâtre de Pompéi, rouvert après un relâche de dix-huit cents ans pour cause de réparations », fit interpréter par Mmes Madeleine Brohan et Favart, MM. Samson, Got et Geffroy, *la Femme de Diomède* et *le Joueur de flûte*, d'Émile Augier.

On joua « entre quatre colonnes ioniques, cannelées jusqu'à la moitié du fût et enveloppées, de là jusqu'à la base, d'un ton rouge, comme d'une étoffe de pourpre... Au bout du bassin (car il y avait un bassin pavé de mosaïques de marbre varié), s'élevait une sorte d'autel à guirlandes peintes et dorées soutenant une magnifique statue de Napoléon Ier en marbre blanc, à l'air d'un César divinisé ». Si nous feuilletons la curieuse collection de photographies retraçant cette délicate reconstitution pompéienne dont un factionnaire de la garde impériale gardait le seuil, en plastron blanc, bonnet à poil en tête; nous y relevons d'amusants anachronismes : un bain turc, les bustes de Napoléon III et de S. M. l'Impératrice — les serments des Horace — copie par Ingres d'après

David — des cheminées néo-grecques, et dans la bibliothèque, sous les lustres d'argent hérissés de bougies, un squelette mélancolique se dresse en un angle de vitrine... Cela n'empêchait pas la maison pompéienne d'être l'exquise réalisation d'un beau rêve antique, témoignant de



LA MAISON POMPÉIENNE DU PRINCE NAPOLÉON

Phot. de Richebourg. *phot*. de la Couronne.

la science de l'architecte Normand et du goût éclairé du prince Napoléon.

C'est en 1891 que disparut cette amusante évocation, bibelot antique égaré dans le Paris moderne.

*
* *

Dès 1813, les plans de Paris indiquent une oasis dans les steppes de l'allée des Veuves : cela s'appelle « la ruelle de la Buvette champêtre ». Cette buvette grandira d'année en année. En 1840, ce sera un petit bastringue campagnard où les commis, les domestiques et les femmes de chambre du quartier des Champs-Élysées viendront danser au son des crincrins, à la lueur de quelques quinquets fumeux, plaqués contre les arbres du jardin, devant six tables boiteuses, où l'on sable le picolo et la bière de mars en mangeant des échaudés. Le patron de la guinguette s'appelait le père Mabille ; professeur de danse l'hiver, le bonhomme faisait pirouetter pendant l'été les caméristes de l'allée des Veuves.

Ses visées étaient modestes; ses fils, plus ambitieux, résolurent de transformer l'établissement. Ils allumèrent des cordons de gaz, remplacèrent par un joyeux orchestre les pistons époumonés et les violons au verjus, firent payer deux francs de droit d'entrée et supprimèrent le donneur de jetons, chargé jusqu'alors d'organiser les vis-à-vis et de percevoir le prix de chaque danse... « Allons, messieurs et dames, passez à la caisse, et en place pour la contre-danse! »

Les lorettes magnifiées par Gavarni, les dames de Breda-street, qui « gagnaient à être connues » apprirent le chemin de l'allée des Veuves; les dandys, les lions,

les étudiants les y suivirent, et le bal Mabille fut vite à la mode.



ENTRÉE DU JARDIN MABILLE

Martial, *del*

Jusqu'en 1875, il occupait, à l'entrée de l'avenue Montaigne, à quelques mètres du rond-point des Champs-

Élysées, l'emplacement de deux vastes immeubles portant les numéros 51 et 53. On y fit une fête énorme, et si parfois les locataires de ces belles maisons sont réveillés, la nuit, par d'insolites craquements, d'étranges rumeurs, ce sont — il n'en faut pas douter — les âmes frétillantes des danseuses et des danseurs de feu Mabille qui viennent pincer un cancan rétrospectif sur le théâtre de leurs anciens exploits.

Le second Empire vit les grands soirs de Mabille : le samedi, au sortir du Cirque, les élégants — et ils le furent suprêmement — ayant au bras quelque jolie pécheresse, ne manquaient jamais de venir promener les gardénias de leurs boutonnières sous les palmiers en zinc encadrant l'orchestre (dirigé par M. Pilodo).

On acclamait Chicard et l'on portait Brididi en triomphe ; Chicard, le grand Chicard, que tous les dessinateurs de l'époque ont crayonné, et Brididi « au coup de pied vainqueur », ce Brididi qui avait un cachet tout personnel, si nous en croyons cette amusante silhouette : « Ses jambes étaient toutes petites, sa taille longue; son gilet blanc aurait pu lui servir de tablier; il fit aller son bras comme une aile de moulin, mit son chapeau de côté, mit son pied à la hauteur du nez de sa danseuse, puis la salua jusqu'à terre en faisant le gros dos » (1).

Les femmes étaient célèbres, Nadaud chantait leur

(1) *Mémoires de Céleste Mogador*, par la comtesse Lionel de Chabrillan, page 289.

gloire (1), et Théodore de Banville, célébrant la Muse de Paris :

Fille du grand Daumier et du sublime Cham,
Toi qui portes du reps et du madapolam...

s'écriait plus loin en cette ode funambulesque et apothéotique :

Hourra les Aglaé, les Ida, les Charmantes!

On acclamait encore Rigolette « au voluptueux saut de carpe » (2), Frisette qui possédait quatre robes, en moire blanche, bleue, jaune et verte », et surtout Rigolboche, la danseuse de cancan si admirablement croquée par M. Ludovic Halévy qui l'a connue. « Elle était abso-

(1) Pomarée, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés,
Apparaissez chastes divinités.
Le samedi, dans le Jardin Mabille,
Vous vous livrez à vos joyeux ébats,
C'est là qu'on goûte une gaîté tranquille,
Et des plaisirs qui ne se vendent pas.
Le cerbère crépu,
M'a déjà reconnu,
Et l'orchestre... bravo!
Est dirigé par monsieur Pilodo.
. . . .
Dans un quadrille, à part,
Je vois le grand Chicard,
Avec grâce, étalant,
Un pantalon qui dimanche était blanc...
(Gustave Nadaud. *Les Reines de Mabille.*)

(2) A. Delvau. *Les Cythères parisiennes*, page 74.

lument le débardeur de Gavarni : petite blouse de soie flottante, chapeau gris, bossué et défoncé... sa danse était la chose du monde la plus audacieuse et la plus fantaisiste : « Quand je danse, disait-elle, je me sens inspirée, mes bras ont le vertige, mes jambes deviennent folles... » Femme très intelligente d'ailleurs, et qui professait une grande admiration... pour Louis Veuillot, le grand écrivain catholique ! (1) » Sa rivale, la reine Pomaré — qui devait ce surnom à ses cheveux crépus — portait d'ordinaire le costume masculin, et tout Mabille frémissait quand elle entonnait d'une formidable voix de contralto sa chanson favorite : « *Un général de l'armée d'Italie...* », d'un réalisme à faire rougir un singe (2).

Enfin le maître Bonnat parle encore avec admiration d'Alice la Provençale, « une brune piquante »

(1) « ...Les pièces des Délassements atteignaient presque toujours leur centième représentation, mais le début de Rigolboche fut le grand événement de la direction Sari. Rigolboche était une artiste, une véritable artiste, une grande danseuse. On n'a jamais su comment et pourquoi elle s'appela Rigolboche ; son nom était Marguerite Badel. Elle débuta, en 1858, dans une très amusante pièce intitulée : *Folichons et Folichonnettes*, de M. Arthur et Paul Delavigne, et qui ne ressemblait aucunement au *Don Juan d'Autriche* de leur oncle Casimir Delavigne. Rigolboche eut un succès fou... — Ludovic Halévy. » — Georges Cain. *Anciens Théâtres de Paris*. Fasquelle, éditeur, pages 26 et 27.

(2) Un livre parut portant ce titre : *Voyage autour de Pomaré, Reine de Mabille, Princesse du Ranelagh, Grande-Duchesse de la Chaumière, par la grâce de la Polka, du Cancan, et autres cachuchas.*

A. Provost, *del. et lith.*

LE BAL MABILLE (CHAMPS-ÉLYSÉES)

qui ne manquait jamais, en plaçant sa jambe au « port d'armes », de lancer, avec un sourire, son escarpin verni à la tête de son vis-à-vis !...

Que de fins Parisiens sont venus fumer leurs cigarettes à Mabille !...

« C'était le bon temps », si bien chanté par notre ami Henri Lavedan, penseront les élégants — un peu moins fringants aujourd'hui — qui promenèrent leur brillante jeunesse sous les ombrages truqués du bal Mabille... Et si cette causerie rétrospective pouvait avoir l'heureuse fortune de leur rappeler, avec un doux souvenir, les beaux soirs d'antan, ce serait la plus jolie morale à tirer de l'histoire de l'avenue Montaigne.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Rien de plus instructif ni de plus amusant que de feuilleter d'anciens Plans de Paris ; les plus vieux nous montrent un Paris bastionné qui semble un pâté dans sa croûte ; puis la ville s'étend, crève ses premières enceintes et, d'année en année, Paris s'agrandit. La Cité d'abord, puis la rive gauche, la Bastille, le Louvre, la place Royale, sont les étapes successives où les palais, les églises, les hôtels, viennent se tasser les uns contre les autres ; la Sorbonne, la place Maubert, les Innocents, les rues Saint-Denis et Saint-Martin se peuplent à leur tour ; Paris augmente de plus en plus, et la seconde moitié du XVIIIe siècle voit les boulevards s'élever sur les ruines des remparts comblés et nivelés.

Pour le reste, jusqu'en 1800, les Plans parisiens rappellent ces belles cartes éclairant les fonds de portraits des Rembrandt, des Van der Helst, des Frantz Hals, fleuries d'armoiries, égayées de bateaux à panses larges sil-

lonnant des mers cernées de bleu, et montrant par places, des continents vierges où se lit cette indication mystérieuse : « *Terra incognita.* »

Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle les Champs-Élysées furent *terra incognita*. Sous Louis XVI, ce n'étaient en-



CHAUMIÈRE PRÈS LES CHAMPS-ÉLYSÉES, VERS 1815

Marchand, *del. et sculp.*

core que cultures herbagères, terrains vagues, pâturages, dépôts d'ordures. La foule se portait au Cours-la-Reine, le long de la Seine, pour y contempler les retours de courses, y jouer aux quilles, à la paume et aux barres... Les Champs-Élysées, délaissés, comptaient, en bordure, quelques guinguettes achalandées par les ouvriers travail-

lant place Louis-XV ; ce fut la Révolution qui se chargea d'y amener du monde; on y guillotina, et la foule accourut pour assister à cet aimable spectacle (1).

Cette belle avenue avait vu passer la berline royale lors du sinistre retour de Varennes : (2)

« Une multitude immense, immobile et silencieuse couvrait les toits, la terre et les arbres... nul cri, nul mouvement tumultueux; sur le siège de la voiture étaient trois particuliers, liés ou enchaînés, qui avaient été arrêtés servant de courriers à la famille royale dans leur évasion. Dans la voiture se trouvaient le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Mme Royale, Mme Elisabeth, deux des commissaires de l'Assemblée nationale, MM. Pétion et Barnave, et Mme de Tourzel... A quelque distance, venait un cabriolet où étaient deux femmes de chambre de Mme Royale et de Mme Elisabeth. Marchait ensuite un chariot ouvert de tous côtés et couvert de branches de laurier. Tout le monde voulait voir un garde national qui était sur le devant de ce chariot, devenu char de triomphe : ce garde national était celui qui, avec tant

(1) La Convention mit au concours une statue de J.-J. Rousseau qui devait être placée au centre du rond-point des Champs-Élysées; cette statue ne fut jamais exécutée, mais un monument de gazon rappela pendant un certain temps la mémoire de Marat et de Le Peletier.

(2) Une lettre de Bailly à Pastoret avait insisté, le 24 juin 1791, sur la « nécessité de faire prendre au cortège royal « le chemin menant en droiture au Pont Tournant, qui serait fermé aussitôt que le Roi serait entré ». *Collect.* G. Cain.

de courage et d'habileté, a arrêté à Varennes le voyage de la famille Royale (1).

* * *

Paris commençait à connaître les Champs-Élysées, la foule s'y portait, délaissant le Cours-la-Reine, mais la promenade ne dépassait guère la rue de Chaillot; plus loin c'étaient des terrains détrempés, des talus pelés, des pâtures galeuses que sillonnait encore en 1764 un grand égout découvert, venant du faubourg Montmartre, passant par la chaussée d'Antin, traversant les terrains

(1) *Journal de Paris.* — La fâcheuse impression que m'avait fait éprouver la fuite du Roi, je la ressentis aussi bien au sujet de son arrestation et de sa rentrée à Paris, l'une des choses les plus tristes que je me rappelle. Ma compagnie fut commandée pour coopérer à border la haie, et j'eus tout le spectacle de cette grande infortune. C'est un tableau qui n'a cessé de m'être présent; je vois encore dans le fond de la première des deux voitures, Louis XVI, à gauche, la tête découverte, ayant Barnave à côté de lui; Marie-Antoinette, à droite, avait sur ses genoux le Dauphin et semblait le montrer à la foule, à travers laquelle ils se dirigeaient vers un château qui ne pouvait plus être qu'une prison, et qui fut en réalité pour eux l'antichambre du Temple et de la Conciergerie.

Ils semblaient marcher au supplice, dont chaque instant d'ailleurs les rapprochait. Et à quel supplice déjà échappaient-ils en présence de trois à quatre cent mille hommes, tous ayant le chapeau sur la tête, tous gardant un lugubre silence, conformément à cet ordre affiché et répété sur tout le passage du Roi, ordre sans signature comme sans appel, et portant que « quiconque applaudira le Roi, sera battu ; quiconque l'insultera, sera pendu ». *Mémoires de Thiébault,* tome I, page 282.

Müller, *del*

LE RESTAURANT LE DOYEN, SOUS LE DIRECTOIRE

formant aujourd'hui la rue Marbeuf et venant déverser ses eaux puantes dans la Seine, au bas de Chaillot, près des bâtiments de la Savonnerie (aujourd'hui place de l'Alma), non loin d'une petite sente qui portait le nom bizarre de « ruelle aux fouetteurs ». Trois petits cafés désaltéraient les promeneurs; l'un d'eux s'appelait le café des Ambassadeurs, J.-J. Rousseau en avait « donné le plan » et le citoyen Doyen en était le concessionnaire.

En 1824, alors que l'État transporta à la Ville de Paris la jouissance des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, le café des Ambassadeurs payait un loyer de 426 fr. 28, et la totalité des sommes perçues par l'administration des domaines pour les vingt-cinq « cafés, laiteries, baraques, restaurants, jeux de quilles et de balles », installés sous les grands arbres, se montait seulement à la somme minime de 6.669 fr. 62. Ces chiffres se sont fortement modifiés depuis (1).

Pendant les chaleurs de messidor et de thermidor an II, Robespierre, escorté de son chien Brount, accompagnait le soir la famille Duplay sous les ormeaux des Champs-Élysées; il donnait le bras à Éléonore et s'arrêtait, doucement ému, pour entendre jouer de la vielle par les petits Savoyards chers aux âmes sensibles. Chacun cherchait la fraîcheur et l'oubli dans ces vastes espaces

(1) Consulter sur cette transformation des Champs-Élysées un très curieux et très amusant rapport fait au Conseil municipal de Paris par M. Quentin-Bauchard en 1895. Rapport relatif aux travaux nécessités par l'Exposition de 1900.

ombragés. On avait toutefois commencé par s'y cogner dur, chez un traiteur où s'étaient égorgés, en juillet 1792, les Marseillais et les soldats licenciés ; plus tard, Barras a raconté la curieuse rencontre chez Le Doyen, le 7 thermidor, à neuf heures du soir, des thermidoriens et des robespierristes, au moment même où s'engageait le duel terrible où tant de têtes étaient en jeu !

Barras, Fréron, Tallien, Rovère avaient dîné en plein air, pendant que les deux Robespierre, David, Saint-Just, Lebas et quelques autres montagnards soupaient, en compagnie de Méhul, à côté, sous les auvents qu'étayaient des poteaux mal équarris. On cachait sa peur, dissimulant l'angoisse du lendemain ; on parlait beaucoup de la fête civique dédiée à Bara et à Viala, dont la pompe devait se dérouler le 10 thermidor... et le 10 thermidor, à la même heure, la plupart des têtes de ces tragiques soupeurs étaient tombées dans le panier de Sanson, quelques pas plus loin, sur la place de la Révolution !

Ce jour-là Paris fut en fête; c'était la fin de l'atroce Terreur. Le lendemain, on se rua joyeusement vers la « chaumière » de Mme Tallien, passée déesse sous l'appellation de « Notre-Dame de Thermidor ». — Sa maisonnette fleurie de roses s'élevait rue des Gourdes, à l'angle de l'allée des Veuves, près de la Seine, à peu près à l'endroit où le contrôleur des tramways de la place de l'Alma distribue ses tickets aux voyageurs. — Les plus élégantes muscadines, les plus fringants collets-noirs traversèrent les Champs-Élysées, suivant, pour

couper au court, les étroits sentiers tracés dans l'herbe rare par les raccourcis des blanchisseuses et des cultivateurs. Mme Tallien envolée, les Champs-Élysées redevinrent déserts; quelques guinguettes y faisaient résonner leurs crincrins, mais la clientèle nombreuse des rôdeurs, des filous et des gens de mauvaise vie préférait aller boire en des caves creusées dans les talus, vrais repaires de brigands; c'est là d'ailleurs qu'en 1792 furent enfouis quelques-uns des diamants de la Couronne volés au Garde-Meuble.

Le Directoire fait élargir l'avenue centrale, ferme quelques bouges, comble quelques souterrains, et Sergent-Marceau hisse en 1794, sur leurs socles, les deux superbes groupes de chevaux — provenant du château de Marly — que nous admirons aujourd'hui. De profondes tranchées aplanissent le sol entre la rue de Chaillot et la place de l'Étoile. Les cafés s'embellissent, les divertissements se multiplient, Daguerre et le colonel Langlois y installent leurs panoramas; quelques belles demeures s'élèvent, et bien que l'avenue ne comptât que six maisons en 1800, les Parisiens commencent à venir se promener aux Champs-Élysées. Napoléon Ier y passe des revues et y fait acclamer Marie-Louise; puis, en 1814, en 1815, l'invasion y campe. Les Russes, les Anglais s'y établissent; les terrains en sont défoncés, l'herbe en est brûlée par les feux de bivouac et les chevaux à long poil des Cosaques broutent les gazons, les plantes et jusqu'à l'écorce des arbres sous les yeux ahuris des Pari-

siens qu'une bien curieuse gravure de Carle Vernet nous montre contemplant, stupéfaits, ces sauvages qui, assure-t-on, ne connaissent rien de plus succulent que de « manger de la chandelle » !

En 1817, Louis XVIII répare cette admirable promenade et l'on commence, dès 1823, à y édifier de somptueux hôtels ; mais, en maints endroits, le quartier restait sordide. Dans *les Mystères de Paris*, Eugène Suë nous a tracé un saisissant croquis, sorte d'eau-forte à la Méryon, d'un cabaret tapis près de l'allée des Veuves — aujourd'hui avenue Montaigne : « Un escalier creusé dans la terre humide et grasse conduisait au fond d'un large fossé; à l'un de ses pans coupés à pic s'adossait une masure basse, sordide, lézardée. Son toit recouvert de tuiles moussues s'élevait à peine au niveau du sol... Le vent faisait tristement gémir sur ses gonds une méchante plaque de tôle, l'enseigne se balançait à un poteau dressé au-dessus de cet antre, véritable terrier humain ».

Plus tard, après 1830, le quartier se transfigure : les grands seigneurs, les financiers, les artistes y élisent domicile : Victor Hugo demeure près de l'actuelle place Jean-Goujon et Balzac se terre rue Fortunée — aujourd'hui rue Balzac — pour dépister ses créanciers; il s'y dissimule sous un faux nom, et son ami Gozlan, qui a découvert son pseudonyme et sa retraite, lui libelle une lettre : « Madame veuve Dupont (née Balzac)... »

C'est aux Champs-Élysées que, le jour de la fête du Roi,

V. Adam, *del.* FÊTE DU ROI AUX CHAMPS-ÉLYSÉES Lith. de Lemercier.

les ivrognes des deux sexes se disputaient les seaux de vin puisés aux baraques de bois, fontaines rouges dressées de loin en loin et surveillées par la police. Déjà les promeneurs s'y pressent; les voitures publiques, les célérifères, les citadines, les pataches, les coucous, aboutissaient pour la plupart place de la Concorde : aussi les gravures du temps de Louis-Philippe nous représentent-elles cette noble promenade sillonnée de belles dames en châle Ternaux et de beaux messieurs en pantalon de nankin, promenant orgueilleusement des bébés déguisés en lanciers polonais. Les voitures aux chèvres commencent à circuler, les grisettes et les calicots enfourchent des chevaux de bois ou glissent le long des montagnes russes; les plus malins gagnent des lapins au jeu de siam et les filous s'y donnent rendez-vous (1).

Le 15 décembre 1840, l'avenue des Champs-Élysées vit, par un froid terrible, défiler le cortège funèbre du retour des cendres de Napoléon Ier, ramenées de Sainte-Hélène par le prince de Joinville, et Paris put contempler une dernière fois, portés par les rares survivants des grandes guerres, les vieux uniformes des légions de César,

Ces habits bleus par la victoire usés!

entourant le char triomphal, traînant aux Invalides les restes du dieu de la guerre...

(1) L'on cite même ce mot du père Cornu, un ancien chauffeur, un vétéran du crime, qui, rencontré vers 1840 près du Panorama de la bataille de Navarin — peinte par le colonel Langlois — répondait

Et l'aigle de la Grande Armée,
Dans le ciel qu'emporte son essor,
D'un fond d'une gloire enflammée,
Lève sur eux ses ailes d'or (1) (2).

Le second Empire, définitivement, classa les Champs-

paternellement à plusieurs jeunes bandits, admirateurs de ses hauts faits, s'enquérant du métier qu'il exerçait actuellement... « Mais, toujours la grande soulasse, mes enfants, toujours la grande soulasse! ». — C'est-à-dire, en argot, l'assassinat suivi de mort.

(1) Th. Gautier. *Émaux et Camées* (Vieux de la vieille).

(2) V. Hugo. *Choses vues* (1840). Funérailles de Napoléon (15 décembre). Notes prises sur place. — J'ai entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à onze heures. Les rues sont désertes, les boutiques fermées; à peine voit-on passer une vieille femme çà et là. On sent que Paris tout entier s'est versé d'un seul côté de la ville comme un liquide dans un vase qui penche. — Il fait très froid; un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés. — En passant près de Notre-Dame je remarque que le bourdon ne tinte pas... Je montre mon billet pour la première estrade à gauche et je franchis la haie.

Ces estrades sont d'immenses échafaudages qui couvrent, du quai à la grille du dôme, tous les gazons de l'esplanade. Il y en a trois de chaque côté.

Au moment où j'arrive, le mur des estrades de droite me cache encore la place. J'entends un bruit formidable et lugubre. On dirait d'innombrables marteaux frappant en cadence sur des planches. Ce sont les cent mille spectateurs entassés sur les échafauds, qui glacés par la bise, piétinent pour se réchauffer en attendant que le cortège passe. Je monte sur l'estrade. Le spectacle n'est pas moins étrange. Les femmes, presque toutes bottées de gros chaussons et voilées, disparaissent sous des amas de fourrures et de manteaux; les hommes promènent des cache-nez extravagants.

La décoration de la place, bien et mal. Le mesquin habillant le grandiose. Des deux côtés de l'avenue deux rangées de figures héroïques, colossales, pâles, font un assez bel effet. Elles paraissent de

Élysées. Les jardins des ambassades y continuent les jardins de l'Élysée, et ceux des La Trémoïlle et des

marbre blanc. Mais ce marbre est du plâtre. Au fond, vis-à-vis le dôme, la statue de l'empereur, en bronze. Ce bronze est aussi du plâtre. Dans chaque entre-deux des statues, un pilier en toile peinte et dorée d'assez mauvais goût surmonté d'un pot-à-feu, — plein de neige pour le moment.

Il est midi.

Le canon de l'hôtel tire de quart d'heure en quart d'heure. La foule piétine et bat la semelle. Des gendarmes déguisés en bourgeois, mais trahis par leurs éperons et leurs cols d'uniforme, se promènent çà et là. En face de moi, un rayon éclaire vivement une assez mauvaise statue de Jeanne d'Arc, qui tient une palme à la main dont elle semble se faire un écran comme si le soleil lui faisait mal aux yeux.

A quelques pas de la statue, un feu où des gardes nationaux se chauffent les pieds, est allumé dans un tas de sable.

Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs.

Le char de l'empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, reparaît en même temps. L'effet est prodigieux.

On voit au loin, dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Élysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition. On dirait que ce char traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée.

Au moment de tourner dans l'avenue de l'Esplanade, il reste quelques instants arrêté par quelque hasard du chemin devant une statue qui fait l'angle de l'avenue et du quai. J'ai vérifié depuis que cette statue était celle du maréchal Ney.

Rothschild. Le duc de Morny, le baron Roger, le comte Le Hon y élèvent de fastueux hôtels; la reine d'Espagne

Au moment où le char-catafalque a paru, il était une heure et demie.

Le cortège se remet en marche. Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme.

Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent le cordon du poêle impérial. Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule : — C'est le cheval de Napoléon! — La plupart le croyaient fortement. Pour peu que le cheval eût servi deux ans à l'empereur, il aurait trente ans, ce qui est un bel âge de cheval.

. . . .

Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau.

. . . .

Des valets de pied à la livrée impériale conduisent cette cavalcade formidable.

En revanche, les dignes et vénérables généraux qui portent les cordons du poêle ont la mine la moins fantastique qui soit. En tête deux maréchaux, le duc de Reggio, petit et borgne, à droite; à gauche, le comte Molitor; en arrière, à droite, un amiral, le baron Duperré, gros et jovial marin; à gauche un lieutenant-général, le comte Bertrand, cassé, vieilli, épuisé; noble et illustre figure. Tous les quatre sont revêtus du cordon rouge.

. . . .

Les spectateurs des estrades n'ont cessé de battre la semelle qu'au moment où le char-catafalque a passé devant eux. Alors seulement les pieds font silence. On sent qu'une grande pensée traverse cette foule.



LES CHAMPS-ÉLYSÉES ET LE PALAIS DE L'EXPOSITION VERS 1865

puis Mme la duchesse d'Uzès y précèdent M. Dufayel et les maisons à gros loyer, au goût américain, énormes et luxueuses bâtisses témoignant de plus de richesse que de goût... Le Cirque d'été disparaît, où triomphèrent le clown Auriol, le gymnaste Léotard et le mulet « Rigolo » ; l'admirable avenue Alexandre-III, bordée par le Grand et le Petit-Palais occupe l'emplacement que couvrait jadis l'immense bâtiment de l' « Exposition de l'Industrie » ; le Jardin de Paris s'est déplacé et les « Concerts Besselièvre » ont cessé depuis longtemps; le restaurant Le Doyen — combien transformé — demeure seul témoin des avatars multiples des Champs-Élysées.

Toutes nos gloires les ont traversés, comme aussi tous nos deuils; nos mères nous y ont conduits enfants et, nous revoyons aujourd'hui d'autres enfants, pâmés de joie, applaudir, comme nous autrefois, aux prouesses de Guignol rossant le commissaire.

Au carré Marigny, de modernes collégiens se pressent à la Bourse des timbres-poste, comme nous nous y rendions nous-mêmes en tuniques de lycéen; la voiture aux chèvres continue à promener lentement son immuable charretée de bébés roses aux cheveux bouclés... et il nous souvient d'en avoir été le cocher!...

C'est le charme de Paris que d'y retrouver ces décors qui ont égayé notre enfance; des fantômes aimés à jamais disparus s'y évoquent, des visions adorées

reparaissent qui, jadis, y guidaient notre faiblesse et

> . . . . l'on reste
> Des heures à causer tout seul avec l'absent (1),

bercé par l'incessant grondement de la vie parisienne défilant aux grandes allures, dans cette merveilleuse avenue des Champs-Élysées, qu'encadrent les *Chevaux de Marly*, ces marbres splendides, se cabrant au coucher du soleil, hennissant dans un nuage d'or...

(1) Paul Verlaine.

UNE COLLECTION
DE VUES PARISIENNES

Nous allons nous efforcer de répondre aujourd'hui à ceux de nos lecteurs qui, souvent, nous ont posé ces questions : « Comment former soi-même une collection de vues de Paris, sans tomber dans les éternelles redites encombrant les vitrines de tous les papetiers? — A quelles heures et dans quelles conditions est-il préférable de travailler? »

La réponse paraît facile ; elle est en réalité fort compliquée. Depuis la multiplicité des cartes postales illustrées, nombre d'industriels ont su éditer de véritables merveilles; donc tout a été fait... ou à peu près, et cependant tout reste à faire puisque chaque vision se modifie totalement sous l'influence de l'éclairage, de la saison, voire même de l'heure.

Une photographie de l'admirable paysage qu'offrent le Pont-Neuf, la pointe verdoyante de la Cité et le quar-

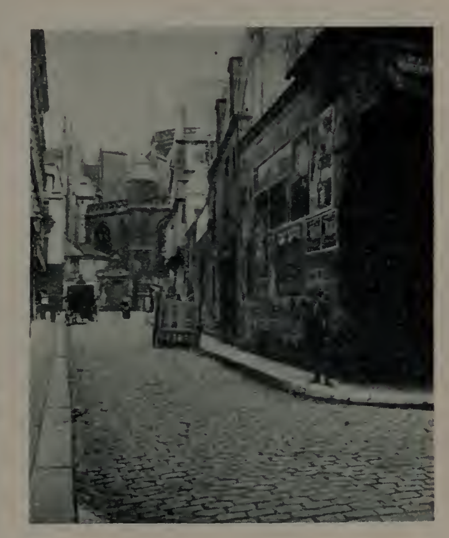
tier Latin, dominé par la masse du Panthéon, prise en cette saison, l'après-midi, du quai du Louvre, un peu plus loin que le bureau des tramways, sera parfaite : cette belle vision, coupée par les rameaux feuillus des ormes et des platanes du quai, rappellera, par son amusante présentation, certaines estampes d'Hokousaï dans les « Cent Vues du Fousiyama »... Mais la même vue, prise du même endroit par un temps de neige, l'hiver, alors que les arbres dépouillés tordront aux premiers plans leurs branches noires, ne sera ni moins belle ni moins originale... au contraire. — Ainsi du reste.



L'ANGLE DE L'ÉGLISE SAINT-MERRY
Suz. Beaumé, phot.

L'essentiel est donc de trouver le point de vue pittoresque, le premier plan coloré qui mettra en valeur les plans successifs fuyant à l'horizon, le document artistique imprévu qui fera sortir notre épreuve de la banalité courante. Les femmes, avec leur goût inné, ont des trou-

vailles d'ingéniosité et d'audace pour récolter de pittoresques clichés; les plus habiles savent même utiliser les « mauvais jours » gris ou blafards, très précieux à juste titre pour reproduire certains sites, mélancoliques, misérables ou dramatiques, qui gagnent à rester imprécis et un peu mystérieux — tels les bords de la Bièvre, la rue Croulebarbe, la ruelle des Gobelins, quelques vieilles rues du Marais, de l'île Saint-Louis et de la Cité, les quais du canal Saint-Martin... dont les silhouettes pittoresques sont fort impressionnantes, mais que déshonorent des tares de tout genre.



LA RUE TAILLE-PAIN

H. Stresser, phot.

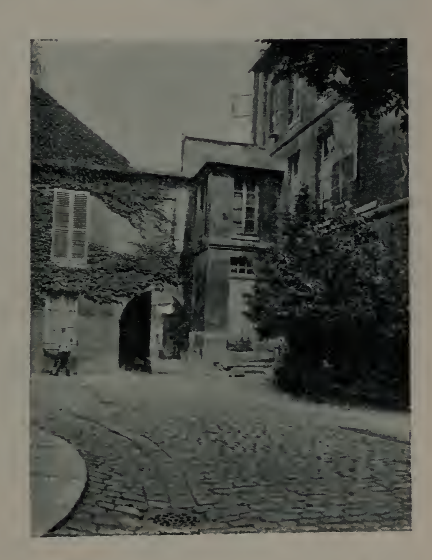
Les amateurs de mondanités n'ont qu'à ouvrir les yeux et à déclancher leurs « objectifs », nous préférons pour notre part recueillir pieusement les coins de Paris qui tôt ou tard disparaîtront, victimes des « embellisse-

ments » modernes, et, dans cet ordre d'idées, un exemple, peut expliquer toute notre pensée.

S'il s'agissait de composer une petite collection sur le Jardin des Plantes — ce délicieux et trop délaissé Jardin des Plantes, qui a conservé ce charme suranné des très vieilles choses à leur déclin — il conviendrait, croyons-nous, de feuilleter d'abord les deux beaux volumes publiés par Curmer, qu'illustrèrent si joliment Ch. Jacque, Daubigny, Gavarni; il serait ensuite amusant de retrouver ce qui reste en 1908 du Jardin de 1842... puis dans une série d' « instantanés » il serait bon de travail-vailler d'après les fosses aux ours, les chèvres, les singes et ceux qui les regardent, l'éléphant tendant sa trompe insatiable aux petits pains d'une foule idolâtre, l'hippopotame ronflant au soleil, le lion bâillant d'ennui derrière les barreaux de sa cage trop étroite. Il conviendrait ensuite de photographier — à la pose — quelques allées ombreuses telles qu'il s'en trouve du côté du Labyrinthe, avec d'exquises échappées sur le Jardin. entrevu à travers des branches de cèdres, et surtout le délicieux rectangle de verdure appelé « la Fosse », situé entre la porte d'entrée sur la place Valhubert et la grande allée des marronniers... Il y a là des iris, des rhubarbes, des nénufars, épanouis sous de grands saules pleureurs d'un charme infini.

Cette petite série devrait être complétée par quelques reproductions des rues avoisinantes, au charme provincial et vieillot : la rue Geoffroy-Saint-Hilaire (le matin)

— de l'angle de la rue Linné, en s'adossant contre le numéro 1, curieuses vues de l'entrée du Muséum et de l'hôpital de la Pitié dont les noirs bâtiments se détachent sur le mur tapissé de lierre de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire (numéro 36, la maison de Buffon, encastrée dans le Jardin des Plantes) — la rue Linné, la rue Guy-de-La-Brosse sont à enregistrer, et aussi, rue Cuvier, au numéro 47, la petite maison de Cuvier, ensevelie sous la verdure... que de choses encore!



LA MAISON DE CUVIER (JARDIN DES PLANTES)

H. Stresser, phot.

Nos lecteurs auraient ainsi une série de vues photographiques qui donneraient non seulement l'aspect, mais encore l'atmosphère, l'âme, si j'ose dire, de « cette véritable petite province, bornée par le Jardin des Plantes, l'hôpital de la Pitié, l'entrepôt des vins et les premières rampes de la montagne Sainte-Geneviève », si éloquemment

évoquée par M. Paul Bourget dans le premier chapitre du *Disciple* (1).



LA RUE CLOCHE-PERCE Suz. Beaumé, phot.

(1) C'est la même pensée qui nous inciterait à engager nos lecteurs — lors d'une promenade à travers la rue François-Miron, la rue Geoffroy-Lasnier, la rue des Barres, à se faire ouvrir au nº 2 de la rue François-Miron une vieille porte peinte en jaune (s'adresser à la blanchisseuse voisine). Là, après avoir franchi une voûte basse et sombre, ils pourront prendre la vue si pittoresque et si imprévue des anciens charniers de l'église Saint-Gervais, qui leur donnera un excellent cliché. — Un peu plus loin ce qui reste de la rue Cloche-Perce.

*
* *

Cet exemple, qu'il serait facile de multiplier, pourrait



LES HALLES VERS SEPT HEURES DU MATIN

H. Stresser, phot.

servir de type pour une série d'études parisiennes sur chacun des quartiers de Paris.

Les uns seraient à photographier l'après-midi — ceci dépend de la lumière — d'autres le matin; quelques-uns même au très petit matin; c'est ainsi qu'il conviendrait

de prendre entre six et sept heures les Halles, alors que toutes les rues — trottoirs et chaussées compris — entourant les grands bâtiments des Halles centrales sont converties en marchés regorgeant de fleurs, de fruits, de légumes... c'est sans conteste l'un des plus amusants et des plus pittoresques tableaux de Paris.

En principe, tous les bons appareils peuvent s'employer ; celui dont on a l'habitude est le meilleur. Pour nous, qui nous servons du vérascope Richard, nous y trouvons cet avantage que son exiguïté le laisse inaperçu ; on peut ainsi saisir des « instantanés » de foules et de gens « ne posant pas ». Il convient d'éviter l'emploi d'appareils voyants, exigeant des mises au point longues et minutieuses ; car alors le public s'amasse bientôt autour de l'opérateur, les pittoresques passants deviennent des curieux désœuvrés et l'on ne récolte plus que les images figées d'individus, tendant vers un même point des yeux écarquillés.

Impossible d'indiquer, même sommairement, tout ce qu'il faudrait photographier ; notons cependant quelques petits coins de Paris où il est amusant de promener son objectif. Sur la rive gauche, on pourrait, par exemple, partir d'un point initial tel que la place d'Italie, visiter la Bièvre et les Gobelins, passer par la Salpêtrière, traverser le Jardin des Plantes et, par les quais, gagner Saint-Séverin et les vieilles rues qui l'enserrent.

Détaillons ce programme :

Place d'Italie. — Très belle vue d'ensemble sur Paris

que domine le Panthéon (bonne à prendre à toute heure du jour; se placer contre la grille du square, dans l'axe de l'avenue des Gobelins).

La Bièvre. — La rue Croulebarbe, l'étonnante ruelle



UNE RUELLE DE LA BIÈVRE

L.-P. Aubey, phot.

des Gobelins (l'après-midi) — au 19, entrée du passage Moret — l'île des Singes, entre les deux bras de la Bièvre (s'adresser au concierge), plusieurs tanneries donnent sur la Bièvre, on y peut pénétrer (de préférence de neuf heures à onze heures et demie)— vues très curieuses :

au numéro 7, restes du pavillon sculpté de M. de Julienne (s'adresser 9, ruelle des Gobelins); du même endroit, vue des jardins fleuris de la Manufacture des Gobelins.

La Salpêtrière. — Vues admirables des grands bâtiments, des cours et des préaux (la chapelle, les jardins, la cour de Manon Lescaut). Demander l'autorisation au directeur.

Le Jardin des Plantes. — *Les Quais.* — Là tout est à admirer et, suivant l'heure, à reproduire, et non seulement les dessous des ponts encadrant les plus beaux décors de Paris, mais encore les quais ombreux couronnés de bouquins, et les berges avec leur grouillante population des débardeurs, pêcheurs à la ligne, tondeurs de chiens, tireurs de sable, cardeurs de matelas, négociants en vieux bouts de cigares, etc., etc.

Le quartier Saint-Séverin. — La rue Galande (au 65, hôtel de Châtillon, jolies frises sculptées; 31 et 29, maisons à pignons, à prendre le matin de l'angle de la rue Saint-Julien-le-Pauvre), la petite place derrière l'abside de Saint-Séverin, l'étonnante ruelle Sallembière, la rue Saint-Julien-le-Pauvre (14, porche de l'ancien hôtel de Laffemas; 11, église Saint-Julien-le-Pauvre), la rue Zacharie, la rue du Chat-qui-Pêche, la rue de la Parcheminerie, la rue du Petit-Pont, la rue de la Huchette, etc., etc.

***

Une seconde promenade comprendrait le Panthéon,

la rue Valette, la rue des Carmes, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, la rue Clovis (petit cloître de Saint-Étienne-du-Mont, mur de Philippe-Auguste).

La rue Lhomond (27, hôtel Sainte-Aure, un bijou du XVIII[e] siècle ; demander l'autorisation à M[me] la directrice du pensionnat), le Val-de-Grâce, la vieille rue Saint-Jacques (284 et 282, entrées de l'ancien Carmel, balcon de fer forgé, curieux escalier) ; au 289, la Schola Cantorum (qui fut l'ancien couvent des Bénédictins anglais).

Une troisième flânerie dans le vieux Paris nous amènerait en cet amusant quartier compris entre les quais, le boulevard Saint-Michel, le boulevard Saint-Germain et la rue de l'Ancienne-Comédie... Les amoureux du passé y trouveraient des joies rares : songez qu'il y aurait à fouiller la rue Saint-André-des-Arcs (27, exquise maison du XVIII[e] siècle, toute fleurie de sculptures et de balcons, à prendre le matin de la rue Gît-le-Cœur ; 52, superbe hôtel de La Bussière, cour charmante, départs d'escaliers, entrées de caves ; 47 et 49, ancien séjour d'Orléans, etc., etc.), la rue Séguier (16 et 18, portes et cours d'hôtel remarquables), la rue Suger (entre la place Saint-André-des-Arcs et la rue de l'Éperon) — vues d'ensemble à prendre dans les deux sens suivant l'éclairage, car cette très ancienne rue est particulièrement curieuse et va être, hélas ! modifiée (au numéro 13, porte sculptée, entrée de l'antique cimetière Saint-André-des-Arcs — visiter et reproduire les ruines de cet impressionnant petit cimetière parisien qui va disparaître très

prochainement, s'adresser au concierge du numéro 5 de la rue de l'Éperon), le passage du Commerce (4, dans l'atelier du serrurier, restes d'une des tours de Philippe-Auguste), cour de Rohan (le puits de Coictier, le pas de mule, etc.).



LA COUR DE ROHAN

H. Stresser.

Que de clichés à prendre, que de jolis coins parisiens à reproduire, amusants à regarder, passionnants à étudier ! et ce n'est qu'une infime partie de la rive gauche que nous avons superficiellement parcourue... Combien de choses restent encore !... La Cité, Passy, Chaillot, toute la rive droite, les boulevards, l'île Saint-Louis, le Marais, Montmartre... un monde ! — Il faudrait des volumes et des volumes pour énumérer tout ce qu'une ville comme Paris contient de merveilles ; aujourd'hui nous avons voulu simplement répondre à ceux de nos trop indulgents lecteurs qui nous ont fait le grand hon-

neur de nous interroger. Puissent-ils trouver, à parcourir les quelques points que nous signalons, la joie que nous avons prise à nous y promener à leur intention !



LE PUITS DE COICTIER (COUR DE ROHAN)

H. Stresser, phot.

Nous donnons ici, à titre de documentation pratique, quelques notes prises, au point de vue photographique, au hasard de nos promenades.

Église Saint-Médard. — *Ensemble* : S'installer à l'angle des rues Broca et Mouffetard, en face du n° 144 de la rue Mouffetard, sur la chaussée, à environ 5 mètres du bec de gaz (3 à 4 heures).

Détails : Le portail. Se placer sous la porte cochère du n° 138 de la rue Mouffetard (3 à 4 heures).

Ruelle des Gobelins. — Vue sur vieilles tanneries, à droite ; à gauche, le derrière des Gobelins, les vitraux de la chapelle. Se placer sur le terre-plein, entouré de barrières en fer ; se mettre à 3 ou 4 mètres en arrière de celle qui barre la rue (de 4 à 5 heures).

Vue de la Bièvre et des tanneries ; au fond les Gobelins. Se placer à l'extrémité de la ruelle, près du petit pont qui conduit à la rue des Gobelins, de manière à prendre en enfilade la ruelle ayant parallèlement à sa gauche la Bièvre, bordée de vieilles tanneries (de 4 à 5 heures).

Dans cette ruelle se trouve, à gauche en descendant, un passage qui conduit à des tanneries situées entre deux bras de la Bièvre. Ce sont de vieilles masures ; mais, par contraste, cette île est très verdoyante, et il y aura, je crois, de jolies choses à prendre. S'adresser au concierge. Ces photographies doivent être prises le matin.

Jardin des Plantes. — Vieux bâtiment de l'Administration. Prendre l'allée, près des serres, conduisant au labyrinthe ; s'arrêter au premier sapin à droite, se placer à sa gauche Très jolie vue à travers les arbres (1 h. à 2 h.).

L'orangerie. Se placer au bord de la pelouse, près de l'arbre de Judée, dont les branches pendantes forment le premier plan (1 h. à 2 h.).

Statue de Chevreul. En tournant le dos à l'amphithéâtre, se placer à 2 mètres environ du bord de la pelouse sur laquelle est érigée la statue (10 h. à 11 h.).

Entrée par la rue Cuvier. Vue prise à l'intérieur ; première pose : s'appuyer contre la petite porte de l'amphithéâtre (10 h. à 11 h.) ; deuxième pose : se placer exactement entre les deux marronniers (10 h. à 11 h.).

Nouvelles galeries de Zoologie. Prendre dans la grande allée des tilleuls de droite ; se placer à l'endroit où elle est traversée par l'allée conduisant aux serres chaudes et à l'orangerie (9 h. à 11 h.).

Les Arènes de Lutèce. — Première vue : ensemble. Au premier plan, les gradins. Se placer à l'extrémité gauche des arènes (3 h. à 5 h.).

L'entrée, le couloir. Se mettre contre la grille du square à droite, on a l'ensemble du couloir et l'arène au fond (de 9 h. à 11 h.).

Fragment des arènes. Se mettre à gauche du banc leur faisant face (9 h. à 11 h.).

Hôtel de Sens. — Se placer à l'entrée de la rue de l'Hôtel-de-Ville, sur le trottoir de droite, en regardant l'Hôtel, juste près d'une plaque émaillée bleu « défense d'afficher », apposée contre le mur (9 h. à 10 h.).



NOTRE-DAME VUE DE LA TOUR DAGOBERT

L.-P. Aubey, phot.

Notre-Dame. — La façade. Pour avoir l'ensemble, se placer au bord du trottoir en face la porte du n° 6 de la rue de la Cité (2 h. à 4 h.).

L'abside et le square de l'Archevêché. S'appuyer contre la Morgue, à hauteur de la deuxième fenêtre (9 h. à 11 h.).

Ensemble pris de l'angle du pont de l'Archevêché et du quai Montebello, sous le peuplier, dont les branches forment le premier plan ; puis la Seine, et enfin Notre-Dame dont l'imposante silhouette se détache dans le ciel (9 h. à 11 h.).

Quai aux Fleurs. — Vue sur la Seine, l'église Saint-Gervais vue prise sur le palier, au milieu de l'escalier descendant au fleuve, en face le nº 17 du quai aux Fleurs (2 h. à 4 h.).

L'Hôtel de Ville et l'Église Saint-Gervais. — Vue d'ensemble prise du quai aux Fleurs, jour de marché (le marché a lieu les mercredi et samedi). Se placer au milieu de la chaussée (2 h. à 4 h.).

Notre-Dame. — Vue prise de l'angle du quai Saint-Michel et de la place du Petit-Pont. Se mettre sur le bord du trottoir, devant la porte du marchand de vin (2 h. à 4 h.).

VUES SUR LA RIVE DROITE DE LA SEINE

Le Pont-Neuf. — Descendre l'escalier, à l'angle du Pont-Neuf, sur le quai Conti, suivre la berge jusqu'aux écluses de la Monnaie, s'appuyer contre le bâtiment de la marine. On a comme premier plan les écluses, puis le Pont-Neuf et l'île verdoyante, et comme fond les vieilles maisons du quai des Orfèvres (3 h. à 5 h.).

Vue prise du commencement des écluses que l'on a en enfilade. Même perspective que la précédente, plus les tours de Notre-Dame à l'horizon (3 h. à 5 h.).

Le Pont-Royal et le Louvre. — Dans la brume, le Grand et le Petit-Palais. Descendre l'escalier en face l'Institut, s'arrêter à la quinzième marche (3 h. à 5 h.).

La Seine (premier plan). — Les quais et l'église Saint-Gervais ; à droite, la pointe de l'île Saint-Louis, vue prise du parapet en face le nº 3 du quai au Fleurs (3 h. à 5 h.).

La Seine et l'Hôtel de Ville. — Se mettre juste à l'angle du pont Saint-Louis-quai aux Fleurs (3 h. à 5 h.).

Du même point en obliquant l'appareil un peu à droite, on a comme fond l'Hôtel de Ville et Saint-Gervais.

La coupole du Panthéon dans l'axe du Pont Sully. — Se placer à vingt pas en arrière de l'entrée du pont (boulevard Henri IV) (8 h à 9 h. du matin).



LE QUAI BOURBON

S. Beaumé, phot.

Vue de l'Hôtel de Ville et de la Tour Saint-Jacques. — Descendre l'escalier quai d'Orléans, à la pointe de l'île Saint-Louis, qui conduit au ponton des Bateaux Parisiens ; s'installer près du septième peuplier (10 h. à midi).

Saint-Nicolas du Chardonnet. — Se placer à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue des Bernardins, en arrière du trottoir, contre les tables du café (9 h. à 10 h.).

Vue sur le quai d'Anjou (île Saint-Louis), avec la Seine et le pont Marie ; se placer contre le parapet, à hauteur du sixième platane, à droite du pont Sully (boulevard Henri IV) (3 h. à 5 h.).

Vue sur la Seine ; le pont Sully, au fond, la coupole de l'Église Saint-Paul, vue prise sur l'Estacade, tout à fait à l'entrée (3 h. à 5 h.).

Vue sur la Seine : le pont Sully, (l'appareil placé un peu à droite) (3 h. à 5 h.).

Vue panoramique sur la Seine : le pont d'Austerlitz, celui du Métropolitain, dans le lointain, la gare d'Orléans et le port de Bercy. Vue prise du milieu de l'estacade (3 h. à 5 h.).

Vue sur la Seine : Premier plan, la berge, puis le pont de la Tournelle, comme perspective Notre-Dame et la Tour Eiffel (8 h. à 10 h. m.). A gauche du pont Sully, prendre le chemin qui descend à la Seine, s'arrêter à vingt pas du bout du parapet.

Entrée de la rue des Ursins . S'adosser au parapet du quai aux Fleurs (place n° 72) (les numéros, peints sur le parapet, indiquent les places des marchandes de fleurs) (8 h. à 10 h.).

La rue des Ursins. — Se placer en haut de l'escalier afin d'avoir les toits en même temps que la rue (de 9 h. à 10 h.).

Ancien bâtiment de l'École de Médecine, angle de la rue de l'Hôtel-Colbert et de la rue de la Bûcherie. Se placer contre le mur du n° 1 de la rue de l'Hôtel-Colbert, deux pas en arrière d'une petite fontaine (9 h. à 10 h.).

Rue Saint-Julien-le-Pauvre. — S'installer à hauteur de la fenêtre du n° 4, au milieu de la chaussée (10 h. à 11 h.).

Pavillon pour la police du Marché aux Chevaux (1760). Se placer en face le n° 4 de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, contre le garage d'automobiles (porte fermée) (8 h. à 9 h.).

Façade de l'Hôpital de la Pitié. — S'appuyer contre le mur du Jardin des Plantes, (angle de la rue Cuvier, près la porte d'entrée (de 8 h. à 9 h.).

Longer ensuite le mur du Jardin des Plantes, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, jusqu'à une vieille porte condamnée, se retourner et prendre les vieux bâtiments de l'hôpital de la Pitié (8 h. à 10 h.).

Place Maubert. — Statue d'Étienne-Dolet, dans l'axe de la rue du Haut-Pavé, au fond, la flèche de Notre-Dame. Se placer sur le trottoir

du boulevard Saint-Germain, à droite du bureau des Omnibus, près la porte d'entrée (11 h. à 1 h.).



NOTRE-DAME VUE DE LA TOUR DAGOBERT

L.-P. Aubey, phot.

Rue Chanoinesse. — Se placer à hauteur de la porte du nº 14, sur la chaussée à deux pas du trottoir (9 h. à 10 h.).

La Seine, le pont Notre-Dame, le pont au Change, et comme perspective, le tribunal de Commerce, le Palais de Justice et le quai de l'Horloge (9 h. à 10 h.).

Rue Brise-Miche. — Se placer dans le renfoncement, à hauteur du n° 19 ; s'appuyer contre le mur (9 h. à 10 h.).

S'adosser à la boutique du marchand de bric-à-brac de la rue Simon-le-Franc, de façon à se trouver absolument dans l'axe de la rue Brise-Miche (9 h. à 10 h.).

Vieille maison à l'angle de la rue Taille-Pain, dans le fond, le derrière de l'église Saint-Merri. S'installer à l'angle de la rue Brise-Miche (n° 16), et de la rue Saint-Merri (9 h. à 10 h.).

Vieille maison à l'angle de la rue Taille-Pain, prise du renfoncement et contre la porte du n° 12 (9 h. à 10 h.).

Rue Brise-Miche et rue Taille-Pain. — Vieilles maisons. Se placer sous la porte du n° 14 de la rue Brise-Miche (9 h. à 10 h.).

Rue Brantôme. — Se placer sur la chaussée (angle de la rue Beaubourg) (8 h. à 10 h.).

Rue Cloche-Perce. — Se placer à droite de la rue contre le magasin qui fait l'angle de la rue de Rivoli, à hauteur du milieu de la seconde vitrine (9 h. à 11 h.).

Ancienne demeure d'Anne d'Autriche. — 68, rue François-Miron.

Se mettre bien en face de la porte de l'autre côté de la chaussée contre le trottoir (10 à 11 h.).

Saint-Merri. — Vieilles maisons à l'angle de la rue de la Verrerie. S'installer contre la porte cochère du n° 9 de la rue Saint-Martin (2 h. à 4 h.).

Rue Simon-le-Franc. — Fontaine à l'angle de la rue Saint-Martin (appelée fontaine Maubuée). Se placer sur le trottoir en face (2 h. à 3 h.).

Du même point, prendre la curieuse maison du n° 116 de la rue Saint-Martin (dite maison des Goths) (2 h. à 4 h.).

Rue de Venise. — (Partie prise de la rue Saint-Martin). Se placer dans l'axe de la rue, sur le trottoir opposé (9 h. à 11 h.).

Hôtel du Compas d'Or. — Rue Montorgueil. La cour et le hangar.

Se placer à droite de la porte cochère et à quatre pas sous la voûte (2 h. à 4 h.).



L'HÔTEL DU COMPAS D'OR RUE MONTORGUEIL

H. Stresser, phot.

2e vue. S'appuyer contre le bureau de l'hôtel (vue sur les écuries) (2 h. à 4 h.).

3e vue. Se placer sous le hangar, à peu près au centre (vue de la cour et des dépendances de l'hôtel (9 h. à 11 h.).

FIN

TABLE DES GRAVURES

Pages

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES PLANS

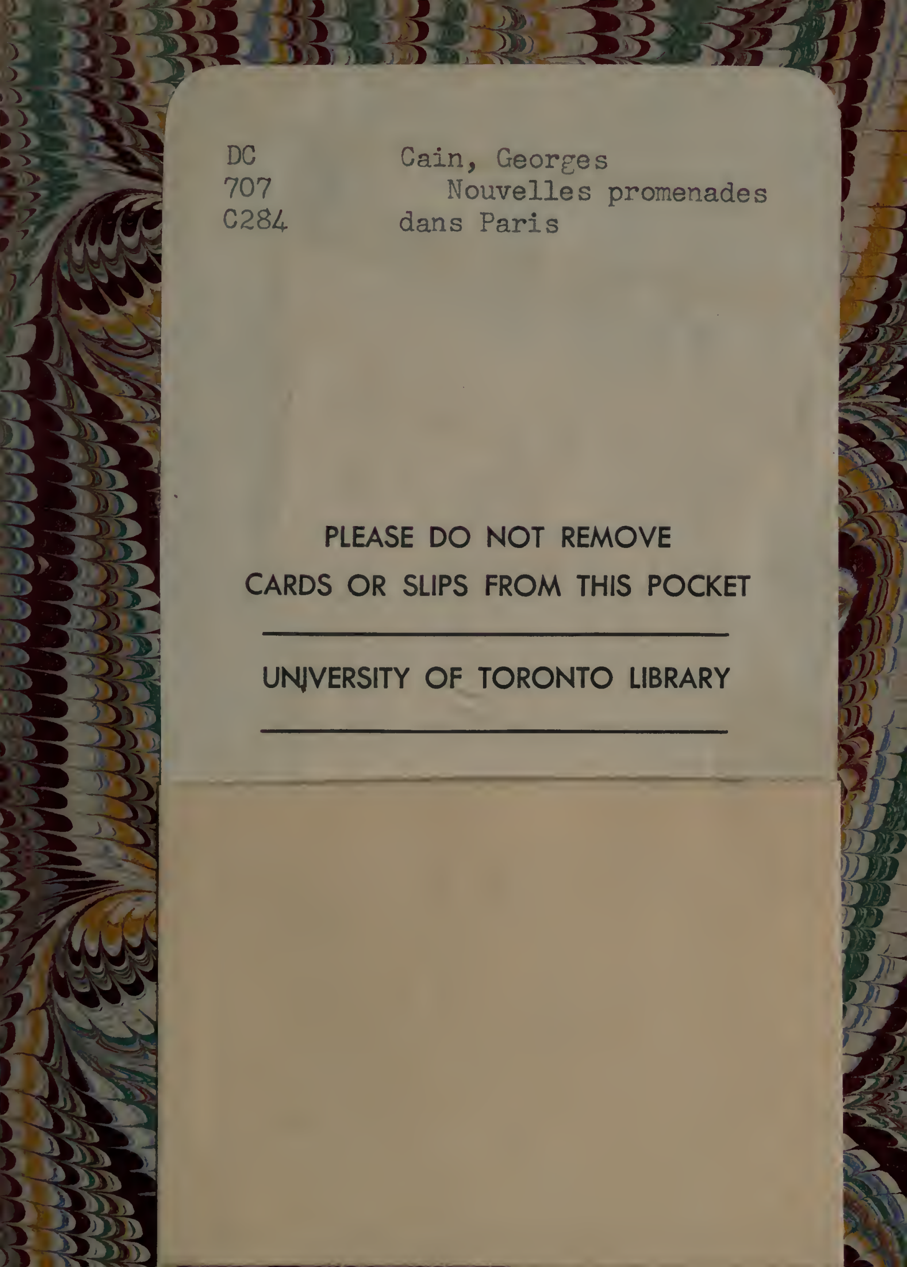
FIN DE LA TABLE DES PLANS.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

514. — **Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.** — 1.08.




DC
707
C284
Cain, Georges
Nouvelles promenades
dans Paris
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

